

l'un des 5 ex. sur Japon

ni
—
75

Louis FOURNIER

UN GRAND PEINTRE

Félix ZIEM

1 des 5 exemplaires sur Japon n° 96

500 F –

A mon Ami Louis Morand
Cordial Hommage
[illegible]
Ce 10 Janvier 1898

UN GRAND PEINTRE

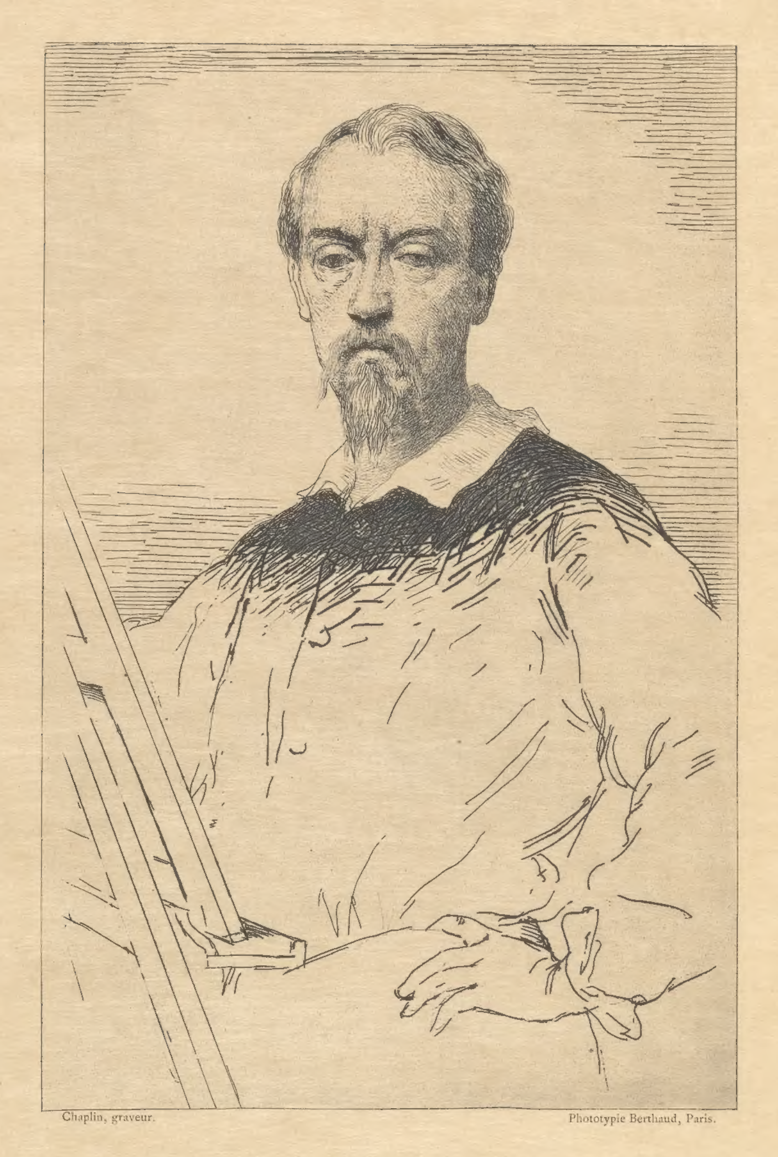
Félix ZIEM

Tiré à 170 exemplaires numérotés :

Papier du Japon. . .		5
—	de Hollande .	5
—	ordinaire . . .	160
		170







Chaplin, graveur. Phototypie Berthaud, Paris.

FÉLIX ZIEM

Louis FOURNIER

UN GRAND PEINTRE

Félix ZIEM

Notes biographiques

OUVRAGE ORNÉ DE 3 PLANCHES HORS TEXTE

Tout passe, l'art robuste
Seul a l'éternité.
Théophile Gautier.



BEAUNE
HENRI LAMBERT FILS, IMPRIMEUR
rue de Lorraine

M DCCC XCVII

A ma chère Angèle

Je dédie ces pages en témoignage de ma vive affection.

L. F.



Ecrire la vie de Ziem est, nous l'avouons, une tâche au-dessus de nos forces et nous ne l'avons pas entreprise dans la crainte de présenter incomplètement la belle et originale figure du Maître. Il faudrait la plume imagée et colorée d'un Théophile Gautier ou d'un Paul de Saint-Victor, pour parler comme il convient des ressources inépuisables de la palette du peintre de Venise et de l'Orient ensoleillé.

A défaut d'un travail complet sur plus d'un laborieux demi-siècle consacré à la peinture, nous donnerons une simple notice, — sans recherche littéraire, — marquant les débuts, signalant les principales œuvres qui ont classé Ziem hors de pair, et enfin ce que nous savons de sa vie, passée loin de son pays natal.

Il nous faut, avant d'aborder notre sujet, remercier les personnes qui ont bien voulu nous renseigner et nous aider de leurs conseils. Nous nommerons nos deux distingués concitoyens, MM. Antonin Bourgeois et Arthur Montoy.

Nous devons à M. Antonin Bourgeois d'avoir pu fixer plusieurs circonstances de la vie de Ziem. Le fidèle souvenir de ses nombreuses connaissances et relations dans le monde des arts, nous a souvent rendu service. Qu'il nous permette de lui témoigner notre vive gratitude.

Très aimablement et avec une obligeance rare, M. Montoy, ami intime de Ziem, qui apprécie beaucoup son talent, nous a été d'un réel secours pour l'histoire des jeunes années du grand artiste et de ses débuts dans une carrière si brillamment parcourue.

Aussi, c'est un plaisir et un devoir pour nous de lui en exprimer toute notre reconnaissance.

Merci également à tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés à notre œuvre, et, en particulier, à l'ami et concitoyen qui nous a prêté un dévoué, généreux et utile concours.

Il nous reste à offrir à Ziem cette modeste notice, dictée par un sentiment de haute admiration pour les toiles magnifiques dues à son pinceau. Qu'il veuille bien l'agréer comme un faible hommage rendu à son génial talent.

Notre seul désir, en l'écrivant, a été de resserrer, plus fortement encore, les liens qui unissent l'éminent artiste à la cité qui a le droit d'être fière de l'avoir vu naître, et aussi d'intéresser les amis des arts au sujet d'un maître, qui est et restera l'une des gloires de la peinture française contemporaine.

Louis FOURNIER.





FÉLIX ZIEM

Il y a une année à peine, que nous visitions le Musée du Luxembourg, ce Palais des chefs-d'œuvre des artistes vivants. Arrivé devant la *Vue de Venise prise du jardin français*, de notre concitoyen Félix Ziem, notre admiration fut complète pour la superbe peinture qui eut les honneurs du salon de 1852 : seule elle suffit à faire l'éloge de son auteur. Et c'est à la suite de cette visite, que naquit en nous la pensée d'une notice sur Ziem. A dire vrai, la vue de ce tableau, un des plus remarquables de la carrière du célèbre peintre, ne nous a pas uniquement décidé à écrire ces lignes.

Nous connaissions depuis plusieurs années déjà la haute réputation, le talent si grand et si personnel de ce maître français, l'un des plus aimés et des plus universellement estimés, et il nous a semblé qu'une étude biographique consacrée à celui qui honore Beaune, lieu de sa naissance, par un glorieux passé dans les arts, serait bien accueillie de tous.

Ziem, dans le groupe mêlé des peintres qui ont illustré cette époque tourmentée de 1830 à nos jours, apparaît comme une figure à part. Ayant toujours vécu de l'art pour l'art, indifférent à tout ce qui s'agitait autour de lui, amoureux des éternelles beautés de la nature, dont le sublime spectacle s'offrait sans cesse renouvelé à sa palette, le maître a passé une vie véritablement curieuse et

qui paraît tenir du roman. C'est donc cette existence, laborieuse et si bien remplie, que nous allons essayer de faire connaître.

Par sa carrière, Ziem représente l'aristocrate, le gentilhomme d'art. Aimant ce qui est beau, il n'exprima jamais que la beauté et nul plus que lui fut vraiment le peintre du soleil, de la lumière, du ciel : la nature, dans toute sa magnificence, n'eut jamais d'amant plus jaloux d'elle.

Il faudrait un énorme volume pour donner en entier l'historique de l'œuvre considérable de Ziem ; encore n'y parviendrait-on qu'à la suite de difficiles et nombreuses recherches, en raison de sa dispersion un peu partout. Ce travail serait cependant d'un puissant intérêt à faire pour l'un des rois de la peinture moderne.

Nous laisserons ce soin à d'autres, car nous ne saurions remplir cette tâche. Nous nous en tiendrons à la présente notice, fruit de nos investigations personnelles, auxquelles nous avons pu joindre des souvenirs d'amis de notre concitoyen et une foule de renseignements, puisés dans des articles publiés sur Ziem, par des écrivains et critiques d'art justement appréciés.

En tête de cette publication consacrée au premier de nos artistes beaunois, il fallait qu'une œuvre d'art montrât l'originale physionomie de Ziem. Nous avons trouvé dans l'eau-forte de Chaplin, un beau portrait, peint et gravé par lui en 1880. Il est à conserver comme le plus ressemblant du Maître qu'il représente à l'âge de soixante ans, devant son chevalet, tête nue, vêtu d'une blouse. La tête et les attaches des épaules, sont seules terminées dans cette gravure et le buste simplement esquissé. Nous sommes heureux de pouvoir le reproduire : nous pensons en effet qu'on verra avec plaisir les traits de celui dont nous allons retracer rapidement la vie.

Au cours de cette notice, on trouvera de plus la reproduction de deux splendides tableaux de Ziem. Ils proviennent de la collection de M. A. Donatis et appartiennent actuellement à MM. Arnold et Tripp, experts à Paris. Chacun d'eux nous a gracieusement accordé l'autorisation de les faire reproduire pour nos lecteurs et nous leur adressons nos meilleurs remerciements.

La plupart des grands recueils de biographie ont parlé de Ziem et de sa famille, mais leurs renseignements sont plus ou moins exacts. Il nous a paru utile de rectifier ce qu'ils peuvent avoir d'erroné. Voici, à ce sujet, quelques notes destinées à rétablir la vérité.

Jean Ziem, grand-père de notre artiste, vint au monde à Erzéroum, ville d'Arménie et capitale du villayet de ce nom. Bachi-bouzouck dans la cavalerie turque, il prit part, en 1770, à la guerre contre la Pologne, et se fixa dans ce pays à la suite de son démembrement. Ayant choisi son domicile à Gross-Falkenau, village du cercle de Marienwerder, situé sur la Vistule, il s'y établit aubergiste.

Vers 1780, Jean Ziem avait épousé, à Gross-Falkenau, Catherine Krugerin, dont il eut, le 22 décembre 1783, un fils, Georges-Barthélemy, qui fut le père de Félix Ziem.

Fait prisonnier par les troupes françaises lors du siège de Dantzig, en 1807, Georges Ziem vint captif en France et Beaune lui fut assigné comme résidence. Tailleur d'habits, il préféra, lorsqu'on lui rendit la liberté, le séjour de notre cité à son pays natal. Il y demeura donc pour y exercer sa profession.

Le 25 avril 1810, il épousait Françoise Thinon, née en 1784, fille de Hugues, perruquier à Beaune, et de Antoinette Léger. De cette union, naquirent deux garçons et deux filles :

I. — Jeanne-Rose, née le 29 mai 1811 et mariée à Dijon, le 29 janvier 1839, à Félix-Antoine Barbier, originaire du village de Brazey-en-Plaine, qui tenait, rue Charrue, n° 22, le magasin « *A la Tricoteuse* ». Les époux Barbier-Ziem eurent un fils, Félix-Georges, qui fit ses études au petit séminaire de Plombières, près Dijon, puis entra chez les Pères Maristes à Lyon. Le P. Barbier, dont Ziem est le parrain, habite l'Amérique depuis bientôt quinze ans. Après être resté quatre années à San-Francisco, il revint à Boston, où il réside actuellement. Notre compatriote possède un véritable talent pour la peinture religieuse. Sa mère, Jeanne-Rose Ziem, mourut à Beaune, le 7 mai 1880.

II. — François, né le 15 février 1813. Vers 1840, il se rendit à Marseille, qu'il ne quitta plus. En quelques années, il devenait un des plus notables négociants de la grande ville et se créait une belle situation, uniquement due à son travail et à son intelligence. Etabli rue Saint-Ferréol, François Ziem avait épousé M[lle] Emilie Armand, et mourut à Marseille, le 11 octobre 1878, à l'âge de soixante-cinq ans.

III. — Claude-François, né le 15 novembre 1814, mort à Beaune, le 3 septembre 1823.

IV. — Jeanne-Marie-Antoinette, née le 12 juin 1816 et décédée le 21 mars 1833.

Le père Ziem perdit sa femme le 14 décembre 1818. Elle avait alors trente-quatre ans. L'année suivante, il épousa en secondes noces, à Nuits, le 13 octobre 1819, Anne-Marie Goudot, fille de Jean, tisserand, et de Anne Vernier (1).

A cette époque, les époux Ziem-Goudot habitaient la maison portant actuellement le n° 6, à l'angle de la rue Monge et de la petite ruelle Gallien. C'est dans cette demeure, déjà illustre par la naissance du célèbre mathématicien Gaspard Monge, le principal fondateur de l'Ecole Polytechnique, que vit le jour Félix Ziem.

On lira avec intérêt, croyons-nous, l'acte de naissance de notre concitoyen. Le voici :

« L'an mil huit cent vingt-un, le vingt-six février, à midi, pardevant nous, François-Marie-Auguste Frignet, second adjoint et officier de l'état-civil de la ville de Beaune, est comparu George-Barthélemi Ziem, tailleur d'habits, demeurant à Beaune, âgé de trente-sept ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né à Beaune, le jour d'hier, du mariage contracté à Nuits, il y a environ deux ans, avec Anne-Marie

---

(1) Anne Vernier était la sœur de Philibert Vernier, lieutenant-adjudant de 2e classe de la place de Belle-Isle-en-Mer, né à Nuits, le 14 mars 1771, décédé subitement à Beaune, le 11 mars 1841. Fils d'un charron, Vernier, de simple volontaire au 8e bataillon de la Côte-d'Or, fut promu au grade de lieutenant-adjudant le 11 juillet 1809. Etant sergent, il avait reçu du premier consul un fusil d'honneur à titre de récompense nationale. Cette arme, ainsi que les états de services du vaillant officier, sur lesquels sont inscrites plusieurs blessures et actions d'éclat, ont été donnés au Musée de Beaune, par son fils, M. Adolphe Vernier.

Goudot et auquel il a donné les prénoms de Félix-François-Georges-Philibert etc. »

Ziem, on le voit, a une origine des plus modestes et qui n'en est pas moins des plus honorables. S'il fut, par sa naissance, un disgracié de la fortune, en revanche, le génie de l'art se montra très clément à son égard, en s'incorporant pour ainsi dire avec lui dès l'enfance.

Sur la fin de 1821, le petit Ziem (1) fut mis en nourrice à Bouilland, village du canton de Bligny-sur-Ouche, à douze kilomètres de Beaune. Les époux Leblanc se chargèrent de l'élever. Ils lui prodiguèrent leurs meilleurs soins, l'aimèrent comme s'il eut été leur propre fils et Ziem a toujours conservé d'eux un excellent souvenir (2).

A l'âge de six ans, le jeune Félix entra au Collège de Beaune. Il fit dans cet établissement de très bonnes études classiques, et son goût au travail lui valut l'estime de ses professeurs. On le comptait au nombre des meilleurs élèves, et Ziem eut pu prétendre à une belle situation dans l'enseignement, si sa vocation l'y avait

(1) Il existe un charmant portrait de *Ziem enfant*. C'est un dessin peu connu, dû à Prud'hon, représentant Ziem à l'âge de trois ans, en un adorable bébé, à la tête frisée et dont le buste est entouré d'une draperie. Il fut donné à Rude, l'éminent statuaire, qui s'empressa de l'offrir à Mme Ziem.

L'original appartient à notre concitoyen. Il a été gravé à l'eau-forte par un aquafortiste de talent, M. P.-A. Massé, élève de Ziem. Un exemplaire de cette gravure fait partie de notre collection.

(2) Ziem, devenu peintre, se rappela ce qu'avaient fait pour lui ses parents nourriciers, les bons campagnards bouillandins auprès desquels se passèrent ses plus jeunes années. Aussitôt que sa situation le lui permit, il envoya deux ravissantes aquarelles aux époux Leblanc. Ceux-ci les reçurent avec plaisir, heureux de voir leur nourrisson ne pas les oublier.

Situé dans un admirable paysage, Bouilland avec ses pittoresques alentours, est un des plus beaux villages bourguignons, dont le séjour est toujours présent à l'esprit de Ziem. En 1884, il écrivait ces lignes aimables à un ami qui lui avait fait parvenir deux photographies, dont une *Vue de Bouilland* : « *Vous m'avez fait grand plaisir, car à Bouilland, j'ai reconnu la maison de ma nourrice ; c'est entre le peuplier de gauche et l'arbre principal du centre, sur une maison plus basse. Merci de ces doux souvenirs d'enfance déjà si loins...* » Lettre du 19 décembre 1884.

M. Bizouard-Leblanc, propriétaire à La Forge, hameau de Bouilland, est actuellement possesseur des aquarelles en question. Nous avons cru de quelque intérêt de narrer cette particularité de la vie de Ziem, pour ceux de nos lecteurs qu'une circonstance appellerait à voir ces deux œuvres de notre concitoyen Ils ne seront donc pas surpris de les trouver dans ce pays.

poussé. Mais cette perspective ne souriait guère à notre collégien dont les regards se tournaient d'un autre côté : il voulait devenir peintre.

Être peintre ! Véritablement on se demande comment pareille résolution vint éclore dans un si jeune cerveau. Ziem avait à peine dix ans que depuis longtemps déjà se manifestait en lui un goût fortement prononcé pour l'art. Dès que ses études étaient terminées, vite il s'emparait de son crayon, dessinait, et plus d'une fois, s'étant procuré couleurs et pinceaux, il s'essayait à peindre. Il faut dire aussi que, sous la direction du professeur Louis Bonnet, sculpteur beaunois, Ziem fit d'excellents progrès dans le dessin, aussi, sa vocation prit-elle un rapide développement.

A diverses reprises, plusieurs personnes, amies des arts, virent les essais du jeune dessinateur. Elles furent si étonnées des dispositions qu'il montrait, que toutes reconnurent, en cet enfant, la première étincelle du génie déposée par la nature.

Ces résultats, sérieux indices d'un talent d'avenir, ouvrirent les yeux au père Ziem. Sur le conseil d'amis et après mûres réflexions, il se décida à laisser son fils suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon. Ce fut à ce moment qu'il partit habiter cette ville.

Mais laissons la parole à Nicolas Fétu, l'un des contemporains de notre concitoyen : « Ziem était né coloriste, nous en sommes tous convaincus ; son père, qui avait horreur de la peinture, s'obstinait à vouloir faire de lui un architecte ou un entrepreneur de travaux, et l'avait placé en apprentissage chez un des architectes les plus distingués de cette ville. Le jeune Ziem suivait en même temps les cours d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts, où il remportait chaque année les premiers prix, car ses dessins, ses lavis, ses compositions étaient des chefs-d'œuvre de goût, de finesse et de pureté. Plusieurs années se passèrent ainsi, pendant lesquelles des luttes violentes survinrent entre lui et son père. L'artiste rêvait la couleur et avait horreur des affreuses et funèbres teintes plates d'encre de chine. Penché sur ses lavis, il tombait dans des extases

hélioscopiques invincibles, dans lesquelles il voyait le spectre solaire étaler et faire tournoyer ses zônes fascinatrices. Et quand au soir de ces hallucinations, son œil ébloui retombait sur le papier grand aigle, blanc et noir comme un drap de mort, une profonde mélancolie s'emparait de son âme ; il rentrait dans sa mansarde et se livrait à des excès picturaux incroyables, mais en cachette, car, quand le père Ziem découvrait par hasard ce qu'il appelait les barbouillages de son fils, et qu'il le surprenait en flagrant délit de peinture, il y avait pour huit jours de reproches, de corrections, de réprimandes, de prédictions engageantes du genre de celle-ci : « Tu mourras comme un peintre, sur le fumier ! (1) »

Mais revenons sur nos pas. Vers la fin de l'année 1837, le jeune Ziem, qui venait d'obtenir une bourse du département, fut admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon. Il y entrait possédant de bonnes études préparatoires et là fit de sérieux progrès sous les professeurs Saint-Père et Lefèvre-Charlut, dont il suivit les cours de dessin et d'architecture. Un succès le récompensa à la distribution des prix qui eut lieu le 18 août 1838 : une mention honorable en égalité avec l'élève Auguste Rollin, lui fut décernée pour son concours de composition en architecture (2).

Notre concitoyen réussit mieux encore en 1839. Au concours semestriel de cette année, il obtenait les premières médailles pour la peinture, l'architecture et le paysage. Il n'en fut pas de même lorsqu'arriva la distribution des prix, où eut lieu un évènement qu'on nous permettra de relater ici.

Ziem avait, paraît-il, consciencieusement travaillé et présentait aux examinateurs des œuvres réussies, que ses camarades jugeaient dignes des premiers prix. Avec l'assurance que lui donnaient des ouvrages parfaits, dans l'exécution desquels étaient entrés tout son goût, son habileté et son talent, le jeune beaunois espérait obtenir les plus hautes récompenses.

---

(1) *Revue de l'Exposition de Dijon, Journal des Exposants, 1858 (Beaux-Arts).*
(2) *Journal de la Côte-d'Or,* N° du 19 août 1838.

Le jour de la distribution arriva. Au lieu de la proclamation de son nom, Ziem entend attribuer les premiers prix à un élève dont les compositions, de l'avis de tous, ne valaient pas les siennes. L'injustice semble grande aux collègues de notre concitoyen qui ne peuvent s'empêcher de protester, en criant : Ziem ! Ziem ! — La cérémonie prit fin après que l'ordre et le calme se furent rétablis.

L'ennui que cet incident causa à Ziem, fut plus grand encore lorsque le Préfet de la Côte-d'Or, M. Nau de Champlouis, présent à la distribution, le fit appeler afin d'obtenir quelques explications sur ce qui s'était passé. Il lui adressa de sévères remontrances, lui observant que, par sa faute, la distribution avait été troublée, et alla même jusqu'à l'accuser d'avoir fomenté la cabale, ajoutant qu'on ne se conduisait pas ainsi, lorsqu'on était boursier du département.

Ziem, on le devine, lui qui ne voyait rien à se reprocher, protesta de toutes ses forces contre les allégations du Préfet et se défendit d'avoir été pour quelque chose dans la manifestation organisée en sa faveur par les élèves. Fort de la valeur de ses travaux et de son innocence, et ne voulant pas accepter les injustes admonestations que lui faisait le Préfet, pour soutenir le lauréat de son choix, Ziem lui déclara une dernière fois, qu'ayant mérité les prix obtenus par son camarade, il était victime d'une criante injustice. Puis, soudainement, prenant une rapide résolution, il annonce à M. de Champlouis qu'il quittait l'école sur le champ. Ce fonctionnaire tenta, mais inutilement, de faire revenir le jeune élève sur sa décision. Il n'y parvint pas : Ziem demeura inébranlable et abandonna l'école, ainsi qu'il l'avait dit.

De retour chez son père, qui était tailleur, rue Charrue, 22, il lui apprit ce qui venait de se passser. Le brave homme en fut très peiné, car, lui qui espérait faire de son fils un architecte, voyait ses espérances s'évanouir. Après quelques durs reproches, il lui peignit la situation dans laquelle il allait se trouver, et lui montra le préjudice qu'il en ressentirait plus tard.

Ziem prit à son tour la parole pour se disculper, et affirma à

l'auteur de ses jours n'être absolument pour rien dans ce qui venait d'arriver. Que rien n'était de sa faute, et que la responsabilité de l'incident devait remonter à ceux qui n'avaient pas craint de le faire naître pour le frustrer des récompenses qu'il méritait.

Le père Ziem ne voulut pas, toutefois, donner raison à son fils. Lui ayant démontré que sa situation peu aisée ne lui permettait pas de le prendre à sa charge, le jeune Félix comprit et répondit qu'il quitterait la maison paternelle pour chercher, par du travail, à subvenir à ses besoins.

Qui fut dit, fut fait. Ziem monte dans sa chambrette, prend quelques vêtements, sa boîte à couleurs, sa pochette à dessin, ses pinceaux, son violon — car il est un peu musicien — puis, porteur de son léger bagage, il part pour voler de ses propres ailes.

Nous ne pouvions laisser sous silence ces primitives phases des débuts de Ziem, dans la lutte pour l'art et la vie, et c'est à dessein que nous avons donné un peu d'étendue au récit du séjour de notre concitoyen à l'école de Dijon, où, en réalité, il n'a en quelque sorte fait que passer. Il n'y a donc pas lieu d'y attacher de l'importance, car les leçons qu'il y reçut n'eurent aucune influence sur son avenir artistique.

Non, ce n'est pas à Dijon, ni au Musée de cette ville, dont Félix Ziem était un des visiteurs habituels, que celui qui porte aujourd'hui un des plus grands noms dans la peinture, apprit à devenir le peintre extra-lumineux des soleils de l'Orient et des bleus de l'Adriatique. Ce sentiment inné de la couleur, il l'avait en lui dès ses plus tendres années ; et comme le dit si bien N. Fétu, Ziem était né coloriste.

Cette passion de la couleur fut telle, qu'il dût, au sortir de l'école, lutter beaucoup contre le lavis à l'encre de chine et l'enseignement académique. De l'école, il ne conserva que les rudiments du métier et de bonnes notions d'architecture. On peut même dire qu'il la quitta, en apprenti assez bien dégrossi.

De plus, notre concitoyen n'a jamais pris le titre d'élève de l'école des Beaux-Arts de Dijon, ce qui, selon nous, est à noter.

Bien mieux, dès qu'il en fut sorti, il mit tout en œuvre pour perdre et oublier entièrement la pratique du dessin qu'il avait appris pendant son séjour dans cet établissement. Il y parvint, et la preuve, on la voit dans ses œuvres, qui ne montrent aucune trace du poncif des professeurs dijonnais de l'époque.

Ziem comprenait que celui-là seul est grand peintre, qui, au service du crayon ou du pinceau, fussent-ils maniés par les doigts les plus habiles, met une intelligence cultivée et créatrice, en même temps qu'il cherche la réalisation d'une formule personnelle, qu'il trouve dans les émotions intimes, ressenties à contempler les exquises beautés de la nature (1).

Alors qu'il était élève à l'école des Beaux-Arts, Ziem, ainsi que la plupart de ses camarades, avait formé le projet d'accomplir le fameux voyage de Rome, pour y étudier les merveilles de la Ville Eternelle. Là, d'ailleurs, ne se bornait point son ambition. Ce qu'il voulait, c'était aller jusqu'à Venise, voir cette ville magnifique, véritable objet de ses vifs désirs et dont l'image radieuse lui apparaissait quelquefois en rêve.

Comment lui vint cette idée de voir Venise ? Voici ce que nous savons à ce sujet. Un jour, il vint dans la cour de la maison de la rue Charrue, où habitait le père de Ziem, une jeune chanteuse vénitienne. La mère de notre concitoyen étant malade, prenait grand plaisir à l'entendre, et celle-ci, bien accueillie, revint souvent et noua connaissance avec Félix Ziem, qui était à peu près de son âge. L'ayant vu peindre à plusieurs reprises, elle lui raconta de belles choses sur Venise qui l'avait vu naître, et, à force de l'entendre causer, vanter ses merveilleux sites, Ziem se prit d'enthousiasme pour cette cité qu'il ne connaissait que par ce que

(1) Jeune encore, cette nature avait frappé son intelligence d'enfant. On raconte que le plus grand plaisir de Ziem, était, lorsqu'il le pouvait, d'échapper à la surveillance de ses parents et de courir à la *Bouzaize*, site qu'il admirait et dont le pittoresque spectacle parlait à son imagination d'artiste. De là, il gravissait la montagne jusqu'à mi-côte, pour admirer le soleil à son lever ou à son couchant et contempler dans le lointain ses rayons d'or, entremêlés d'ombre, glissant au sein des vallons d'alentour, et, quelquefois, la nuit le surprenait dans ses riantes et mélancoliques rêveries. Déjà, il sentait la puissance fascinatrice de la nature et toutes les inspirations qui s'émanaient d'elle.

la chanteuse lui en disait, pour cette cité qui lui semblait faite pour lui, et il parvint, d'après ses conseils et ses explications, à peindre plusieurs aquarelles représentant quelques-uns des plus beaux aspects de la fière ville des Doges.

Ziem, il faut le constater, réussit admirablement, et ses peintures, au service desquelles il avait mis tous ses moyens, furent véritablement remarquables. Leur grande exactitude attira même l'attention du célèbre collectionneur bourguignon, M. Henri Baudot, qui, connaissant Venise et les ayant vues, fut émerveillé du talent du jeune-artiste. Il le félicita vivement et l'engagea beaucoup à la visiter. Ziem se promit de faire ce voyage et ayant vécu longtemps dans cette idée, ce fut à son départ de l'école de Dijon qu'il mit son projet à exécution.

Bien décidé, Ziem quittait donc son père, ayant juste dix-huit ans. Energique et courageux, il partait affronter vaillamment les duretés de l'existence pour poursuivre la réalisation d'un idéal qu'il entrevoyait dans un avenir lointain et qui devait décider de sa vie.

Il se mit en route ayant Venise pour but. Son grand désir était de connaître celle qui exerçait une si étrange fascination sur son âme. A cette époque, cette féérique cité, chantée par Byron, Théophile Gautier et Alfred de Musset, était à la mode. Elle apparaissait comme la terre promise des rêveurs et des coloristes et Ziem, qui était l'un et l'autre, avait-il hâte d'arriver dans celle qu'il considérait comme sa patrie artistique.

Franchissant rapidement la distance de Dijon à Beaune, il s'arrête une journée dans sa ville natale, berceau de sa jeunesse, puis promptement gagne Chagny, et de là Chalon-sur-Saône, où il espère trouver de l'occupation chez un architecte ou un entrepreneur.

A Chalon, le jeune voyageur fut déçu dans son attente. Ne voyant rien à faire, il ne perd pas son temps et repart immédiatement pour Lyon, espérant être plus heureux dans une grande ville. Le voilà, reprenant pédestrement la route, abattant kilomètre sur kilomètre, ne pensant qu'à son art et oubliant les privations

de toutes sortes qu'il endurait. Il cheminait mélancoliquement lorsqu'il fut rejoint par une voiture qui emportait une noce et ses invités au village prochain.

L'un d'eux, apercevant le violon de Ziem, arrête la voiture et lui demande s'il veut faire danser la noce. Sur sa réponse affirmative, il est prié de prendre place en voiture. On se remet en route et bientôt on arrive à l'endroit où doit avoir lieu le bal. Notre musicien ne se fait point prier et exécute à la satisfaction de tous les danses dont se compose son répertoire d'amateur.

Le lendemain, levé de bonne heure et ayant reçu quelque argent pour prix de son obligeance, il allait prendre congé de ses hôtes, lorsqu'un des invités, apprenant qu'il est peintre, lui demande s'il consentirait à faire le portrait de ses parents. A sa réponse qu'il y est tout disposé, l'inconnu lui dit : « Puisque vous passez par Avignon, voici leur adresse. Allez les voir. Vous serez le bienvenu, car depuis longtemps ils veulent avoir leur portrait, et d'ailleurs, je vais leur écrire pour leur annoncer votre arrivée dans quelque temps. »

Ziem remercie et souhaite le bonjour aux gens de la noce. En route, il dut souvent songer à l'événement qui venait d'arriver, survenant bien à propos pour raffermir son courage et augmenter son petit avoir, ce qui lui permettait de pousser plus loin, si toutefois le travail manquait à Lyon.

Dans cette ville, il se présenta un peu partout, où il voyait que ses capacités pouvaient être employées. Il ne réussit pas et quitta Lyon, attristé mais non découragé. A Avignon, Ziem s'arrête et se rend à l'adresse qui lui avait été remise à la noce. Il y est très bien reçu et peint en quelques jours le portrait des maîtres de la maison. Ceux-ci sont enchantés, paient le prix demandé, et Ziem, la bourse un peu mieux garnie, dit adieu à ses hôtes et continue son chemin sur Marseille, où il avait grande hâte d'arriver, dans l'espoir d'y trouver du travail.

Il serait intéressant — ne fût-ce qu'à titre de curiosité, — de retrouver ces portraits, œuvres de la première jeunesse du peintre,

ainsi que quelques autres toiles exécutées en route. Elles pourraient servir utilement de comparaison avec celles qui lui valurent plus tard sa brillante réputation. (1)

Dans l'antique cité phocéenne, Ziem vit heureusement ses efforts couronnés de succès. Après plusieurs démarches, il put enfin entrer en qualité de dessinateur chez un important entrepreneur, chargé de l'adjudication des travaux d'adduction des eaux de la Durance, destinées à l'alimentation de Marseille.

Il voyait, non sans peine, son existence matérielle assurée pour un certain temps. Les travaux devaient, du reste, être longs et pour cette raison sa situation ne pouvait que devenir meilleure. Très habile, excellent dessinateur d'architecture, on confia à Ziem un poste dans les bureaux. Il fut chargé des plans, croquis, et dans cet emploi rendit d'utiles services.

Son travail de chaque jour ne l'empêchait pas de songer à la peinture. Dès qu'il avait un instant de liberté, on le voyait se rendre dans ce beau port de Marseille ou sur les bords de cette grande Méditerranée si chantée des poêtes et des artistes. Il n'oubliait point non plus les sites ravissants de la Côte d'Azur, dont l'inoubliable spectacle était un charme toujours nouveau pour ses yeux. Le jeune artiste était donc dans son élément ; environné de ce chaud soleil de Provence, il travaillait beaucoup, faisait de bonnes études, des croquis de marine, de bateaux et des sujets de pêche. Il se donnait aussi à l'aquarelle, genre dans lequel il commençait à réussir et on le verra plus tard au nombre de nos plus distingués aquarellistes français.

---

(1) Pendant son séjour à Dijon, Ziem avait, seul, beaucoup étudié la peinture et maniait assez habilement le pinceau. De ce moment datent plusieurs travaux qui accusaient déjà une facture très personnelle. Nous n'en voulons pour preuve que ces lignes de Clément-Janin, extraites de sa *Causerie* du *Progrès de la Côte-d'Or*, du 23 juillet 1882 : « Le désespoir de Talmot était Félix Ziem, le grand coloriste. Avant de peindre la *Vue du Bosphore*, le *Soir à Venise*, *Constantinople* et tant d'autres merveilles de lumière et de couleur, Ziem avait peint des enseignes. Celle d'un bonnetier de la rue Charrue était splendide et serait payée cher aujourd'hui, si on avait l'heur de la retrouver. Elle représentait une éruption du Vésuve, une formidable éruption de chaussettes, de tricots, de caleçons; une coulée gigantesque de casques à mèche, émergeant de la fumée, et roulant avec une vigueur et une fougue incomparables. C'était le triomphe de Ziem, cette éruption de talent, et bien longtemps elle empêcha Talmot de dormir. »

Ceux qui eurent à cette époque la bonne fortune d'apprécier les œuvres de Ziem, reconnurent en lui l'étoffe d'un peintre d'avenir dont le talent irait grandissant de jour en jour et ils confirmaient le jugement de ceux qui, dans ses premiers essais, avaient vu les débuts d'un maître.

Travailleur infatigable, dur pour lui-même, toujours solitaire, ne se délassant que le pinceau en main, peignant sans cesse une multitude d'adorables sites qui étaient la joie de ses yeux. Très économe, il prélevait régulièrement, sur son salaire de la semaine, une large part en vue du voyage qu'il voulait effectuer en Orient et qu'il lui tardait de faire

En quelques mois, l'artiste avait pu, grâce à des aquarelles qu'il vendait lorsqu'il en trouvait l'occasion (1), réunir une somme suffisante pour pouvoir exécuter son projet. Il allait partir pour Rome lorsqu'une circonstance, heureuse pour lui, ajourna son départ (2).

Nous avons dit plus haut que Ziem, à son arrivée à Marseille, avait trouvé de l'occupation à l'entreprise chargée d'amener dans cette ville les eaux de la Durance. Lorsque le canal fut commencé,

---

(1) Les prix auxquels Ziem cédait ses aquarelles n'étaient pas bien élevés. Il les vendait de 20 à 30 francs, nous dit un admirateur du grand peintre, qui tient ce renseignement d'un marchand de tableaux marseillais.

(2) Les lignes suivantes, que consacre à Ziem le catalogue du musée de Marseille ne seront pas sans surprendre quelque peu nos lecteurs. Voici en effet ce que nous relevons à la page 115 : «

Ziem (Félix), né à Beaune (Côte-d'Or). en 1822. (Ecole Provençale)

Méd. de 3e clas. en 1851 ; 1re clas. en 1852 ; 3e clas. en 1857, et ✠ en 1857, aux Salons à Paris

258. Vue de perspective : *Quai Saint-Jean, à Marseille.*

Haut. 0.62. — L. 0.50 — Toile.

Acquis 1.500 francs le 4 janvier 1858.

Cet artiste, dont les premiers essais ont été connus d'abord à Marseille et y a vécu très longtemps, est généralement considéré comme un peintre de notre localité. »

Cette dernière phrase contient une double inexactitude. C'est, en effet, d'abord à Beaune que furent appréciés les essais de Ziem alors qu'il était encore enfant, puis ensuite à Dijon où il avait étudié. De plus, notre concitoyen n'est nullement considéré comme peintre marseillais. Cette prétention de la part de nos compatriotes méridionaux ne nous étonne pas. Elle est une nouvelle preuve du sans-gêne dont ils usent un peu trop souvent.

Non, Ziem n'appartient à aucune école, pas plus à l'école provençale qu'à l'école bourguignonne. Il est lui-même.

l'administration municipale décida que, pour son achèvement, une fontaine monumentale, portant le nom de Château-d'eau, serait élevée sur le plateau de Longchamp. La pose de la première pierre donna lieu à une cérémonie extraordinaire que nous rappellerons.

Le 9 novembre 1839, le duc d'Orléans débarqua à Marseille, de retour d'une glorieuse expédition en Afrique. Après s'être soumis aux lois de la quarantaine, il entra dans la ville le 15 au matin et y resta trois jours, modestement logé à l'hôtel des Ambassadeurs, à la Cannebière, ne voulant fatiguer que le moins possible ceux qui avaient des devoirs à lui rendre (1).

A trois heures de l'après-midi, le jour même de son entrée en ville, le duc sortit en calèche découverte, pour aller poser la première pierre du château d'eau, au point d'arrivée du canal à Marseille. Une grande fête eut lieu à cette occasion. L'ingénieur en chef des travaux, voulant offrir au prince un souvenir de sa visite, avait fait, peu de temps avant, appel au talent de Ziem en lui demandant de peindre pour son Altesse quelques aquarelles prises dans les sites les plus remarquables où devait passer le canal.

Notre concitoyen se mit à l'œuvre et peignit plusieurs magnifiques vues, heureusement choisies et qu'il devait, d'accord avec l'ingénieur, remettre lui-même au prince. Après la série des discours, le jeune artiste monta sur l'estrade et offrit au duc d'Orléans les œuvres auxquelles il avait, comme on doit le penser, donné tous ses soins.

Son Altesse Royale fut très touchée de la délicate attention dont elle était l'objet. Elle complimenta Ziem pour le talent déployé, et, pour le récompenser, le pria de choisir entre une superbe montre en or ou bien sa valeur en espèces.

Le peintre remercia vivement et choisit le don en argent qui, remis séance tenante, vint fort à propos augmenter ses ressources. Aussi n'eut-il bientôt plus qu'un désir : quitter Marseille au plus vite.

---

(1) *Les Rues de Marseille*, par Augustin Fabre. Tome V, page 211.

Mais on connaît le proverbe : « *L'homme propose et Dieu dispose,* » et Ziem dut encore attendre. La pose de la première pierre du canal ayant appelé l'attention sur lui en montrant son talent d'aquarelliste, il fut sollicité de donner des leçons de peinture et d'aquarelle. Il y consentit, et, remerciant l'entrepreneur qui l'occupait, il ouvrit un atelier où plusieurs élèves se firent inscrire, entre autres Monticelli. Le duc d'Orléans avait fait plusieurs commandes à l'artiste et la distinction flatteuse de son Altesse lui fut d'un grand secours en cette occasion.

Ziem voyait enfin la fortune lui sourire et devenir plus clémente à ses efforts. Pendant près d'une année, il continua son cours de peinture, mais ne voulant pas rester davantage à Marseille, il partit sans retard pour l'Italie, pour Venise.

L'art, on le sait, ne vit pas d'imitation, mais bien de révolution. Aussitôt qu'il est fixé, il expire. Ziem, en peinture, fut un véritable révolutionnaire, et, pour comprendre son talent, il est nécessaire de se reporter à l'évolution que détermina dans la peinture l'école romantique.

A cette époque, les pays mahométans venaient d'être découverts par Delacroix, Decamps, Marilhat, les chefs du mouvement qui s'accentua d'année en année. En peu de temps, le nombre des émigrants devint important. Fromentin, Chassériau, Belly, Guillaumet, Benjamin Constant et bien d'autres encore, furent éblouis par ces spectacles nouveaux dont le mystère, la lumière et la couleur offraient à leur imagination des éléments pittoresques merveilleux.

Il faut ajouter à ces noms celui de Félix Ziem, qui vint se fixer à Venise. Il fit partie de ce groupe d'artistes passionnés pour l'Italie, qui, allant chercher autre chose que le passé de ce pays, nous représenta cette contrée elle-même avec sa population de paysans et de pêcheurs.

« Les Orientalistes, dit M. Roger Peyre, prirent de ce moment, dans l'école française de paysage, une place importante qui ramena ce genre de peinture vers l'étude émue de la nature.

Cette école qui se forma alors en France et brille aujourd'hui de tant d'éclat est une des gloires les moins contestées de ce siècle. Les beaux temps de la Hollande étaient revenus. Paul Huet, qui n'attendit pas l'exemple de Constable pour donner le signal de la réaction contre l'enseignement académique ; Corot, Th. Rousseau, peuvent être considérés, avec des tempéraments artistiques très différents, mais avec une égale sincérité, comme les chefs de cette école. Leurs contemporains ou successeurs, Français, Cabat, Diaz, Dupré, Lavieille, Daubigny, Giroux, montrèrent tout ce que la diversité du sentiment individuel pouvait apporter de variété délicate ou puissante, poétique ou spirituelle, à la représentation de sites analogues. Avec les paysagistes, allèrent de pair les animaliers tels que Troyon, Rosa Bonheur, Brascassat et les peintres de marine, Gudin, Isabey, etc. » (1).

Mais ne perdons point notre voyageur. En quelques semaines, il arriva aux portes de la capitale de l'Italie, et, bien que Venise fut le but de son voyage, Ziem éprouva-t-il un véritable bonheur de pouvoir admirer les merveilles d'art accumulées dans cette ville par les siècles passés.

« Voir Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen, sous ce ciel qui a vu passer tant de légions de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés et qui a doré du même rayon le fronton du Capitole et la Coupole de Saint-Pierre, qui a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire, ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan, ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte par la contemplation pour sentir souffler en lui, cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poètes, des grands peintres, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde !

---

(1) Histoire générale des Beaux-Arts, page 746.

Partout on en peut étudier les règles, mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu ! » (1).

Ziem trouva *Rome écrasant*, ainsi qu'il l'a écrit quelque part, et un profond découragement s'empara de son être à la vue de tant de belles œuvres. Il fut extasié par le magnifique spectacle qui s'offrait à ses regards, et, défaillant, se demanda s'il devait aller plus loin. « *Qu'ai-je à faire ici maintenant ?* se dit notre artiste. *Il n'y a plus rien à tenter ici pour moi.* »

Il réagit cependant contre cet abattement que bien d'autres ressentirent avant lui. Doué d'une ténacité étonnante et voulant à tout prix devenir quelqu'un en se faisant un nom estimé dans la peinture, il ne perdit point courage. Bientôt il eut visité dans son entier la célèbre ville qu'il quitta quelques semaines après, emportant dans ses cartons des croquis, esquisses, études des sites splendides qu'il avait admirés.

De Rome à Venise, peu grande est la distance. Ce fut par une jolie matinée de printemps que Ziem entra dans la cité des Doges. La vue de tant de merveilles produisit sur son imagination une profonde impression et les splendeurs de cette cité bleue et rose éblouirent ses yeux : Venise se montrait gracieuse au gai trouvère qui venait la voir. Il était dans la terre promise, et comme un de ses prédécesseurs, Théodore Chassériau, pouvait s'écrier : « *Je vis dans les mille et une nuits. — Je crois pouvoir en tirer un vrai parti pour mon art.* » (2).

Ziem ne séjourna à Venise que quelques mois, dont il profita pour la connaître en entier. Il ne voulait pas la quitter sans l'avoir vue complètement. Bientôt il eut admiré son port, ses gondoles, ses monuments et ses antiques palais. Les places, les ruelles, les canaux, les sotto-portico, les cours, les traghets, il vit tout, et de cette revue des plus jolis coins de la Reine de l'Adriatique, il fit de nombreux ouvrages d'aquarelle et de peinture. Il se prit d'une vive

(1) Louis Ulbach. *Etude sur le sculpteur François Girardon.*
(2) Valbert Chevillard. *Un peintre romantique, Théodore Chassériau*, page 108.

passion pour la curieuse et originale cité et l'impression qu'elle fit sur lui demeura ineffaçable.

Mais Ziem dut bientôt s'arracher à l'extase dans laquelle il vivait depuis son arrivée. Laissant donc là le *Lido*, le *Palais des Doges*, la *Piazzetta*, la *Place Saint-Marc*, le *Pont du Rialto*, la *Dogana*, le *Pont des Soupirs*, il gagna, dans le commencement de 1841, Saint-Pétersbourg, où l'avait appelé l'éminent écrivain, Xavier de Maistre, qui y résidait. La réputation de Ziem étant venue à ses oreilles, il pria celui-ci de venir donner à son fils des leçons d'aquarelle. A Saint-Pétersbourg, il retrouva son camarade de collège, Pallegoix, qui était précepteur du fils de X. Maistre et jouait du violon avec beaucoup de délicatesse.

Ziem habita quelques mois seulement la capitale de la Russie, et, après avoir rempli les albums de Xavier de Maistre, d'adorables aquarelles, il repartit pour Venise. Dès son retour, il se remit au travail. Étudiant toujours avec plus d'entrain que jamais, c'est à l'aquarelle qu'il demanda les ressources nécessaires à son existence. Aussitôt qu'il en avait terminé quelques-unes, il allait les offrir un peu partout, les vendant dans les prix de 20 à 30 francs, et pendant plusieurs années il agit ainsi. En même temps, il se consacrait à des travaux plus importants, et c'est de cette époque que datent les grandes compositions et les aquarelles qui figurèrent au Salon de 1849.

Dans les premiers mois de 1847, Ziem fit un séjour à Constantinople, cette capitale de l'Orient dont le nom magique exerçait sur lui un attrait si puissant. Il voulait pénétrer dans ce pays de l'immuable, du mystère et du rêve, qui l'attirait par le charme profond de ses arts incomparables et la séduction inépuisable de sa lumière et de son ciel.

Mais il ne resta pas longtemps dans la ville des Sultans. Après avoir vu Stamboul et bourré ses cartons d'études, de croquis et de dessins, pris un peu partout dans cette si mystérieuse contrée, il revint de nouveau à Venise où il vécut encore quelques mois.

Il y avait bientôt dix ans que Ziem était absent de France. Il

songea alors à revenir dans sa patrie et le désir de voir Paris le fit sérieusement penser à son retour. Notre peintre n'ignorait pas que Paris est le tribunal sans appel de toutes les causes de l'art. C'est dans cette ville qu'on se fait un nom et qu'on reçoit la consécration artistique suprême.

Arrivé dans la capitale, Ziem, inconnu, se trouva sans relations, sans amis. La situation n'était guère enviable. Il fallait vivre, le peintre dut souvent se demander ce qu'il allait faire. Après quelques démarches qui n'aboutirent pas, il alla se loger dans une mansarde de la maison n° 23 du quai Malaquais et se remit à peindre des aquarelles. Ce genre de peinture, dont la faveur croissait à la suite du mouvement romantique, comptait à sa tête des artistes remarquables : Eugène Lamy, Isabey, Vibert, de Monvel étaient de ce nombre, et, malheureusement pour notre artiste, tout ce qui ne portait pas ces noms ne trouvait pas acheteur.

Ziem, néanmoins, ne perdit point courage. Vivant très modestement, il donna tout son temps à la peinture, terminant les travaux commencés qu'il rapportait de son séjour d'Orient. Et, de temps à autre, exécutait des aquarelles qu'il essayait de vendre, mais il n'avait pu y arriver encore.

Ses ressources baissant, Ziem prit le parti de voir quelques marchands de tableaux. Faisant choix de deux admirables aquarelles représentant des vues de Venise, il partit les offrir à un marchand dont le magasin était à quelques pas de chez lui. Mais ce dernier les refusa d'un air dédaigneux, faisant sentir à l'auteur qu'elles n'étaient pas dans la manière de l'époque et qu'il n'espérait pas pouvoir les placer. A la demande de Ziem, il consentit toutefois à les mettre en vitrine, puis notre peintre lui ayant dit le prix qu'il en désirait, se retira.

En revenant dans sa chambrette, Ziem eut le cœur gros. Le refus du marchand était pour lui assez compréhensible, mais ce qui l'attristait, c'était de le voir ne pas apprécier à son juste mérite un travail réellement beau. Et Ziem ne laissait pas que d'être inquiet, en voyant sa bourse diminuer rapidement.

Pourtant tout espoir ne l'abandonnait pas. Il comptait toujours qu'un jour viendrait où il apprendrait la vente de ses œuvres. Et, dans cette attente, il allait souvent rendre visite à son dépositaire. Elles demeurèrent, hélas ! exposées un long mois sans avoir été l'objet d'une seule demande.

Un jour que Ziem, arrêté devant la vitrine où étaient ses chères aquarelles, constatait encore leur présence, deux personnages sortirent du magasin et vinrent jeter sur elles un long coup d'œil. « Sais-tu, — dit l'un d'eux, — que ces œuvres sont admirablement réussies. » Puis, lisant la signature : « Ziem ! Ce nom m'est inconnu. » Et le même ajouta : « C'est égal, je les signerais bien, moi, ces aquarelles. »

Ce bout de conversation entendu de Ziem lui rendit un peu d'espoir. Lorsque les deux inconnus se furent éloignés, il entra chez le marchand auquel il rapporta textuellement leurs paroles et lui demanda s'il les connaissait. Il apprit avec un vif plaisir que celui qui avait ainsi apprécié son travail était un des peintres les plus en renom de ce temps.

Cet incident valut à l'artiste un peu de considération de la part du marchand de tableaux. Il s'intéressa à Ziem et finit par lui placer un certain nombre d'aquarelles.

Mais le produit qu'il en retirait ne lui suffisait pas. Comme à Marseille, il voulut donner des leçons de peinture et, pour y parvenir, il eut à lutter contre de grandes difficultés. Tout d'abord, il fallait à Ziem un atelier, car sa modeste chambre, trop peu spacieuse, ne pouvait recevoir des élèves. Quant à eux, il se demanda comment il pourrait en trouver.

Qui veut la fin, veut les moyens. Ziem ne perd pas courage. A tout hasard, il fait sur le champ un écriteau et y inscrit ces mots en assez gros caractères : « *Félix Ziem. — Leçons de peinture,* » et, sans plus tarder, il descend l'accrocher à côté de la porte de la maison.

Mais Ziem avait compté sans son concierge, et, à Paris, ce personnage est parfois plus puissant que le maître de la maison.

Aussi fut-il très surpris lorsqu'il le vit lui remonter son écriteau en lui disant qu'il n'avait pas le droit de le placer sans son autorisation.

Il essaya de parlementer, de faire entendre raison à l'irascible portier, et n'y parvint pas, bien qu'il lui eût démontré n'avoir que cet unique moyen pour se procurer quelques élèves.

Ziem était sur le point de quitter la chambre qu'il occupait, quand un secours inattendu lui arrive. Entendant du bruit à l'étage supérieur, une jeune et jolie femme était sortie sur le palier de son appartement pour savoir ce qui se passait. En quelques mots, Ziem lui raconte les faits, et prenant immédiatement en main la cause de l'artiste, plaide en sa faveur et obtient que l'écriteau serait remis à sa place.

Le peintre remercia vivement Déjazet — car c'était elle — du service qu'elle venait de lui rendre. La connaissance fut rapidement faite et Ziem ayant exposé sa situation à la charmante et déjà célèbre actrice, elle s'intéressa à son sort et en peu de temps lui trouva plusieurs élèves.

Pendant de longues années, Ziem conserva d'amicales relations avec Déjazet, et encore aujourd'hui il garde un excellent souvenir de son obligeance passée. Entre temps, il avait cherché un atelier et ouvert un cours de peinture qui fut bientôt prospère.

Grâce à son travail, à sa persévérance, sa position s'améliora. Ziem voyait enfin la fortune lui sourire. Mais là ne se bornait point son ambition. Il voulait arriver à se faire connaître comme peintre, et, pour cela, il fallait qu'il exposât au Salon. Celui de 1849 était proche. Ziem se décida donc à y envoyer plusieurs de ses œuvres, qu'auparavant il se mit à terminer. Nous verrons plus loin les débuts de notre concitoyen dans la carrière artistique.





La peinture française, qui est redevable de ses gloires les plus éclatantes à l'école du paysage qui prit naissance vers 1830, a depuis longtemps rendu justice à Ziem, en lui assignant une des toutes premières places parmi les grands paysagistes modernes, et son œuvre, qui marque le stage d'une époque et la passion exotique d'un temps, occupera un rang très à part dans l'histoire artistique du siècle.

On a vu Ziem, dès qu'il put prendre son essor, s'insurger contre les lois qui le forçaient à évoluer, comme nombre de ses prédécesseurs, dans un cercle d'idées et de formules surannées. Son premier et long séjour en Italie et en Orient, eut pour avantage de lui faire oublier complètement ce qu'il avait appris à l'école des beaux-arts de Dijon, ne lui laissant de cet enseignement que la technique du métier.

De Rome, Venise, Constantinople, l'artiste rapporta de nombreuses toiles qui ne lui donnèrent pas tout le succès qu'il en attendait, malgré la touche assez personnelle de leur exécution Une grande transformation s'était cependant opérée chez Ziem, qui ne devint complète qu'à la suite d'incessants efforts, et c'est à dater de 1852 que notre concitoyen commença à être l'illustre peintre que l'on connaît.

Son principal but en rentrant en France, avait été, ainsi que nous l'avons dit précédemment, de se faire connaître à Paris et s'y créer un nom. Il voulait, comme tous les artistes, fiers de leur

profession, soumettre ses œuvres au jugement du grand public de la capitale des arts. Peintre, Ziem n'était pas comme une foule d'autres à qui les académies avaient enseigné les secrets du métier. Seul, il s'était fait, toujours poussé en avant par une vocation profondément enracinée, et son unique maître fut la nature grande et belle, qui le fit ce qu'il a été, car elle trouva en lui un être pour la comprendre.

D'ailleurs, son éducation artistique fut commencée en allant toujours solitaire par les musées, plein de respect et d'admiration pour les œuvres des illustres maîtres, payant un égal tribut d'émotions à Rubens, Vélasquez, Véronèse, Michel-Ange, Rembrandt. Et c'est après les avoir étudiés tour à tour qu'il était revenu en France, voulant exposer ses travaux.

On le vit pour la première fois paraître au salon de 1847, et, jusqu'en 1868, Ziem sera presque tous les ans un des plus fidèles exposants. A partir de cette dernière date, l'artiste ne se montrera plus qu'une seule fois, et cela vingt années plus tard, à celui de 1888.

Nous n'exagérons rien en disant que l'œuvre du peintre beaunois est considérable. Travailleur de tous les instants, ne connaissant ni repos ni fatigue, il a énormément produit et l'on peut, sans crainte, affirmer que plus de cinq mille toiles et aquarelles signées de lui sont aujourd'hui dispersées un peu partout dans les musées et collections particulières d'Europe et d'Amérique. Il faudrait bien des pages pour en parler en détail et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

C'est seulement de la partie de cette œuvre, formée par les envois successifs de Ziem aux salons annuels dont nous allons entretenir le lecteur. La réunion en est importante et elle constitue pour le célèbre peintre un bilan artistique sur lequel on peut porter un jugement exact.

L'année 1849 restera une date mémorable dans la vie de Ziem; elle marque son entrée victorieuse dans l'art, dans cet art qu'il

révolutionna lorsque pour la première fois ses toiles parurent en public.

Voici donc, année par année, la nomenclature des ouvrages exposés. Nous signalerons principalement ceux qui furent le plus louangés par la critique d'alors.

Sujets exposés aux divers salons

1849

2086. — *Vue prise dans le Bosphore.*
2087. — *Escalier de la villa Corsini, à Rome.*
2088. — *Vue prise dans le grand canal à Venise.*
2089. — *Vue de Saint-Pierre, prise de la villa Pamphili, route de Civita-Vecchia.* — Aquarelle.
2090. — *Site dans les environs du Bois-Sacré, à Rome.* — Aquarelle.
2091. — *Embouchure du grand canal de Venise, la pleine mer au fond.* — Aquarelle.

Trois toiles et autant d'aquarelles, telles furent les œuvres que Ziem envoya au salon de 1849, pour ses débuts. Ces peintures, d'une puissante originalité, séduisirent tous ceux qui les virent. On ne peut se faire une idée de la surprise qu'excita leur apparition. L'attention des artistes et du public s'arrêta longuement sur ces tableaux qui montraient les plus beaux sites d'Italie et de Turquie, et tous ceux qui les admirèrent en conservèrent une profonde et charmante impression.

A cette époque, Ziem suivait la route qui mène au succès et s'affirmait déjà comme un véritable peintre orientaliste. Son pinceau, jeune encore, rivalisait par la vigueur de son coloris avec les pays et les scènes qu'il avait entrepris de reproduire.

1850-51

3137. — *Venise.*
3138. — *Fruits.*
3139. — *Vue prise du Bas-Meudon.*

Notre concitoyen parut à ce salon avec deux paysages et une nature morte, trois peintures réellement intéressantes.

La plus belle fut cette seconde vue de *Venise*, merveille de lumière et de couleur. Très appréciée des visiteurs, elle compte parmi les plus remarquables tableaux exposés en 1850-51.

Quant au paysage du *Bas-Meudon*, il fut estimé à sa juste valeur ainsi que ses *Fruits* et eurent bien des admirateurs. On doit ajouter que dans les deux premières toiles, Ziem faisait voir un incontestable talent de paysagiste, heureux présage de ce qu'il deviendrait plus tard.

Le succès couronna les efforts de l'artiste à ce salon. Il obtint une troisième médaille pour l'ensemble de son exposition. Cette récompense fut pour Ziem, dont le succès allait grandissant, un bon encouragement.

1852

1272. — *Vue de Venise.*
1273. — *Le soir au bord de l'Amstel, à Amsterdam.*
1274. — *Chaumière hollandaise aux environs de La Haye.*

L'année 1852 vit un nouvel envoi de Ziem. Trois superbes toiles venaient donner la preuve de l'extraordinaire fécondité du peintre. D'un seul coup, il montrait que d'incroyables progrès avaient été réalisés et que son pinceau prenait de plus en plus de liberté. Ce qui étonnait, c'était une main habile et une touche d'extrême souplesse. Sa maîtrise s'affirmait d'une façon remarquable, et à cette exposition, qui fut brillante pour lui et où il venait de faire un si grand pas, Ziem se classait parmi les meilleurs artistes de l'école moderne.

Ses œuvres tranchèrent singulièrement sur toutes celles qui les environnaient, resplendissantes de beauté, pareilles aux plus riches diamants. Ses deux paysages de Hollande, rapportés de cette contrée quelques mois avant l'ouverture du salon, furent, avec sa *Vue de Venise*, un triomphe pour leur auteur et lui valurent une première médaille, enviée par l'artiste et qu'il reçut avec une indicible joie. De plus, la *Vue de Venise prise du jardin français*, devenait la propriété de l'Etat (1).

---

(1) Ce tableau, sur lequel nous aurons à revenir plus loin, prit place, quelques années après, au Musée du Luxembourg.

Les œuvres de Ziem ont été l'objet d'appréciations très flatteuses de la critique parisienne; nous ne pouvons malheureusement, vu le peu de place dont nous disposons, accorder l'hospitalité à tous les articles qui firent leur éloge et qui parurent à cette occasion. Nous donnerons seulement les lignes suivantes des Goncourt, écrivains auxquels le pinceau n'était pas étranger.

« Ziem. — Le peintre de l'Adriatique, le peintre de ce fluide doré « qui enveloppe la forme, sans l'estomper, qui n'enlève aucun lustre, « n'amortit aucun contour, et sous l'obliquité des rayons du soleil fait « tous les points lumineux et étincelants; le peintre de Venise, qui sait « se retrouver dans ces plans que la lumière précipite l'un sur l'autre, « sans que rien les gradue, comme font les brumes du Nord, est allé, « l'été dernier, à la recherche du soleil de la Hollande, et a surpris des « couchers de ce soleil dont l'orbe lumineux, doublé ou triplé par les « humides vapeurs de la terre des polders, allume dans le crépuscule « comme un vaste incendie. — M. Ziem a rapporté de Hollande les « n°s 1273 et 1274. Dans son *Coucher de soleil au bord de l'Amstel*, une « ligne d'arbres, interrompue de moulins, se découpe en une noire « silhouette sur le ciel, mais une silhouette encore toute glacée de tons « fauves, roux, pourpres, que le soleil laisse derrière lui. Le ciel jaune « se dégrade par ces teintes vertes qu'on retrouve aux Véronèse d'à « présent. L'azur est tout tacheté de nuages opalisés, petits nuages vio- « lets, éclairés de rose en dessous. Un canal, sans fluidité, voit s'allonger « dans ses eaux dorées de grandes ombres violettes, molles, indécises, « quand elles ne sont pas arrêtées par l'or d'un rayon de soleil qui filtre « entre les bouquets d'arbres. De l'autre côté de la rivière, est ensevelie « dans l'ombre une barque, au milieu d'eaux que la lumière et la chaleur « ont désertées. Le froid de cette rive, abandonnée du soleil, vous « gagne. — Dans le n° 1274, des eaux sombres, limoneuses, comme les « affectionnait Ruysdaël, ne reflétant qu'à regret des images émoussées ; « une chaumière de briques, cachée sous des arbres frottés de roux ; il y « a comme à l'horizon un imperceptible brouillard rose ; mais le ciel « s'est dégagé des teintes chaudes dans sa partie supérieure, ouatée de « petits nuages blancs. Il y a un silence, un repos dans ce tableau. On « y sent comme l'assoupissement de cette grasse nature des Flandres. « M. Ziem a eu le talent de faire mourir tous les bruits sous son pin- « ceau. — Le n° 1272, la *Vue de Venise prise du jardin français*, est une « des plus capitales conquêtes de M. Ziem sur la ville de Canaletto. Au « fond de la toile, des fourmillements de palais, des forêts de dômes

« perdus dans les vapeurs, des coupoles, des campaniles, des clochetons « à ne pas les compter, montent ou s'arrondissent, et moutonnent à « l'horizon blanc de lumière ; sur des eaux truitées de rose, de bleu, de « vert tendre, — miroirs amoureux des voiles argentées, des carènes « rousses, des pilotis tachés d'émeraude, — se balance une grande « barque de pêche, sa grande voile jaune endormie et paresseuse, enguir- « landée de filets, qui laissent tomber leurs grappes de liège. Un groupe « de pêcheurs étincelants retire un filet. — Byron, qui n'avait trouvé « dans sa vie, au-dessus de son attente, que des mers, des montagnes, « le lion d'Ali-Pacha, un tigre de la ménagerie d'Exeter, deux ou trois « femmes, et qui se plaignait d'avoir toujours trouvé la peinture « au-dessous de la réalité, aurait mis cette toile de M. Ziem à côté de « ce lion, à côté de ce tigre, à côté de ces deux ou trois femmes (1). »

Cette peinture magnifique, rendue avec une science et une habileté de pinceau consommées, fit sensation au salon et resta un des chefs-d'œuvre de Ziem. Voici encore quelques lignes la concernant, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire. C'est l'opinion d'un critique, exprimée d'une manière exquise par une femme distinguée, sensible à tout ce qui est art : « La délicieuse *Vue de Venise*, de Ziem, est un des rares tableaux qui rachètent l'indigence du salon de 1852. C'est étincelant de couleur, de lumière et de caprice, dit Mme Claude Vignon. Il y a là dedans une adresse, disons mieux, un bonheur extraordinaire, car le ciel et la mer ont de ces tons resplendissants qui ne se rencontrent que par hasard, à ces heures suprêmes où la nature est en fête et déploie ses plus riches couleurs. » (2)

M. Huysmans, parlant de Ziem dans *Les chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg*, dit aussi : « Jamais peinture plus ensoleillée et plus limpide n'a été exécutée par M. Ziem ; des parties sont même de tous points excellentes, le ciel entre autres qui fait songer à ces grands firmaments roux de Claude Gelée, si étonnamment baignés

---

(1) *Etudes d'art. Le Salon de 1852.*

(2) *Le Salon de 1852.* — L'auteur de cet ouvrage, Mme Claude Vignon, a publié à cette époque et pendant plusieurs années un volume de critique artistique.

d'air et si fluides..... Cette *Vue de Venise* est peut-être la meilleure, la plus sincère qu'ait faite ce peintre. »

Elle prouvait avec quelle volonté patiente et réfléchie l'artiste avait su, depuis quelques années, s'acheminer vers une formule personnelle et l'on doit la compter comme une des plus admirables et des plus chaudement colorées dues au pinceau de Ziem.

Cette toile eut un tel succès que l'Administration des Beaux-Arts en fit l'acquisition pour la placer au Musée du Luxembourg, parmi les œuvres des peintres vivants. C'était un grand honneur rendu au talent de celui qu'on appellera plus tard le *peintre de Venise*.

On le voit, Ziem s'était brusquement signalé comme un interprète des sites lumineux et des architectures pittoresques de la ville des Sultans et de la ville des Doges. Pendant de longues années, il en fut ainsi à la suite de ses voyages en Orient et toujours il produisit de semblables sujets. Toujours les mêmes au fond, ils n'en seront pas moins des ouvrages nouveaux qui, dans la suite, lui assureront d'autres succès.

Qu'on nous permette de donner ce passage qui résume l'opinion des Goncourt sur ce salon de 1852, certainement un des plus remarquables de cette longue suite de manifestations artistiques. Ils écrivaient : « Voilà bien, tout le long de ce Salon, des paysages que nous louons ; mais le paysage, compris comme il l'est par nos artistes, n'est-il pas la plus grande gloire du pinceau moderne ? N'est-ce pas le paysage qui fait l'honneur de ce Salon de 1852 ? Salon que les promeneurs superficiels peuvent trouver médiocre, et que nous trouvons, nous, plein de promesses, plein d'œuvres, plein de tentatives, plein de belles luttes corps à corps avec la nature, avec le soleil ? Ne regrettons point les grands et les superbes qui s'abstiennent, quand nous voyons des humbles qui exposent et qui s'appellent Dupré, Ziem, Rousseau, Daubigny, Hoguet et tant d'autres. — C'est l'école du *petit genre,* autrefois si mésestimée, qui doit faire la fortune du XIXe siècle ; c'est elle dont nous avons essayé de compter les victoires. — Alors

seulement on pourra sérieusement parler grande peinture et grand tableau quand Couture enverra au Palais-Royal ses *Enrôlés volontaires* » (1)

« Ce qui fait la gloire de l'école paysagiste actuelle, c'est qu'elle ne s'est pas contentée de rendre le seul côté extérieur et pittoresque des choses, mais qu'elle s'est encore trouvée renfermer un certain nombre d'artistes qui, impressionnés d'une certaine façon par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, nous ont, avec une reproduction fidèle du spectacle, transmis et communiqué la note exacte de l'émotion qu'ils ressentaient. L'âme de l'artiste se trouve ainsi comme la corde d'une lyre qui, frappée d'une manière spéciale, rendrait des sons communiquant une sensation particulière, seulement chez l'homme qui se sert du pinceau l'émotion vient se fixer dans un tableau, et y est ensuite retrouvée et ressentie par ceux qui le contemplent.

« Le peintre d'un ordre supérieur est encore celui qui, en même temps qu'il parvient à fixer sur la toile une émotion personnelle, se trouve avoir pour la rendre un style original, un faire à lui et jusqu'à un coup de pinceau et une manière d'étendre la couleur qui lui soient propres et auxquels il recourt tout naturellement comme à des procédés qui, sa nature étant donnée, ne sauraient être autres qu'ils ne sont. Les maîtres qui composent le groupe des peintres naturalistes ont su satisfaire entièrement à toutes ces conditions d'originalité ; il y a eu avant eux plusieurs écoles de peinture qui ont renfermé de grands paysagistes, cependant ils ne sont allés se renseigner auprès d'aucun de leurs devanciers pour interpréter la nature, ce qui eut été le propre d'imitateurs, c'est devant la nature seule qu'ils ont peint, c'est la seule nature avec laquelle ils sont directement entrés en contact, et dont ils ont rendu les divers aspects en ne tenant compte que de leurs libres impressions et en se trouvant pour les rendre un style et des procédés leur appartenant en propre. » Ainsi s'exprime sur l'école paysagiste

(1) *Etudes d'art. Le Salon de 1852.*

M. Théodore Duret, dans son ouvrage les *Peintres français en 1867*, et ces lignes qu'on croirait avoir été écrites pour Ziem nous semblent s'appliquer tout entières à lui ?

Bien avant d'avoir un pinceau entre main, le spectacle si grandiose de la nature avait fait naître chez cet artiste particulièrement doué, tout un ordre d'émotions et de sentiments. « Pour ces hommes, — dit encore M. Duret —, la nature a comme une âme qui parle à la leur. Assis sur le bord des eaux, aux pieds de saules agités par le vent, ou sur une hauteur d'où l'œil plane sur un lointain horizon, ce ne sont pas simplement de l'eau et des arbres ou une succession de collines et de vallons qu'ils entrevoient, c'est un monde qui les touche, les émeut, qui devient pour les uns, comme Corot, un motif d'idylles et de poèmes souriants, qui pour d'autres, comme Ruysdaël, revêt au contraire un caractère plein de mélancolie et de tristesse. Eh bien ! l'artiste complet sera celui qui non seulement saura fixer sur la toile l'image pittoresque des choses, mais encore l'émotion qui, à leur vue, sera née en lui, de manière à la rendre sensible pour les spectateurs, et à leur présenter à la fois unis sur la toile l'aspect extérieur de la nature et l'âme cachée en elle qu'il aura découverte. » (1)

A ce salon où Ziem parut en triomphateur, rien ne manquait à sa gloire. Il eut le rare bonheur d'y voir figurer son portrait, œuvre du peintre Ricard, qui fut exposé sous le n° 1093, avec la rubrique : *Portrait d'homme.*

Notre concitoyen avait trente ans à cette époque. Il est représenté de face, montrant une physionomie pleine de douceur que retrouvent encore aujourd'hui en lui ceux qui le connurent jadis. Ziem a la figure d'un jeune seigneur vénitien, à la fois ardente et où paraît une opiniâtreté qui demeura une des maîtresses qualités de cet artiste qui jamais ne se rebuta et qui lui permit de poursuivre toute sa vie le même idéal.

---

(1) *Les peintres français en 1867.*

Ce portrait, que Ziem conserve avec amour parce qu'il est pour lui un précieux souvenir du commencement de sa glorieuse carrière, obtint au peintre Ricard (1) une médaille de première classe (2).

1853

1204. — *Intérieur du port de Marseille.*
1205. — *Venise effet du soir.*

Ces deux toiles représentèrent Ziem au salon de 1853. Son *Intérieur du Port de Marseille* et sa *Venise effet du soir*, remarquables en ce qu'ils offraient une chaude harmonie et une réelle solidité d'exécution, furent des tableaux qui prirent rang parmi les meilleurs de l'artiste.

C'est à partir de cette époque que notre concitoyen vit ses œuvres recherchées des amateurs et des connaisseurs les plus autorisés. Un véritable engouement s'empara d'eux et bientôt chaque collection vraiment digne de ce nom put montrer avec orgueil des ouvrages de Ziem, dont le talent grandissait chaque jour et dont le nom s'entourait de l'auréole de la célébrité.

Dans les années suivantes, Ziem apparut dans la toute-puissance et l'admirable souplesse de son génie. Il s'était taillé une réputation d'habile coloriste que nul n'égalait. Sa manière véritablement personnelle, qui l'avait rapidement porté dans les premiers rangs des maîtres de la couleur, fut l'objet de quelques critiques

---

(1) Ricard (Louis-Gustave), né à Marseille, le 1er septembre 1823, mort à Paris, le 23 janvier 1872. (Ecole provençale). Elève de l'école de Marseille où il remporta en 1840, le prix de modèle vivant, et de Léon Gaucherel; cet artiste reçut aux Salons de Paris les récompenses suivantes : méd. 2e cl. 1848. — 1re cl. 1852. — Portrait. Œuvres. Musée du Luxembourg : *Portrait de Mme X...*; Musée de Montpellier : *Portrait de M. Bruyas* ; Musée de Lyon : *plusieurs portraits et études* ; Musée de Marseille : *Portrait d'Emile Loubon.* — Vente Wilson, 1881 : *Portrait de l'artiste*, 3.100 fr. — Vente Lusting, 1890 : *Tête de femme*, 2.050 fr.

(2) Il a été fait par la maison Goupil et Cie une belle photogravure de ce portrait. Nous en possédons un exemplaire.

auxquelles il ne s'arrêta pas. Nous y revenons plus loin, car nous tenons à montrer qu'elles n'avaient pas de raison d'être.

Ziem, dit Charles Yriarte, est un des peintres qui n'a jamais beaucoup écouté la critique, pas plus qu'il ne l'a flattée. Il s'en souciait peu et continuait sa route dans la voie nouvelle qu'il suivait le premier en produisant cette foule de chefs-d'œuvre dont nous rappellerons les titres à chacun des salons.

Dans le domaine qu'il s'était choisi, Ziem demeurait bientôt sans rival. Le seul reproche fait au peintre portait sur un manque de dessin, qui allait en augmentant dans la plupart de ses œuvres. Il faut lire ce que disaient d'elles plusieurs écrivains de l'époque pour lesquels Ziem n'était tout simplement qu'un maître coloriste. Or, affirmer que notre concitoyen est un dessinateur hors ligne, nous paraît superflu et nous préférons reproduire le passage suivant qui, en nous donnant raison, prouve surabondamment que ceux qui lui reprochaient une absence de dessin n'avaient pas encore bien compris sa manière.

— Peut-on être à la fois coloriste et dessinateur, — telle fut la question qui se posa forcément alors. Charles Beaudelaire, un écrivain de grand talent, traita ce sujet d'une façon remarquable, en s'exprimant ainsi : « Peut-on être à la fois coloriste et dessinateur? Oui et non, car il y a différentes sortes de dessins. La qualité d'un pur dessinateur consiste surtout dans la finesse, et cette finesse exclut la touche : or, il y a des touches heureuses, et le coloriste chargé d'exprimer la nature par la couleur perdrait souvent plus à supprimer des touches heureuses qu'à rechercher une plus grande austérité de dessin. — La couleur n'exclut certainement pas le grand dessin, celui de Véronèse, par exemple, qui procède surtout par l'ensemble et les masses; mais bien le dessin du détail, le contour du petit morceau, où la touche mangera toujours la ligne.— L'amour de l'air, le choix des sujets à mouvement, veulent l'usage des lignes flottantes et noyées. — Les dessinateurs exclusifs agissent selon un procédé inverse et pourtant analogue. — Attentifs à suivre et à surprendre la ligne dans ses ondulations les plus

secrètes, ils n'ont pas le temps de voir l'air et la lumière, c'est-à-dire leurs effets, et s'efforcent même de ne pas les voir, pour ne pas nuire au principe de leur école. — On peut donc être à la fois coloriste et dessinateur, mais dans un certain sens. De même qu'un dessinateur peut être coloriste par les grandes masses, de même un coloriste peut être dessinateur par une logique complète de l'ensemble des lignes; mais l'une de ces qualités absorbe toujours le détail de l'autre. » (1)

Ces lignes, tracées en 1846, ne semblent-elles pas dater d'hier seulement, tant elles sont encore vraies de nos jours, où le coloris a de nombreux et fervents adeptes, alors que les dessinateurs se font plus rares ?

L'art ne vit pas d'imitation, mais bien de révolution. Cette parole, empreinte d'une justesse profonde, vous revient forcément à la mémoire, lorsqu'on considère en entier l'œuvre de Félix Ziem. Il y eut révolution dans l'art et révolution toute pacifique lorsque pour la première fois il exposa, en 1849, des œuvres d'une indiscutable originalité, étonnantes parce qu'elles sortaient complètement de ce qu'on avait l'habitude de voir chaque année, et qu'elles traduisaient avec une réelle sincérité son sentiment intime et ses impressions au contact de cette grandiose nature italienne et de ce mystérieux pays du Bosphore.

Nous devons dire à sa louange que Ziem, dans ses premiers travaux, s'était fait remarquer en apportant à la peinture des costumes et des mœurs des pays du soleil, une extraordinaire variété. C'est ce qui explique, selon nous, l'entraînement qui s'empara des amateurs lorsque parurent en public les œuvres de l'artiste. Pendant plus de trente années, cet entraînement fut le même parmi les connaisseurs et les collectionneurs, et si, de nos jours, il a un peu diminué, il faut néanmoins reconnaître que dans les ventes, tout ce qui porte la signature de Ziem, atteint toujours un prix très élevé. Le lecteur en jugera plus loin.

---

(1) *Curiosités esthétiques. Salon de 1846.*

FÉLIX ZIEM



Phototypie Berthaud, Paris

Vue de Venise après le coucher du soleil

Tableau de la collection de M. A. Donatis,
appartient actuellement à MM. Arnold et Tripp, experts à Paris.

1855

4228. — *Une Fête à Venise.*
4229. — *Venise le soir.*
Appartenant à M. le comte de Morny.

4230. — *Anvers tête de Flandre*
Appartient à l'Etat.

En cette année qui vit s'ouvrir l'Exposition universelle, Ziem parut au salon de 1855 avec ces trois tableaux auxquels il dut un véritable succès. Ils montrèrent avec quelle ardeur le peintre s'était épris de Venise, cette ville superbe qui demeurera le berceau fêté de ses plus chères inspirations, et qui lui fera se vouer par la suite à l'éternelle reproduction des beautés de la cité des Doges, faisant après Canaletto, Joyant et Williams Wyld, de Venise, son bien, sa chose.

Une autre critique contre laquelle nous devons protester parce qu'elle n'est pas juste, fut adressée à Ziem par M. Huysmans. Dans *Les chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg* (1), il lui reprochait « de ne posséder Venise qu'à certains moments, le matin, lorsque le soleil mûrit, ou le soir quand il tombe mourant sur son lit de nuages. Jamais de temps couverts, jamais de pluie, jamais de mélancoliques crépuscules; et c'est ici, ajoute l'écrivain, que Ziem se rattache bien au mouvement de 1830, qui voulait du pittoresque à tout prix et qui n'admettait la nature qu'à certaines époques, qu'à certaines heures. »

Nous ignorons la date à laquelle M. Huysmans écrivait ces lignes dont le seul défaut était de manquer de vérité. On verra, en effet, au cours de ces notes, que Ziem a montré Venise sous ses multiples aspects.

Une Fête à Venise restera comme l'un des plus merveilleux ouvrages de Ziem. Remarquable de coloris et de lumière, il lui mérita de grands éloges de Théophile Gautier qui trouva cette œuvre « *flamboyante comme une queue de paon*, » et à part

(1) 29e Livraison. Félix Ziem.

quelques lignes légèrement ironiques du critique des *Débats*, Delécluze, que nous notons pour mémoire, elle fut admirée de tous.

Signalons aussi *Venise le soir*, splendide toile, acquise ainsi que la précédente par M. le comte de Morny pour sa galerie. Quant au troisième tableau, *Anvers tête de Flandre*, il devint la propriété de l'Etat. L'ensemble de l'envoi, tout à l'honneur de Ziem, reçut une médaille de 3e classe.

Dans les lignes qui suivent, d'Edmond About, nous trouvons une juste et spirituelle appréciation de la manière de l'artiste à cette époque : « Ziem, autre enchanteur de la même école, s'affranchit absolument des ennuis du dessin. Ses personnages ne sont que des échantillons des plus belles couleurs ; ils n'ont ni forme ni tournure, ni mouvement ; leur rôle consiste à faire tache dans le tableau.

« Entre un tableau de M. Isabey et un tableau de Ziem, la différence est à peu près la même qu'entre un beau damas de soie et une belle étoffe de gaze. Chez M. Ziem, la mer est une gaze verte, aussi fine et aussi transparente que le voile d'une touriste anglaise ; les navires sont de gaze, sans excepter le mât et le gouvernail ; les constructions sont une gaze imperceptiblement amidonnées et soutenues par quelques fils de fer ; les hommes et les femmes sont de délicieux chiffons qu'un souffle de vent fait trembloter. L'esprit n'a jamais rien conçu de plus léger ; les yeux n'ont jamais rien vu d'aussi brillant. Mais on craint toujours une goutte de pluie qui viendrait tout abattre, ou une bouffée d'air qui viendrait tout emporter. » (1)

1857

2712. — *Constantinople la Corne d'or.*
2713. — *Place Saint-Marc à Venise pendant une inondation.*

Au salon de 1857, Ziem exposa ces deux toiles rapportées d'un voyage en Italie et en Turquie, l'année précédente. *Constantinople*,

(1) *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts de 1855. Peinture et sculpture.* P. 186.

la Corne d'or, œuvre superbement réussie et que Théophile Gautier qualifia « d'éblouissante » fut particulièrement admirée.

L'illustre critique a, dans un de ses ouvrages, donné une description de la *Corne d'or* qui ferait pâlir la peinture la plus colorée.

« La vue de la *Corne d'or*, dit-il, est si étrangement belle, que l'on doute de sa réalité. On croirait avoir devant soi une des toiles d'opéra faites pour la décoration de quelque féérie d'Orient et baignées par la fantaisie du peintre et le rayonnement des rampes de gaz, des impossibles lueurs de l'apothéose. Le palais de Séraï-Bournou, avec ses toits chinois, ses murailles blanches crénelées, ses kiosques treillagés, ses jardins de cyprès, de pins parasols, de sycomores et de platanes; la mosquée du sultan Achmet, arrondissant sa coupole entre six minarets pareils à des mâts d'ivoire; Sainte Sophie, élevant son dôme bizantin sur d'épais contre-forts rayés transversalement d'assises blanches et roses, et flanquée de quatre minarets; la mosquée de Bayézid, sur laquelle planent comme un nuage des bouffées de colombes; Yéni-Djami; la tour du Séraskier, immense colonne creuse qui porte à son chapiteau un stylite perpétuel guettant l'incendie à tous les points de l'horizon; la Suleimaniech avec son élégance arabe, son dôme pareil à un casque d'acier, se dessinent en traits de lumière sur un fond de teintes bleuâtres, nacrées, opalines, d'une inconcevable finesse, et forment un tableau qui semble plutôt appartenir aux mirages de la fée Morgane qu'à la prosaïque réalité. L'eau argentée de la *Corne d'or* reflète ses splendeurs dans son miroir tremblant et ajoute encore à la magie du spectacle; des vaisseaux à l'ancre, des barques carguant leurs voiles ouvertes comme des ailes d'oiseaux, servent, par leurs tons vigoureux, et les noires hachures de leurs agrès, de repoussoirs à ce fond de vapeur à travers laquelle s'ébauche, avec les couleurs du rêve, la ville de Constantinople et de Mahomet II. »

« M. Ziem s'est véritablement inspiré de cette éblouissante description pour peindre son tableau de la *Corne d'or*. Le ciel de ce tableau n'est pas de ce bleu intense auquel nous ont accoutumés

la plupart des orientalistes; il se dégage de la ville des Sultans une vapeur blanchâtre, argentée, un léger brouillard à travers lequel on entrevoit, comme dans un mirage, les coupoles bleuâtres et les minarets blancs des mosquées, tout le splendide panorama de Constantinople, étayé sur la rive du bassin. Cette architecture fantastique se mire dans les eaux transparentes de la *Corne d'or,* qui clapotent, qui ondoient autour des caïques et des bateaux chargés d'une foule aux costumes bariolés. ».

« Tout cela — a dit M. Chaumelin, — est peint avec un brio, un éclat, une verve qui, aux yeux d'un aristarque sévère, dépassent les limites du bon goût, et qui pourtant n'atteignent pas encore à la magie de cette vue éblouissante, si nous en croyons tous ceux qui ont visité la ville de Constantin. Sans doute, si on la regarde de bien près, on s'étonnera de voir la toile de M. Ziem couverte d'un papillotage de couleur des plus désordonnés; on remarquera, par exemple, qu'à la surface des eaux surnagent comme des petites plaques jaunes, vertes, rouges, bleues qui ne sont assurément pas dans la nature; que l'on se place à quelque distance, et tout ce papillotage se changera en richesse, et toutes ces plaques se confondront en miroitement qui est de la plus merveilleuse réalité. » (1)

D'autres peintres, parmi lesquels MM. Eugène Flandin, Durand-Brager, Gudin, Fabius Brest, ont aussi peint des vues de la *Corne d'or,* mais aucune d'elles n'égale la magistrale peinture de Ziem qui a d'ailleurs traité plusieurs fois le même sujet. (2)

La *Place Saint-Marc à Venise pendant une inondation*, œuvre nouvelle qui venait s'ajouter à toutes celles que le peintre avait déjà faites sur la cité des Doges, fit écrire ces lignes à Paul de Saint-Victor : « Imaginez-vous un salmigondis de tons verts,

---

(1) *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, par Pierre Larousse. Tome 5e, 1869.

(2) La *Corne* d'or est le pont formé par le golfe profond que fait le Bosphore dans la rive européenne, et qui partage la ville en deux parties : 1° Stamboul, située sur une péninsule en forme de triangle dans l'angle Est, nommé pointe du Séraï, fait face à la ville asiatique de Scutari ; 2° au-delà du port, à l'Est et au Nord-Est les faubourgs : Galata, Péra, Tap-Hané, Foundouklu, etc., reliés à Stamboul par trois ponts de bateaux qui traversent la *Corne d'or*.

jaunes, rouges, posés et raccordés au hasard, une mascarade d'édifices, un carnaval d'architecture ; la basilique est tatouée de la base au faîte; le campanile peint en bavochures, papillote et gambade comme un arlequin gigantesque. C'est Venise, je le veux bien, mais Venise vue à travers un bouchon de carafe. » (1)

Edmond About s'exprimait ainsi à propos des œuvres de Ziem exposées au salon de 1857 : « ... On sait que M. Ziem n'est pas un artiste médiocre. Il excelle à faire miroiter dans un canal les couleurs les plus brillantes :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau

fournit à son pinceau une matière délicieuse. Ses marines nous procurent ce petit frisson délectable dont on est saisi lorsqu'on met le pied sur un bateau. Mais M. Ziem nous donnerait des plaisirs plus sérieux et plus durables s'il dessinait seulement comme Joyant. » (2)

Un dessin insuffisant était ce que l'on reprochait toujours à Ziem. Nous avons dit plus haut qu'il ne fallait voir un défaut dans cette absence de dessin dont pouvait très bien se passer le genre de peinture pratiqué par Ziem. Que l'on jette un coup d'œil sur les travaux des maîtres orientalistes de cette époque et l'on verra qu'absorbés par la couleur qui les aveuglaient tous, aucun d'eux ne se souciait du dessin. Et Ziem, qui depuis plusieurs années était un maître coloriste, encore moins que tout autre se préoccupait de cette critique qu'on lui adressait à nouveau.

Notre érudit concitoyen, M. Valbert Chevillard, écrit à ce sujet dans son remarquable ouvrage sur Théodore Chassériau : « On peut, dit-il, si l'on veut s'amuser, lire les articles des critiques sur cette question qui a encombré toute une époque. Dans leur impuissance à la résoudre, ils ont rôdé autour d'elle, la traitant par des explications rusées, souvent jolies, vaines toujours, parce qu'ils considéraient l'art comme une science humaine qui se démontre et s'apprend. » (3)

Que l'on se reporte à la page 43 qui contient le spirituel article

(1) *Grand dictionnaire universel du XIX siècle*, par P. Larousse. Article Ziem.
(2) *Nos artistes au salon de 1857*.
(3) *Un peintre romantique : Théodore Chassériau*.

de Charles Beaudelaire, le seul écrivain ayant à notre avis résolu la question avec le plus de justesse. Le lecteur verra qu'il donne raison à Ziem qui était impuissant à enfermer la lumière et la couleur dans les lignes pures du dessin, et nous sommes de l'avis de ceux qui estiment que le coloris absorbera toujours le trait.

On n'est pas quelque peu surpris lorsqu'on lit les critiques de ce temps reprocher à Ziem son manque de dessin, lui un des premiers dessinateurs français. A ceux-là nous opposerons les passages ci-après, magistralement écrits par un contemporain de notre peintre, Nicolas Fétu, un artiste doublé d'un lettré : « Malgré les corrections et prophéties du père Ziem, qui furent impuissantes, la nature poursuivait sourdement son œuvre. Enfin un jour l'artiste abandonna résolument la maison paternelle, jeta le tire-ligne et l'encre de chine aux orties... »

« Depuis ce jour, M. Ziem ne s'est fixé nulle part. Eminemment cosmopolite, tantôt en Italie, tantôt en Orient, tantôt en Afrique, il se précipite avec une ardeur fiévreuse à la poursuite des rayons du soleil, humant à longs traits la lumière et la couleur, usant et abusant de liberté, faisant trébucher la ligne à chaque coup de pinceau, se moquant de la forme son ancienne ennemie, et lui jetant à la face, comme d'audacieux défis, l'éclat de ses rapides succès. M. Ziem se venge enfin de huit années de dessin forcé.

« Nous comprenons parfaitement cette explosion éblouissante après une si longue et si cruelle compression, nous qui avons été témoin des tribulations de cet artiste, et nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt de faire comprendre la cause des excentricités que l'on remarque dans ses ouvrages, et qui ne sont nullement le fait d'une ignorance, mais le résultat d'une oppression douloureuse, d'une lutte obstinée. Quand il le voudra, M. Ziem dessinera aussi correctement que Nicolas Poussin ou Piranési. » (1)

Ces lignes, que Théophile Gautier n'eut pas dédaigné de signer,

---

(1) *Revue de l'Exposition de Dijon. Journal des Exposants, 1858. (Beaux-arts).*

fermeront le débat ouvert sur un sujet dont il nous a fallu parler à diverses reprises.

A la suite de l'Exposition universelle, Ziem fut décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, par décret en date du 16 août 1857. La haute distinction accordée à notre concitoyen était légitimement due à son immense talent qui l'avait en quelques années poussé au premier rang dans la pléiade des maîtres du pinceau composant à cette époque la grande école française du paysage. Les nombreux amis et collègues de Ziem applaudirent à cette juste récompense de ses artistiques travaux, hommage officiel rendu à ses brillantes qualités picturales.

En l'année 1858, une Exposition universelle eut lieu à Dijon. Dans la section des beaux-arts, Ziem exposa trois œuvres marquantes qui lui firent grand honneur. En voici les titres :

774. — *Souvenir d'Orient.*
775. — *Bords du Rhône.*
776. — *Venise au soleil couchant.*

Elles furent appréciées ainsi par la critique dijonnaise :

« Pour le moment, laissons-nous, dit N. Fétu, charmer comme lui par ses féeriques symphonies de lumière ; laissons-nous emporter sur les ailes de l'extase devant les splendeurs incomparables de son *Souvenir d'Orient ;* c'est la couleur portée à son dernier degré d'intensité, c'est un rêve de hatschich fixé sur une toile et dont les figures indécises semblent osciller entre le réel et l'impossible, sur une plage d'or et de pourpre et devant une mer d'un azur dérobé au firmament.

« La *Vue de Venise*, au milieu de laquelle le disque du soleil envoie ses flèches d'or sur les palais de marbre et dans les flots de l'Adriatique, nous semble plus maigrement traitée; mais la vue des *Bords du Rhône* est d'une chaleur de ton et d'une largeur de touche incomparables. On sent flotter les vapeurs brûlantes du mois de juillet, sous un ciel bleu, sur ces eaux transparentes et ces terres ocreuses et calcinées. » (1).

(1) *Revue de l'Exposition de Dijon. Journal des Exposants 1858. (Beaux-Arts).*

« M. Ziem n'est pas seulement un coloriste, mais encore un *couleuriste ;* il n'y a pas pour lui de tons assez riches, assez brillants, assez éclatants, mais aussi personne, mieux que lui, ne sait les combiner pour fixer sur la toile un de ces merveilleux effets qui semblent jeter un défi à l'artiste. M. Ziem ne peint pas seulement l'effet, mais le soleil lui-même ; il le met au milieu de son tableau, le baigne dans la pourpre, l'azur, et le répand en vapeur d'or, dans l'air, sur les flots et sur les monuments. Rien de plus merveilleux que sa *Vue de Venise* ou plutôt son coucher de soleil sur l'Adriatique. On reproche à M. Ziem de ne pas finir assez, mais n'est-ce pas là encore un des moyens de l'artiste ; nous n'oserions jamais lui adresser ce reproche. » (1)

« M. Ziem a sur sa palette toutes les richesses de la couleur ; un pas de plus il en abuserait ; mais, du reste, quelle verve entraînante dans ces charmantes petites toiles à peine couvertes, et cependant si étonnantes d'effet ; nous préférons les *Bords du Rhône* à son *Orient*, où l'atmosphère semble trop oxygénée pour des poitrines humaines. » (2)

Notre concitoyen n'obtint aucun prix à l'exposition de Dijon, le jury de la classe des beaux-arts ayant décidé que les membres de l'Institut et de la Légion d'honneur devaient être mis hors concours. Or, Ziem était dans ces conditions, ayant été promu chevalier en 1857 (3).

1859

3031. — *Vue de Constantinople.*
3032. — *Constantinople, l'entrée des eaux douces d'Europe*
3033. — *Effet de soleil couchant sur les bords du Nil à Damanhour* (Egypte).
3034. — *Gallipoli, effet de soleil couchant* (Dardanelles).

D'un grand voyage fait en 1858 en Egypte et en Turquie, Ziem avait rapporté les superbes compositions qu'il exposa au salon

(1) *L'Exposition de Dijon.* Journal du mardi, 10 août 858. nº 11.
(2) *Le Salon de 1858 à l'Exposition de Dijon*, par Joseph Brissot.
(3) *Revue de l'Exposition de Dijon.* Liste officielle des récompenses.

de 1859. La première toile, *Vue de Constantinople,* véritablement une merveille, fut vivement admirée. Elle représentait, d'après le catalogue, la visite du Sultan à sa mosquée. De nombreux navires saluent son passage. *Constantinople, l'entrée des eaux douces d'Europe* était une riche marine du plus magique effet, possédée par le baron de Villars. Il nous faut citer aussi son remarquable *Effet de soleil couchant sur les bords du Nil à Damanhour* (Egypte), qui alla, après le salon, enrichir la galerie d'un amateur parisien, M. Goldsmith. La quatrième peinture, *Gallipoli, effet de soleil couchant* (Dardanelles), complétait le magnifique envoi de Ziem à ce salon.

L'inactivité que ne connut jamais notre concitoyen lui avait permis, jeune encore, d'acquérir une petite fortune, fruit d'un labeur de tous les instants, dont il eut certainement pu vivre, s'il eut voulu abandonner le pinceau. Mais Ziem était un adorateur de son art, à l'apogée duquel il se trouvait placé depuis plusieurs années déjà, et cette nature majestueusement belle, qu'il aimait toujours de plus en plus, à mesure que venait l'âge, il continuait à la peindre.

1861

3134. — *Vue de Venise : La place Saint-Marc.*
Le pont des soupirs.
Le palais des Doges et le lion de Saint-Marc.
(Triptyque).

Ziem remporta au salon de cette année, où il avait exposé un triptyque de grande beauté, un nouveau triomphe. Cette œuvre, qui réunissait pour en faire un ensemble merveilleux trois de ses maîtresses toiles, montra aux visiteurs de l'exposition les vues les plus admirables de sa chère Venise.

La place Saint-Marc, le pont des soupirs, le palais des Doges et le lion de Saint-Marc valurent de nombreux éloges à leur auteur. Aussi, nous ne pouvons résister à transcrire ici les

lignes louangeuses que Théophile Gautier, dans son *Abécédaire du Salon de 1861*, écrivit sur ce triptyque, véritable travail d'art :

« Quand une fois un peintre s'est engagé dans les canaux de Venise, il n'en sort plus, et ce n'est pas nous, certes, qui l'en blâmerons. La Vénus de l'Adriatique a des séductions si puissantes, elle vous retient avec de si molles caresses, elle vous berce si doucement sur son cœur en vous chantant ses vieilles chansons enfantines, que pour elle on oublie la maison paternelle et les amis et les maîtresses. Ceux qui l'ont vue et qu'un devoir impérieux a forcés de partir, en gardent une nostalgie incurable. M. Ziem est de ceux-là. Il a bien essayé de l'Orient pour se guérir, mais Stamboul ne vaut pas Venise, la mer de Marmora ne vaut pas les lagunes, la gondole l'emporte sur le caïque, et le voilà qui fait de sa ville chérie une espèce de *pala d'oro* et en arrange les vues en triptyque comme pour les mettre sur un autel. Au centre, est *la place Saint-Marc*, le cœur de Venise. Sur un volet, *le pont des soupirs ;* sur l'autre, *le palais des Doges et le lion de Saint-Marc*. C'est une vraie dévotion. »

Voici une seconde appréciation que le lecteur nous saura gré de lui faire connaître :

« Ziem (Felix), n° 3134. Un triptyque représentant Venise. Une palette enchantée, une brosse magique, une observation pleine à la fois d'esprit et de sentiment, voilà par quels moyens le peintre séduisant de la belle infortunée qu'on appelle Venise a su rendre nouveaux et intéressants des sujets que la main du Canaletti semblaient avoir rendus impossibles. Mais il n'est pas d'impossibilité pour le talent... » (1)

1863

1908. — *Constantinople.*
Des pèlerins sortent d'une mosquée et s'embarquent pour la Mecque.
(Appartient à M. Antony Roux).

1909 — *Tripoli (Syrie).*

1910. — *Tamaris (solitude).*
(Appartenant à M. le comte d'Auteuil).

Encore trois nouvelles œuvres qui venaient affirmer l'extraordinaire fécondité du peintre en figurant au salon de 1863. Une curieuse vue d'Orient, *Constantinople (départ de pèlerins pour la*

---

(1) *A-Z, ou le Salon en miniature*, par Albert de la Fizelière.

Mecque), acquise par un amateur, M. Antony Roux, prit place dans sa collection. Les deux autres toiles, *Vue de Tripoli (Syrie)*, et *Tamaris (solitude)*, paysages de valeur, furent achetés par M. le comte d'Auteuil.

1864

1986 — *Stamboul.*
1987. — *Venise.*

Cette année, Ziem compta encore parmi les exposants. Il parut avec *Stamboul au lever du soleil*, que Théophile Gautier déclara « *le plus beau tableau de l'Ecole moderne* » et une *Vue de Venise*, pour laquelle Edmond About traça ces lignes : « Les tableaux de M. Ziem sont toujours étincelants comme le soleil, et je crois que sans eux nos expositions seraient sombres. Que le ciel nous préserve d'une éclipse de M. Ziem! » (1)

Toujours Venise, sa ville de prédilection, qu'en son fol amour pour elle, il passait sa vie à rendre sous les aspects les plus enchanteurs. Cette adoration de Ziem pour Venise, cette féerique cité à laquelle il s'était consacré, inspira à un poète le gracieux sonnet que nous reproduisons avec plaisir, estimant que nous ne saurions lui choisir une meilleure place :

ZIEM

L'avez-vous vu passer le peintre de Venise ?
Des tons d'azur et d'or tombent de son manteau.
A quoi bon vous nommer, Guardi, Canaletto,
Si c'est Ziem qui la fête et qui la divinise ?

O cité, que toujours quelque artiste éternise,
Voilà bien tes palais, ta piazza, ton ghetto,
Ton Saint Marc plus vivant, plus libre ton Rialto,
Et tes lions plus fiers que rien ne tyrannise !

Se croyant ton enfant, peuple et patricien,
Il a voulu t'aimer tel qu'un fils du Titien,
Ce peintre qu'un rayon de la France a vu naître.

Quand il erre au canal cherchant son tableau,
Le gondolier chanteur le prend pour Tiepolo,
La fille de Giorgion regarde à la fenêtre.

Ch. Coligny. (2)

---

(1) *Le Salon de 1864.*
(2) *L'Illustrateur des dames, la mode de Paris et le Journal des soirées de famille.*

1865

2233. — *Venise au crépuscule.*
2234. — *Mas-Vincent dans l'île de la Camargue.*
2841. — *Cléopâtre dans la Haute-Egypte ;* — Aquarelle.
2842. — *Battue de macreuses dans l'étang de Marignanne ;* — Aquarelle.

Deux toiles et autant d'aquarelles, tel fut l'envoi de Ziem au salon de 1855. Sa *Venise au crépuscule,* d'une incontestable réussite, prouva à ceux qui l'accusaient de ne la posséder « qu'à certaines heures, qu'à certains moments, » qu'il excellait à montrer Venise à des heures différentes et sous tous ses aspects, soit qu'elle fut irradiée par les rayons du soleil, soit au contraire que le charme poétique du crépuscule du soir l'environne. *Mas-Vincent dans l'île de la Camargue*, adorable paysage pris dans le Midi, fut très goûté des visiteurs, et les deux aquarelles, *Cléopâtre dans la Haute-Egypte* et une *Battue de macreuses dans l'étang de Marignanne*, firent voir en Ziem un maître aquarelliste consommé.

1866

1993. — *Venise, soirée de septembre après la pluie.*
1994. — *Stamboul, soleil couchant.*

Ziem, on le voit, ne se lassait pas de soumettre ses œuvres à l'appréciation du public. Ses deux toiles du salon de 1866, admirables par la variété des tons et la vivacité de touche impressionnèrent délicieusement Hippolyte Taine, qui en rendit compte dans une belle page reproduite par Edmond About dans *Le Salon de 1866 :*

« En avant, le seuil est franchi ; je tourne à gauche et je tombe sur les deux marines de M. Ziem.

« La première est une *Vue de Venise*, en septembre après la pluie. Permettez-moi de la décrire en empruntant la plume d'un grand philosophe qui est un écrivain accompli par dessus le marché.

« Un vent léger ride les flaques luisantes, et les petites ondulations viennent mourir à chaque instant sur le sable uni. Le soleil couchant pose sur elles des teintes pourpres que le ronflement de l'eau tantôt assombrit, tantôt fait chatoyer. Dans ce mouvement continu tous les tons se transforment et se fondent. Les fonds noirâtres ou couleur



Phototypie Berthaud, Paris.

Un Canal à Venise

Tableau de la collection de M. A. Donatis,
appartient actuellement à MM. Arnold et Tripp, experts à Paris.

de brique sont bleus ou verdis par la mer qui les couvre ; selon les aspects du ciel, l'eau change elle-même, et tout cela se mêle parmi des ruissellements de lumière, sous des semis d'or qui paillettent les petits flots, sous des tortillons d'argent qui frappent les crêtes de l'eau tournoyante, sous de larges lueurs et des éclairs subits, que la paroi d'un ondoiement renvoie.

« Le domaine et les habitudes de l'œil sont transformés et renouvelés. Le sens de la vision rencontre un autre monde. Au lieu des teintes fortes, nettes, sèches des terrains solides, c'est un miroitement, un amolissement, un éclat incessant de teintes fondues qui font un second ciel aussi lumineux, mais plus divers, plus changeant, plus riche et plus intense que l'autre, formé de tons superposés dont l'alliance est une harmonie. On passerait des heures à regarder ces dégradations, ces nuances, cette splendeur. Est-ce d'un pareil spectacle contemplé tous les jours, est-ce de cette nature acceptée involontairement comme maîtresse, est-ce de l'imagination remplie forcément par ces dehors ondoyants et voluptueux des choses, qu'est venu le coloris des Vénitiens ? »

« Ce chef-d'œuvre de description, qui ferait honneur à Saint-Victor ou à Théophile Gautier, et que nos enfants liront, je l'espère, dans les *Trésors littéraires de l'avenir*, est signé Hippolyte Taine, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril dernier.

« M. Ziem est un Vénitien, quoi qu'il soit né à Beaune et qu'il travaille à Montmartre. Dans nos Rothschild de la couleur, je n'en connais pas un qui soit plus riche que lui. Peut-être a-t-il le défaut de se répéter un peu, et surtout de transporter sous tous les climats ces éblouissements de la lumière vénitienne. Son tableau de *Stamboul au soleil couchant* ressemble, sauf les lignes de l'architecture, à un paysage des lagunes. Cependant le Bosphore n'est pas l'Adriatique, il s'en faut. »

1867

1576. — *Le Bucentaure paré pour la cérémonie du mariage du Doge avec la mer Adriatique* (Venise 1426).

1577. — *Carmagnola accusé de haute trahison par les Vénitiens et décapité sous le lion de Saint-Marc.* (Venise, 1432).

Les deux ouvrages que Ziem exposa à ce salon furent deux grandes compositions relatives à l'histoire de Venise. Elles montrèrent que notre artiste, à qui le genre historique n'était pas inconnu, pouvait y tenir une belle place. On admira la première, scène de grandiose beauté qui rappelait l'antique cérémonie à

laquelle procédait le Doge lorsqu'il épousait la mer Adriatique, le jour de l'Ascension. Intéressante aussi, *Carmagnola accusé de trahison et décapité*, toile qui rendit dans tous ses détails cet événement de la vie du fameux condottière italien que le Conseil des Dix appela à Venise et qui, par ses ordres, fut emprisonné, torturé et décapité le 3 mai 1432.

A l'Exposition universelle qui ouvrit la même année, Ziem parut avec deux peintures nouvelles, *Venise le soir* et *Venise le matin*, la première appartenant à S. M. l'Impératrice et la seconde de la collection du comte d'Aquila. Une troisième œuvre y figura également, *Venise au crépuscule*, exposée au salon de 1865 et dont le possesseur était M. Laurent Richard. Nous devons aussi noter l'*Etang de Cavonie à Martigues (le soir)*, tableau splendide de la galerie de la baronne Nathaniel de Rothschild. Ziem, on le constate, travaillait toujours et aussi infatigablement qu'aux premières années de ses débuts.

1868

2583. — *Venise, une partie de plaisir.*
2584. — *Marseille, quai du Vieux-Port.*

Le salon de 1868 fut l'avant-dernier où l'on vit des œuvres de notre concitoyen. Il y contribua en envoyant une éclatante vue de sa ville aimée, *Venise, une partie de plaisir*, et une toile charmante, le *quai du Vieux-Port à Marseille.* Dans ces œuvres au coloris riche et puissant, on retrouvait fidèlement reproduit l'aspect enchanteur des mers méridionales se teignant sous les rayons d'un magnifique soleil, de reflets diaprés, mélange d'azur et d'or.

1888

2573. — *Pêche dans le port. Venise.*
Appartient à M. Montaignac.
2574. — *Pastèques de Cadix* (Espagne).

Vingt ans s'étaient écoulés lorsque Ziem reparut en public. Après une longue absence, féconde pour son œuvre, l'artiste fut

pris d'une envie, non pas de continuer la lutte, il n'avait plus besoin de lutter, mais simplement de revoir la lice où, champion de l'art, pendant de nombreuses années, il avait vaillamment combattu et où il était resté un des vainqueurs.

Il exposa donc une dernière fois au salon de 1888. Sa *Pêche dans le port à Venise*, qui fut achetée par M. Montaignac et qui comptera au nombre de ses meilleures œuvres, lui valut ces lignes d'Henry Houssaye, fort honorables pour l'artiste : « M. Ziem, qui s'est tenu à l'écart des salons depuis plus de vingt ans, expose une merveilleuse *Venise*. Si la place ne nous était pas limitée, ce retour, qui est un triomphe, serait l'occasion de caractériser les deux manières de M. Ziem et de rechercher quelle part a le don et quelle part a l'étude dans l'œuvre de ce grand artiste, créateur de la marine méditerranéenne. Nous discuterions volontiers avec les critiques qui reprochent à Ziem l'or et la pourpre de sa palette, en affectant d'ignorer que l'auteur du *Bosphore*, de *Stamboul*, de *Saint-Georges majeur*, a peint aussi les *Moulins de Hollande*, la *plage de Scheveningue*, la *place Saint-Marc inondée*, admirables tableaux qui rivalisent avec ceux des Hollandais pour les gris argentins et l'atmosphère légère. Nous reviendrons quelque jour à l'œuvre de Ziem qui ne compte guère moins de trois mille tableaux et esquisses. En attendant, regardons la nouvelle *Venise* du maître. La vue est prise de la lagune à la hauteur des jardins publics. Imaginez que vous êtes en gondole et que vous arrivez du Lido. Sous le ciel profond et lumineux, se développe tout le quai des Esclavons, jusqu'aux murs roses du palais ducal que surmontent les coupoles de Saint-Marc, le Campanile et les deux colonnes de granit de la Piazzetta. A gauche s'ouvrent le grand canal et la Guidecca, séparés par la masse de pierres de la Salute et le pavillon ajouré de la Dogana. — Dans le chenal, au second plan, les pêcheurs chioggiotes tirent les filets. Leurs houppelandes multicolores et les voiles rouges et jaunes de leurs bateaux se reflètent dans l'eau transparente, ridée par la brise. Ces vibrations de couleurs nous enchantent, mais ce qu'il faut admirer dans les

couleurs de M. Ziem, plus encore que la féérie du coloris, c'est la fluidité de l'atmosphère et l'intensité de la lumière. Ziem est, à ce point de vue, sans rival parmi les peintres de paysages et de marines. En vérité, cette *Venise* illumine toute la salle XIX. » (1).

Voici encore, sur cette toile, quelques lignes élogieuses : « Venise, toujours Venise, encore Venise ! coups de lumière qui s'irradient dans les eaux bleues de l'Adriatique, cliquetis de couleurs qui s'harmonisent et se fondent dans leur degré même d'intensité ! Jaunes, rouges, verts, toutes les teintes du prisme vibrent et chantent et s'envolent gaiement de la palette de Ziem, comme d'un éclair au timbre de cristal ! Les flots du jour conservent en longues traînées papillotantes les images des bateaux multicolores. Venise et les tableaux de M. Ziem sont la fête des yeux. » (2)

Une superbe nature morte, largement traitée, *Pastèques de Cadix* (Espagne), d'une belle exécution, fut appréciée à sa valeur. De ce moment, le peintre abandonna les expositions et vécut dans son atelier pour continuer à peindre dans le calme et le repos. Il se remit à travailler pour les nombreux collectionneurs, comme il l'avait fait jadis pendant ses vingt années d'absence du salon, suivant en cela l'exemple de Meissonnier, Jules Dupré, Diaz et Rosa Bonheur.

Depuis longtemps déjà, Ziem vivait dans la plénitude de son talent, fruit d'un génie artiste et d'une âme élevée à la contemplation. Son passage dans l'histoire de l'art français avait tracé un large et profond sillon et les expositions où étincelèrent ses œuvres demeureront à jamais les étapes de sa glorieuse carrière.

Les honneurs ne manquèrent pas à Ziem durant cette période de son existence. Le 7 février 1878, notre concitoyen qui, depuis 1857, était chevalier de la Légion d'honneur, fut promu au grade d'officier. Vers la même époque, il recevait aussi le

---

(1) Henry Houssaye. *L'art français pendant dix ans. Salon de 1888.* — Cet article a paru dans le *Journal des Débats* à l'époque où son auteur y était critique d'art.

(2) *Le Salon de 1888*, dans le *Petit Bourguignon* du 18 juillet 1888.

titre de commandeur de plusieurs ordres étrangers. Ces distinctions honorifiques, obtenues sans les avoir sollicitées, montrèrent que le talent de Ziem était partout hautement apprécié. La nouvelle en fut bien accueillie à Beaune où le célèbre maître a de nombreux amis.

S'il est à bon droit, ce que nul ne conteste, un éminent paysagiste, comme peintre de marines, Ziem reste sans rival ; il est, ainsi que l'appelle fort justement Henri Houssaye, le « *créateur de la marine méditerranéenne.* » Autour de lui, se groupent au premier rang, des artistes dont la réputation n'est plus à faire, Auguste Flameng, Eugène Boudin, Pierre Billet, Maurice Courant, Iwil, Eugène Isabey, Charles Lapostolet, ce dernier, un bourguignon enlevé à l'art il y a quelques années, et plusieurs autres dont à regret nous passons les noms. Nous y joindrons encore ceux de Montenard, Dauphin, Olive, Couturier, etc.; véritables amoureux de cette jolie Méditerranée dont la ligne bleue se confond avec l'azur du ciel.

Paysagiste incomparable et peintre de marines de prodigieux talent, Ziem aurait également pu tenir une bonne place dans la peinture d'histoire et la nature morte, s'il eut voulu s'y consacrer. Les quelques portraits, malheureusement en petit nombre, peu connus et dont il est l'auteur, sont là pour affirmer que le maître eut été un portraitiste de valeur. Il faut regretter qu'il n'ait pas abordé plus souvent ce genre dans lequel il aurait brillé d'un vif éclat, tout en l'enrichissant de maîtresses œuvres.

Nous sommes au terme de cette revue des ouvrages de Ziem à travers les salons témoins de ses grands succès. Il nous reste encore à entretenir le lecteur de celui qui est connu comme un des premiers aquarellistes français et dont le nom va de pair avec ceux des plus illustres *painters of water colours.*

Cette branche spéciale de l'art, popularisée en France sous la Restauration par l'anglais Bonnington et le célèbre peintre Géricault qui avait eu l'occasion d'étudier à Londres les productions des aquarellistes les plus renommés d'Angleterre, a été cultivée depuis cette époque par presque tous nos meilleurs artistes qui ont traité ce genre, sinon comme une spécialité, du moins comme un délassement de leurs importants travaux de peinture. Paul Delaroche, Devéria, Alfred et Tony Johannot, Charlet, Eugène Delacroix, Meissonnier, Decamps, ont fait des peintures à l'eau que les amateurs achetèrent au prix de leurs plus beaux tableaux d'histoire.

Dès l'année 1850, Ziem était un aquarelliste ayant une juste notoriété ; et jusqu'à nos jours, pendant près de quarante années, il s'est adonné avec passion à l'aquarelle et s'y est acquis une légitime réputation. Il trouvait en elle de précieuses ressources, lui permettant certains travaux, impossibles avec les autres procédés en usage. Il s'en servait pour des études d'après nature, pour saisir une impression fugitive, un effet passager, ou encore une composition et jeter sur le papier une première pensée.

Albert Wolff a dit avec raison que Ziem était un des *Pères de l'aquarelle française*. Il est en effet un des artistes les plus merveilleusement doués et son beau talent admiré de tous n'a pas encore été surpassé. Ses œuvres nombreuses, toutes remarquables par leur degré de fraîcheur et leur délicatesse de tons, qualités qui les font rivaliser avec ses plus jolies toiles, ont élevé l'aquarelle dont il est un des plus savants spécialistes, à la hauteur d'une science d'art. On peut ajouter que cette branche de la peinture lui doit d'avoir déterminé la véritable place qu'elle tient dans l'histoire artistique du siècle.

Notre concitoyen fut un des premiers à cultiver l'aquarelle. Il le fit avec succès et nous l'avons vu recourir souvent à elle pour assurer son existence dans ses années de jeunesse. Nous ne reviendrons pas sur celles qu'il exposa aux salons de 1849 à 1868 et dont on trouvera plus haut les titres. Mais nous avons cru bon de reproduire ci-après une étude magistrale de Théophile Gautier,

écrite pour servir de préface à une vente de trente-quatre aquarelles de Ziem, qui eut lieu à Paris en 1868. Elle offre un vif intérêt et le lecteur sera certainement heureux de la lire. (1)

Cette vente, dirigée par Me Boussaton, commissaire-priseur, assisté de M. Durand-Ruel, expert en tableaux, fut un événement dans le monde artiste. Après l'étude de Théophile Gautier, nous donnons le catalogue des aquarelles mises aux enchères, les prix auxquels elles furent adjugées et les noms des acquéreurs.

ZIEM

« Il n'est pas toujours nécessaire, pour voyager, de monter en wagon ou de prendre le bateau à vapeur, et la preuve en est que nous venons, sans quitter notre fauteuil, de revoir Venise, Marseille, la Méditerranée, Barbizon, la Hollande et même un coin d'Egypte. La caravane sortait du Caire, et, si nous ne l'avons pas suivie, c'est pure paresse de notre part, ou plutôt que le carton de M. Ziem n'allait pas plus loin. Trente-quatre aquarelles remplissaient le portefeuille que l'artiste ouvrait à nos yeux et resplendissaient dans la chambre sombre qu'éclairait un pâle jour d'automne.

« On sait que M. Ziem est compté depuis longtemps parmi les plus illustres des *painters of water colours,* comme disent les Anglais, chez qui l'aquarelle est en grand honneur, et qui en font des expositions spéciales. Sa gloire va de pair avec celle des Turner, des Bonnington, des Stanfield, des Callow, des Cattermole, des Lewis, des William-Wyld, des Prout, des Roberts, des Hildebrandt et autres célébrités du genre.

« Cependant, malgré la tournure exotique de son nom, Ziem est Français, et il trempe aussi délibérément son pinceau dans le godet d'huile grasse que dans le verre d'eau pure. La toile, les panneaux ne l'effrayent pas plus que le carton bristol ou le papier torchon.

---

(1) Réimprimée dans les œuvres complètes de Théophile Gautier, elle a été l'objet d'un tirage à part en 1896, in-12 de 7 pages, par la Société nouvelle de l'imprimerie Schiller.

C'est à sa pratique de l'huile, sans doute, qu'il doit sa supériorité d'aquarelliste, car à la transparence il joint la solidité. Mais, que sa palette soit de bois ou de faïence, il sait toujours y étaler la lumière.

« Chaque artiste a une patrie idéale, souvent éloignée de son vrai pays. Son talent s'y plaît comme dans une atmosphère propice et y revient à tire-d'aile dès qu'il est libre. C'est là qu'il s'épanouit et porte ses plus belles fleurs. La patrie de Ziem est Venise. Il peut bien la quitter, voyager, passer une saison à Constantinople ou ailleurs, mais c'est là que sa peinture a son domicile légal. Elle habite, sur la *riva dei Schiavoni*, le palais de Canaletto et de Guardi, dont, plus tard, Bonnington et Joyant furent les locataires. Aussi, comme il est chez lui dans la ville des Doges, comme il en connaît les canaux, les ruelles, les places, les traghets, les sotto-portico et les moindres recoins ! Comme sa gondole file adroitement à travers les embarras et tourne avec précision les angles des rues d'eau ! La Vénus de l'Adriatique, qui sort à demi de la mer son corps blanc et rose, n'a pas de secret pour lui : elle se laisse voir sans voile à son fervent adorateur.

« Ziem ne voit pas seulement Venise en peintre, il la voit aussi en poète. Ni lord Byron, ni Musset, ni George Sand n'en ont mieux compris le charme mystérieux et la beauté fascinatrice. Il fait flotter son rêve sur la réalité et comme un amant il trouve à sa maîtresse des grâces secrètes, des séductions inconnues. Il ne se contente pas de représenter bien exactement, selon les lois de l'architecture et de la perspective, les dômes, les églises, les palais de Sansovino, de Palladio, de Scamozzi, de Sammichele, de Tremigiano. Il leur donne une âme, il les fait vivre, il les enveloppe d'un charme, il les console de leurs splendeurs disparues par un sourire d'aurore, par un rayon de soleil ; il baigne d'une ombre amoureuse et caressante leurs murailles dégradées, et il fait traîner dans l'eau comme des tapis turcs leurs reflets tremblants et diaprés de riches couleurs. Il a fait le portrait de sa ville chérie à toutes les heures du jour, des premières blancheurs de l'aube aux dernières

rougeurs du soir, de face, de profil, de trois quarts, sous tous les aspects. Jamais il ne s'en lasse, et sa passion, comme celle des vrais amoureux, ne connaît ni la satiété ni la fatigue. Cela ne nous étonne pas. Nous avons été nous-même sous le charme. L'enchanteresse, pour nous avoir bercé quelques jours sur son sein, nous a laissé un long souvenir et comme une incurable nostalgie. On va dans ces aquarelles du Ponte da Dona à Saint-Georges, des murs de l'arsenal à Canaregio, du Jardin de Quintavalle à la chapelle de Murano ; on s'arrête dans le port de Venise aux embarcations pittoresques, on voit les bragosi byzantins, le palais Foscari sur le grand canal, où demeurait Byron et où avaient lieu les régates que représentent les vieilles gravures, la dogana avec ses colonnes d'ordre rustique et sa Fortune en équilibre sur la boule du monde, l'église de San Simeone, et cette *riva dei Schiavoni* qui a pour angle cette façade rose et blanche du palais ducal découpant ses palmettes de marbre sur le bleu tendre du ciel et qui s'étend du pont de la paille au jardin français, avec ses palais, ses maisons, ses églises faites à souhait pour le plaisir du peintre et sa foule étrange et bariolée de promeneurs.

« Nous ne pouvons décrire ces aquarelles l'une après l'autre, cela nous mènerait trop loin ; mais elles donnent la plus complète sensation de Venise. Ziem excelle à rendre ce ciel bleu et rose, cette lumière d'argent qu'on ne trouve que là et à Constantinople. Avec une goutte d'eau où se dissout une parcelle de couleur, il bâtit en quelques coups de pinceau une maison au crépi vermeil, au balcon tréflé, aux poteaux d'amarre bariolés, aux cheminées évasées en turban, un palais d'architecture lombarde, une façade où s'évanouissent les anciennes fresques de Giorgione. Mais ce qu'il exprime mieux encore, c'est l'eau verte de la lagune, brisée en mille écailles de lumière et reflétant les caprices du ciel à travers le sillage et les remous des gondoles qui dérangent les silhouettes répercutées des palais.

« De Venise, nous rétrogradons vers Marseille, cette ville colorée qui, de son origine phocéenne, semble avoir retenu un

rayon de la Grèce Le ciel est aussi bleu derrière ses maisons blanches que derrière le fronton du Parthénon; le soleil y chauffe la pierre aussi fort que le marbre du Pentélique, et la mer y roule des volutes d'un azur aussi foncé qu'au Pirée ou au cap Sunium. Ziem se plaît dans ce port hérissé de mâts, incendié de lumière, où les couleurs brûlent comme en Afrique; il plaque de soleil les murailles étincelantes, il fait dissoudre dans l'eau le lapis-lazuli le plus vif de sa palette, il vaporise l'or et l'argent pour en composer l'atmosphère et se joue avec bonheur dans ce flamboiement méridional; il monte sur les tartanes qui vont à la pêche, il suit la *cinche* de thons, et les vagues de ses aquarelles traînent les madragues où se prennent les dauphins. Quelle merveille d'éclat et de transparence que le *port de Sausset*, que le *vieux port*, que les *balancelles espagnoles* débarquant des oranges !

« L'artiste fait des courses dans la Camargue, le delta où le Rhône aux multiples embouchures se donne des airs de Nil. Les chevaux sauvages traversent sa peinture d'un galop rapide, excités par le vent salé de la mer. Il nous montre *Martigues*, *les Saintes-Maries*, *Trinquetailles* près d'Arles, « la mère des mille, » et, sur tous ces beaux sites d'un caractère si neuf et si étrange, il fait jouer tous les caprices de la lumière aux différentes heures du jour.

« A beau mentir qui vient de loin, » peut-on dire aux voyageurs. Ces œuvres si fraîches et si roses, ces midis si ardents, ces ciels si bleus, ces rochers qui ont l'air de pierres précieuses, ces palais pareils aux châteaux des contes de fées, tout cela est peut-être de votre invention, ou du moins vous nous les faites voir à travers des feux d'apothéose. Montrez-nous un peu une nature que nous connaissions. Et Ziem, comme s'il avait prévu cette incrédulité, nous montre qu'il est aussi familier avec Fontainebleau que Denéchaux lui-même, le grand Sylvain du lieu. Quel réaliste ne sachant faire que cela a peint mieux que lui Barbizon? Voilà la plaine, et le verger, et le village par le beau temps, par la pluie, à l'aube, au crépuscule, au clair de lune, et cela avec une vérité

étonnante. Voyez ces gris fins, ces verts tendres, ces terrains neutres, toute cette gamme éteinte et douce qui est celle de nos climats. Ziem sait se passer de ce soleil qui argente Venise et dore Marseille. Il connaît, comme pas un, tous les maîtres-chênes de Fontainebleau. (1)

« *La plaine de Harlem, les moulins d'Amsterdam*, l'une avec son horizontalité sur laquelle pose un grand ciel, les autres avec leurs pittoresques collerettes de charpentes, sont d'une admirable sincérité d'aspect. On se sent transporté dans le monde des Van de Velde, des Van der Neer et des Van der Heyaert.

« D'une aquarelle à l'autre, on fait des voyages au long cours, car nous voici en Egypte, sur le Nil, devant l'île de Philœ, à neuf heures du soir, quand le soleil disparaît dans les rougeurs embrasées du couchant ; et, en retournant un peu sur nos pas, nous sommes au Caire, où nous assistons au départ de la caravane pour la Mecque. Cela nous étonne bien que Ziem ne se soit pas joint aux pèlerins pour aller visiter avec eux la pierre noire de la Caaba et le puits Zem-Zem. Mais il sait que les Orientaux n'aiment pas la peinture, et il s'est contenté de les regarder partir. Il nous donne là un Orient à lui, que n'ont vu ni Decamps, ni Marilhat, ni Delacroix, ni Belly, ni Gérome, car l'art n'est autre chose que l'homme ajouté à la nature. Et chez Ziem l'homme a une originalité qui se reflète sur les choses. D'instinct il choisit le point de vue particulier, l'effet rare, l'heure caractéristique, la couleur étrange et spéciale. Sa vérité a quelquefois l'air d'un paradoxe, mais elle n'en est pas moins exacte, et sur le fond réel de la nature il fait chanter comme un chœur aérien les mélodies de la couleur.

THÉOPHILE GAUTIER. » (2)

---

(1) Pendant deux années, Ziem habita Barbizon où il avait une maison qu'il revendit à son ami, Charles Jacques, le célèbre animalier.

(2) C'est à l'amabilité de M. Durand-Ruel que nous pouvons enrichir notre travail de cette préface louangeuse pour Ziem, ainsi que des prix des aquarelles vendues. Nous l'en remercions vivement.

Vente du 21 décembre 1868

VENISE

1° — *Ponte dà donà Fondamente nuovo.*
5 mai 1868. — 11 h. 1/2 du matin.
H. 17. — L. 25 1/2 M. Brame. — 700 fr.

2° — *Saint-Georges majeur ; crépuscule.*
7 septembre 1864. — 6 h. 1/2 du soir.
H. 6. — L. 13 1/2. M. Goupil. — 175 fr.

3° — *Murs de l'arsenal (Sirocco).*
3 mai 1868. — 11 h. du matin.
H. 14 1/2. — L. 23 1/2. M. Durand-Ruel. — 300 fr.

4° — *Grand canal.*
10 mai 1868. — Midi.
H. 24. — L. 21. M. Durand-Ruel. — 520 fr.

5° — *Pointe du couvent des Capucins près Murano.*
11 septembre 1864. — 6 h. 1/2 du soir.
H. 20. — L. 33. M. Durand-Ruel. — 600 fr.

6° — *Le jardin français ; clair de lune.*
7 octobre 1864. — 10 h. du soir.
H. 14. — L. 23. M. Ch. Edmond. — 200 fr.

7° — *Port de Venise ; navire au vent de tramontana.*
16 mai 1862. — Midi 1/2.
H. 18. — L. 12. M. Malézieux. — 400 fr.

8° — *Port de Venise ; soleil couchant.*
11 septembre 1864. — 6 h. du soir.
H. 35. — L. 21 1/2. Dr Piogey. — 1.750 fr.

9° — *Barques chioggiottes byzantines ; départ de pêcheurs dans la lagune ; marée basse.*
5 juin 1864. — 7 h. du matin.
H. 11. — L. 19. Dr Piogey. — 1.200 fr.

10° — *Canal de Foscari (Sirocco).*
5 mai 1868. — 11 h. du matin.
H. 25 1/2. — L. 18. M. Edmond, au Luxembourg.— 400 fr.

11° — *Pointe de la Douane.*
7 mai 1868. — 9 h. du matin.
H. 24. — L. 32. M. Marshall, 7, rue Scribe. — 850 fr.

12° — *Grand Canal ; Saint-Siméon in Piccolo.*
20 mai 1868. — 5 h. du soir.
H. 22 1/2. — L. 32. M. Durand-Ruel. — 670 fr.

13° — *Riva dei schiavoni; ponte alla Pieta.*
6 juin 1868. — 6 h. du soir.
H. 23. — L. 35. M. Goupil. — 650 fr.

14° — *Le Palais des Doges ; partie de plaisir.*
19 juin 1864. — 10 h. du matin.
H. 25. — L. 34. M. Leseau. — 1.040 fr.

MARSEILLE

15° — *Port de Sausset ; pêcheurs de thons.*
18 avril 1863 — 11 h. du matin.
H. 23. — L. 32. M. Brame. — 535 fr.

16° — *Entrée du port.*
25 juillet 1863. — 8 h. du matin.
H. 22. — L. 33. M. Boulanger. — 750 fr.

17° — *Moulins de Trinquetailles (Arles).*
4 mai 1863. — 8 h. du matin.
H. 12 1/2. — L. 20. M. N...... — 305 fr.

18° — *Balancelles espagnoles débarquant des oranges.*
4 juin 1863, — 3 h. du soir.
H. 22 1/2. — L. 32. M. Durand-Ruel. — 505 fr.

19° — *Les Saintes-Maries ; (Camargue).*
25 mai 1863. — 9 h. du matin.
H. 22. — L. 33. M. Baroilhet. — 455 fr.

20° — *Chevaux sauvages ; Camargue (Pollet).*
3 juin 1863. — 7 heures du matin.
H. 25. — L. 35 1/2. M. Brame. — 295 fr.

21° — *Cinche de thons ; (Sausset).*
4 juillet 1863. — Matin.
H. 32. — L. 47. M. Durand-Ruel. — 1.350 fr.

22° — *Barques tartanes pêchant le thon.*
Décembre 1863. — 10 h. du matin.
H. 22. — L. 31 1/2. M. Ch. Edmond. — 405 fr.

23° — *Martigues.*
Octobre 1863. — 5 h. 1/2 du soir.
H. 23 1/2. — L. 33. M. Nicolle, rue Choiseul. — 510 fr.

24° — *Martigues.*
4 mars 1868. — 7 h. du matin.
H. 19. — L. 33. Dr Piogey. - 1.900 fr.

BARBIZON

25° — *Plaine de Barbizon.*
10 octobre 1868. — 10 h. du matin.
H. 14. — L. 25. M. Durand-Ruel. — 120 fr.

26° — *Barbizon ; effets de lune.*
1er octobre 1865. — 8 h. 1/2 du soir.
H. 13 1/2. — L. 21. M. Decamps. — 150 fr.

27° — *Le Village de Barbizon.*
25 octobre 1867. — 6 h. 1/2 du soir.
H. 25. — L. 37 1/2. M. Damiron. — 255 fr.

28° — *Plaine de Barbizon après la pluie, crépuscule.*
17 octobre 1868. — 7 h. 1/2 du soir.
H. 15 1/2. — L. 26. M. Beugniet. — 345 fr.

29° — *Plaine de Barbizon.*
18 mai 1866. — 11 h. du matin.
H. 21 1/2. — L. 35. M. Brame. — 275 fr.

30° — *Jean de Paris; forêt de Fontainebleau.*
4 septembre 1865. — 6 h. du soir.
H. 22 1/2. — L. 17. M. Decamps. — 230 fr.

HOLLANDE

31° — *Plaine de Harlem.*
22 septembre 1860. — 5 h. 1/2 du soir.
H. 21. — L. 32. M. Brame. — 515 fr.

32° — *Moulins à Amsterdam.*
25 août 1860. — 10 h. du matin.
H. 19 1/2. — L. 16. M. Saint-Remy. — 510 fr.

ORIENT

33° — *L'île de Philœ; (Egypte).*
5 juillet 1854. — 8 h. 1/2 du soir.
H. 26 1/2. — L. 27. M. Marshall. — 975 fr.

34° — *Caravane partant du Caire pour La Mecque.*
4 octobre 1854. - 7 h. du matin.
H. 25 1/2. — L. 40. Dr Piogey. — 3.000 fr.

Montant de cette vente : 22.740 fr.

Parmi les innombrables aquarelles du maître, nous citerons dans les plus connues, la *Balancelle de Majorque, sur le quai de Marseille,* qui a tout l'enivrement lumineux d'un Turner, le *Soleil levant,* la *Vue de la Côte-d'Asie,* cette dernière, merveille de transparence et de sécurité crépusculaire, *Tamaris,* le *Tir aux perdreaux,* remarquables paysages pleins d'effet et de poésie et dans lesquels l'aquarelle atteint l'intensité de l'huile la plus riche et la plus chaude.

Ziem a enseigné ce genre de peinture pendant plusieurs années

et a fait un certain nombre d'élèves appartenant tous pour la plupart à la haute société parisienne.

Si l'illustre artiste a consacré à cette Venise, qu'il a toujours adorée et qu'il adore encore, une glorieuse série de magistrales compositions, ses aquarelles sur la cité des Doges constituent également une œuvre unique dans laquelle paraît toute la souplesse de son talent. A première vue, dans cette œuvre où l'on ne voit qu'un même système descriptif, il improvise d'extraordinaires variations que seul son œil découvre, que son âme écoute et sa palette recueille. Partout c'est Venise, et il faut être Ziem pour donner un cachet personnel et d'une réelle originalité à ces merveilles séparées, distinctes, qui au fond n'en forment qu'une seule, grande et belle, superbe panorama d'une des plus jolies villes qui soient au monde.

Avant de clore ce chapitre consacré à Ziem aquarelliste, nous donnons un long et curieux article d'Albert Wolff, paru dans le " *Figaro* " du 24 janvier 1882, et relatif à l'échec de Ziem à la Société des aquarellistes. On y trouvera d'intéressants détails sur le peintre et sur l'incident dont il fut l'objet.

Quelques mots d'explication étant nécessaires ici, nous laisserons la parole à un ami de Ziem, M. Luc de Vos, qui est à même de parler en connaissance de cause de ce qui s'est passé.

« Ziem avait été présenté à la Société des aquarellistes par Eugène Lami et Madeleine Lemaire. Quelques jours avant le vote, Lewis Brown vint trouver le célèbre peintre et lui fit observer que les deux aquarelles remises par lui à la Société — de même que dans les anciennes corporations, il fallait présenter un chef-d'œuvre — n'étaient pas du format prescrit par les statuts. Ziem ne tint pas compte de cette observation. Ce ridicule détail fut-il la cause de son échec ? Une voix lui manqua pour être admis.

« Il est beaucoup plus probable que les sociétaires, qui presque tous ne faisaient que de la gouache, furent très heureux de ne pas avoir à redouter le voisinage d'un artiste dont les aquarelles étaient de véritables eaux-fortes en couleur, dont les hachures —

ces hachures qui ne se retouchent pas — rappelaient les beaux plans de l'art de Ghiberti. Ces messieurs comprirent que la lourdeur de leur genre était dénoncée, rendue apparente, par la présence de ce rival. Ils craignirent pour les placards de leur lavis.

Ziem retira ses deux aquarelles qui furent vendues trois mille francs l'une. » (1)

Voici l'article d'Albert Wolff :

COURRIER DE PARIS

« Les émotions politiques et financières de ces jours derniers ne m'ont pas permis de parler plus tôt d'un scandale artistique dont le monde spécial des peintres et des amateurs s'entretient depuis une semaine ; il s'agit de l'inqualifiable refus de Ziem, ce grand aquarelliste et cet éblouissant peintre, à la Société, dite des aquarellistes français.

« On sait qu'il s'est formé à Paris un syndicat de peintres à l'eau dont le but est de faire monter à vingt-cinq mille francs les aquarelles de cent vingt-cinq louis. Ce syndicat a pris la raison sociale : Société des Aquarellistes français ; ce qui pourrait laisser supposer qu'il n'est pas resté en dehors de ce syndicat un artiste de valeur. On se trompe ; ce syndicat n'est, en réalité, que la société de *quelques* aquarellistes français. Sans doute, dans le nombre, il y a plusieurs hommes de grand talent, mais en parcourant les rangs, on aperçoit aussi des talents plus modestes et jusqu'à l'élève qui donne des promesses.

« A peine constituée, la petite société s'est transformée en petite chapelle ; on a élaboré des statuts qui sont fort curieux : il suffit que quatre aquarellistes, et les plus médiocres, votent *contre* pour qu'on refuse un maître. C'est précisément ce qui vient d'arriver à Ziem, dont le nom est si étroitement lié avec l'histoire de la

(1) V. l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 774, du 20 septembre 1897.

peinture française dans la seconde moitié de ce siècle, Ziem, ce talent si grand et si personnel, qui voit Venise avec des yeux de poète et la peint avec des éblouissements incomparables, Ziem qui est un des pères de l'aquarelle française, celui qui brilla déjà dans cet art spécial de la couleur à l'eau, alors que les membres du syndicat dessinaient encore le masque de Cicéron d'après la bosse; Ziem, dont le nom est inséparable de l'histoire de la peinture, comme son œuvre est dans toutes les collections.

« Oui, Ziem a été refusé par quatre particuliers qui ont gardé l'anonyme, et c'est ce qu'ils ont de mieux à faire. Quoique cette vilaine intrigue ait été combinée dans un tout petit cercle, on ne peut pas la passer sous silence; elle est un signe du temps avec la soif du galon et l'adulation du propre nombril qui est la grande maladie de notre époque. C'est que, voyez-vous, Ziem avait commis un crime. Le jour où la Société des aquarellistes fut fondée, Ziem ne se précipita pas dans le cénacle; il ne brigua pas l'insigne honneur d'être admis à côté de MM. Maurice Leloir (père de Louis), de M. Roger Jourdain, aimable compagnon, et de Mme la baronne de Rothschild, élève de Ziem. Le grand artiste resta dans son castel de la rue Lepic qui est une des curiosités de Paris.

*
* *

« Avant de vous parler du scandale, souffrez que je vous présente Ziem. Aussi bien, l'occasion est excellente pour faire un croquis d'après nature de cette intéressante figure d'artiste. Si son œuvre est connu, le peintre l'est peu ; en dehors d'un tout petit groupe, on ne le voit pas ; il ne fait pas partie de ce tout Paris artistique qui est à toutes les premières, dans tous les salons, partout où il y a une réclame à récolter. C'est un laborieux et un rêveur. Il y a trente ans, Ziem fit construire aux environs du moulin de Montmartre une maison de campagne qui a été ensuite englobée dans la rue Lepic. Figurez-vous une sorte de château-fort où l'on ne pénètre pas aisément ; aucun domestique, quoique

Ziem ait une jolie fortune. C'est un nerveux, que le moindre bruit trouble et qui a besoin de s'isoler pour produire. Quand on sonne à la porte de ce castel, une lucarne s'ouvre sous le toit et une voix demande : « Que voulez-vous? » Si c'est un visiteur, la voix le prie d'écrire le but de sa visite dans la rue; elle lui assigne un rendez-vous pour un autre jour, ou elle répond que le maître de la maison ne peut pas recevoir le visiteur. Si c'est un fournisseur qui sonne à la porte du castel, un panier suspendu à une ficelle descend par la lucarne et une voix dit : « Mettez votre facture dans le panier, et on vous retournera l'argent par la même voie. »

« C'est Ziem qui, sans quitter son atelier, règle ainsi sa vie et la met à l'abri des indiscrets. Les habitants de la rue Lepic le prennent pour un maniaque. Mais, en réalité, Ziem est un artiste qui veut avoir la paix pour ses travaux ; il a trouvé le moyen de se créer dans Paris, un refuge inviolable ; les marchands et les amateurs sont forcés de lui demander audience, avant de pénétrer dans sa demeure. Ses amis respectent cette retraite et viennent rarement. Ziem, ne voulant même pas être dérangé par un domestique, fait lui-même son ménage, qui n'est pas bien compliqué, quoique la maison soit vaste. Mais, selon la saison, Ziem n'occupe qu'un des cinq ou six ateliers du castel ; l'été, il travaille dans une sorte de grotte japonaise, construite dans le jardinet qui a lui-même un faux air de musée archéologique, tout plein de morceaux de pierres que Ziem a rapportées de ses voyages ; en hiver, Ziem se blottit dans une toute petite pièce, où il fait ses merveilleuses aquarelles; toujours il travaille. Le mystère dont s'entoure Ziem le laisse libre de son temps et de ses agissements ; on ne sait jamais s'il est à Paris ou ailleurs ; il part pour Venise sans rien dire et il revient sans qu'on s'aperçoive qu'il a été absent.

*
* *

« Voilà l'artiste. L'homme est charmant sous des dehors étranges ; on sent qu'il a appartenu à une époque où les bonnes

manières et le bon langage n'avaient pas encore été remplacés par la tenue débraillée et l'argot; il cause bien et en connaissance de cause; c'est un érudit qui sait les auteurs anciens sur le bout des doigts. C'est d'ailleurs moins rare qu'on le croit dans les ateliers. Je citerai en passant l'exemple d'Edouard de Beaumont, qui vient de faire paraître le premier volume d'un ouvrage rempli d'art et d'érudition : l'*Epée et les Femmes.* J'y reviendrai à l'occasion, car, dans cet article, je ne veux pas perdre Ziem de vue. Je disais donc que c'est un esprit distingué. Lui aussi écrit à ses heures de loisir ; il a fait toute une série de contes vénitiens, éblouissants de couleur comme ses tableaux. De plus, pour l'écrivain qui s'occupe des beaux-arts, Ziem est une source de documents ; il a connu tout le monde; il sait à peu près tout; il a été l'ami de Théophile Gautier comme de Paul de Saint-Victor ; maintenant il vit dans un commerce intime avec Arsène Houssaye ; c'est vous dire que tous les écrivains qui se sont occupés d'art aiment et estiment Ziem.

*
* *

« Ceci posé, voici ce qui s'est passé :

Quelques artistes véritables, de ceux qui ne sont pas animés par un étroit esprit de boutique, ont pensé avec raison qu'une Société d'aquarellistes français sans Ziem, un des maîtres de l'aquarelle, était un non-sens. Mme Madeleine Lemaire et M. Eugène Lami ont pris l'initiative de faire entrer Ziem dans le clan : car il faut deux parrains chez les aquarellistes comme à l'Académie française. C'est à pouffer de rire ! Et alors on a voté. Et il s'est trouvé quatre peintrelets pour refuser Ziem. Que reprochait-on à l'éminent artiste ? Le manque de talent ? Ç'eût été ridicule. Tout au plus aurait-on pu juger qu'il porterait ombrage à quelques faiseurs. On l'a donc refusé sous le prétexte grotesque que Ziem n'a pas écrit au Comité, qu'il n'a pas fait de visite comme pour l'Académie et qu'il vit à l'écart des coteries. Au fond, je crois que Ziem s'en moque ; dans tous les cas, il ferait bien de ne pas s'émouvoir de si peu. Mais cela n'en est pas moins un scandale épouvantable,

et s'il n'est plus qu'un journaliste pour dire la vérité à la Société de quelques aquarellistes, je serai celui-là.

*
* *

« Ces Messieurs s'exagèrent évidemment leur importance, malgré le très grand talent de quelques-uns d'entre eux ; ils jugent bien à tort que leur petite chapelle est une sorte d'Institut : peut-être bien portent-ils des habits brodés de palmes, le soir où ils sont en Comité. Mais ils se trompent. Non-seulement ils n'ont pas inventé l'aquarelle, puisque de préférence ils font des gouaches, mais c'est en dehors de leur boutique que se trouvent quelques-uns des principaux aquarellistes français : Meissonnier n'est pas des leurs. Vollon, de qui Dumas fils possède une admirable collection d'aquarelles, n'est pas avec eux, Moreau qui a fait des aquarelles les plus étourdissantes de ce temps n'est pas dans leurs rangs, et Cazin que je vois grandir de jour en jour, ne s'exposera pas à être refusé par ces Messieurs. Si les aquarellistes formaient un club, il leur serait permis de recevoir ou de refuser qui bon leur semblerait. Mais quand on prend le titre ronflant de Société des Aquarellistes français, on n'a pas le droit de fermer la porte à un maître du genre sous prétexte que la forme de son nez déplaît. Quand on se dit artiste, on ne peut pas, sans déchoir au rang d'un boutiquier, exclure d'une exposition un homme comme Ziem. Les deux aquarelles qu'il destinait au Salon des aquarellistes, étaient de pures merveilles. L'une, le *Port de Marseille*, a été exposée quelques jours chez M. Beugniet, le marchand de la rue Laffitte d'où elle a pris la route de la collection d'un des plus passionnés amateurs de Paris.

« Mais Ziem n'était pas un petit camarade ; on ne le voyait pas aux soirées intimes où l'on se raconte ce que Goupil a payé pour telle aquarelle, ce que Petit a offert de l'autre et que les Américains vont arriver pour faire monter encore les prix. Non, rien de tout cela ! Ziem travaille à l'écart. On s'arrache ses œuvres sans bruit ; il n'est guère question de lui dans les gazettes mondaines. Et puis,

quel crime ! Ziem n'a pas sollicité personnellement ; il n'a pas fait de visites ; il n'a pas supplié M. Maurice Leloir (frère de Louis), de vouloir bien lui donner sa voix : il ne s'est pas prosterné dans la poussière devant ces illustres dont beaucoup sont des médiocres ; il a pensé que son œuvre de quarante années de travail l'autorisait à entrer, la tête haute, partout où il est question d'art ; il s'est trompé.

* * *

« Eh ! bien, ce petit scandale serait fort pénible, s'il n'était pas souverainement grotesque. Que nous parlez-vous donc d'une Société d'artistes, créée dans un but artistique, quand votre esprit étroit de coterie et vos agissements mesquins de boutiquiers vous maintiennent dans les sphères inférieures de simples spéculateurs ! Et en ceci, j'ai la conviction de marcher d'accord avec ceux des aquarellistes qui ont une réelle valeur et qui, je le sais, déplorent l'abus de ce vote secret qui permet à quatre anonymes de fermer l'exposition des Aquarellistes français au premier aquarelliste français de ce temps. Ceux-là sentent comme moi ce qu'il y a d'humiliant, non pas pour Ziem, dont le renom est à l'abri des petites méchancetés, mais ce qu'il y a d'humiliant pour la Société à ne pas avoir Ziem dans son sein, parce qu'il a déplu à quatre seigneurs qui ne le valent peut-être pas à eux quatre. J'ai dans la Société des aquarellistes quelques amis qui me sont chers ; à coup sûr ils pensent tout bas ce que moi, journaliste, j'ai le devoir de dire tout haut pour venger le bon sens, l'esprit de justice et l'art offensés par ce scandale.

« Si la Société des Aquarellistes ne comprend pas que le discrédit est pour elle au bout de ces intrigues, je la plains. Aucun homme de valeur ne voudra plus se faire présenter pour faire partie de la réunion, et je ne serais point surpris que quelques-uns eussent le cœur assez haut placé pour quitter la Société, afin de mettre leur honneur d'artiste à l'abri de toute responsabilité dans ce scandale. Il n'y a là qu'un seul remède, c'est de réformer sur l'heure le mode

du vote et d'ouvrir à deux battants les portes de l'exposition aux hommes de talent. Sinon il sera établi que la Société des Aquarellistes français n'est qu'une société commerciale, sans respect pour l'art et les hommes qui y tiennent un rang élevé; qu'elle n'est en réalité qu'un syndicat comme un autre et que, en ce qui concerne la Société de quelques aquarellistes, il nous faut céder la plume du critique d'art au confrère qui est chargé de traiter les questions financières et industrielles.

« ALBERT WOLFF. »

Depuis plus de dix ans, Ziem est arrivé à l'apogée de sa réputation. A l'heure actuelle, il est encore un de nos plus célèbres peintres et s'il ne se montre plus en public, d'éclatants paysages révèlent toujours sa vitalité exubérante aux vitrines des marchands de tableaux parisiens. Il emploie tout son temps à peindre dans cette demeure pittoresque, retraite silencieuse qu'il s'est choisie lui-même à Montmartre et où il réside depuis plus de quarante ans, quand il n'est pas à sa villa de la Baie des Anges, à Nice, ou à celle du *Lido*, aux Martigues, cette Venise de France que colorent de pourpre les reflets de l'étang de Berre.

Travailleur aussi infatigable qu'aux premiers jours, plus que jamais épris de son art, Ziem n'a pas déposé la palette. On admire encore les œuvres pleines de fraîcheur et de coloris, signées de son pinceau, en même temps « qu'on salue avec un profond respect ce maître étincelant, ce vieillard plein de jeunesse, d'esprit et de rêve, que son art a transfiguré en un de ces magnifiques créateurs d'autrefois qui grandissent, à l'éloignement des siècles, de toute l'ampleur de leur personnalité ». (1)

---

(1) L. Roger-Milès. — *Art et Nature. Etudes brèves sur quelques artistes d'hier et d'aujourd'hui.*

Grâce à ses nombreuses pérégrinations en Hollande, en Italie, en Turquie, en Egypte et dans le Midi de la France, son œuvre forme aujourd'hui un splendide et unique panorama, aussi varié que séduisant de la nature dont il a été un des plus fidèles interprètes par son éclatante lumière, son radieux soleil, la limpidité de ses eaux et la richesse de ses horizons. Aussi le nom de Ziem, intimement lié à l'histoire de l'art en France, rayonnera toujours, telles ses plus belles toiles, et il est un de ceux qui n'aura rien à craindre de l'oubli.

Et quel que soit le jugement qu'il faille porter sur le mouvement réaliste (ou naturaliste), l'école française a conservé malgré les progrès des autres écoles, une incontestable suprématie à laquelle Ziem a travaillé pour une large part. « Aucune école de notre temps n'a présenté, du reste, à beaucoup près, une réunion de peintres tels que Bonnat, Hébert, Bouguereau, Cabanel, Carolus-Duran, J.-P. Laurens, J. Lefebvre, Puvis de Chavannes, Bastien-Lepage, Pils, Yvon, Detaille, de Neuville, Gérôme, Regnault, Chaplin, Breton, Millet, Lhermitte, Daubigny, Pelouse, Troyon, Rosa Bonheur, Ph. Rousseau, Vollon, Vibert, Dagnan, Worms, Roybet, Français, Roll, Harpignies, et bien d'autres encore qui sont l'honneur de notre pays. » (1)

Dans ces lignes, certainement bien imparfaites, nous avons tenté de retracer, plus spécialement pour nos concitoyens, la vie artistique du grand peintre, auquel Beaune a donné le jour. Si nous avons réussi à les intéresser, nous serons assez récompensé de nos recherches et de nos efforts.

Nous souhaitons sincèrement, en outre, que notre travail soit suivi d'un autre plus complet, racontant tout entière la carrière de Ziem qui a tant fait pour l'art français. En attendant, qu'il nous soit permis d'exprimer un vœu : celui de voir paraître en un recueil, la reproduction d'un certain nombre des plus belles œuvres de l'illustre maître, recueil précieux, d'une grande importance non-

---

(1) Roger Peyre. *Histoire générale des Beaux-Arts.*

seulement pour les admirateurs et amis de Ziem, mais encore pour ses concitoyens. L'idée que nous émettons aurait pour avantage de conserver à notre pays une image des plus admirables tableaux de l'artiste, que le temps dispersera et dans lesquels il s'est assuré la réputation *hors de pair* qu'il possède aujourd'hui.





Le cadre de cette notice nous amène forcément à dire quelques mots des élèves formés par Ziem. Bien qu'à sincèrement parler, nous n'en connaissions point qui continuent sa manière, il n'en est pas moins vrai que plusieurs artistes, en petit nombre, ont jadis reçu ses leçons et l'ont eu pour maître. Quant à ceux, disparus aujourd'hui, sur lesquels son influence s'est exercée impérieuse, ils sont nombreux.

Un des plus connus est ce délicieux Monticelli, qui fut élève de Ziem à Marseille en 1840, et à qui il n'a manqué qu'un peu de stabilité dans la fantaisie et un peu d'ordre dans l'imagination pour devenir un homme de première valeur. Il est le seul qui se rapproche le plus du genre si admiré de Ziem. Ainsi s'expliquent l'étonnante lumière et l'aveuglante couleur des toiles de Monticelli, qui aimait d'ailleurs à rappeler qu'il devait l'une et l'autre à cette primitive influence et reconnut toujours notre concitoyen pour son maître (1).

Avec Monticelli, nous citerons encore Hippolyte Plantet, un jurassien, Justin Gabriel, né à Brignolles, et Edmond Chagot, un parisien, peintres qui, à diverses reprises, ont exposé aux salons.

---

(1) Voici quelques notes sur cet artiste. Monticelli (Adolphe), né à Marseille (1826-1872). Elève d'Aubert, directeur de l'école de dessin de cette ville. Les œuvres de ce peintre font voir un vif sentiment de la couleur. Sa manière, dont le dessin est insuffisant, resta longtemps incomprise. La plupart des collectionneurs marseillais possèdent des tableaux de Monticelli. Genre, paysage.

Musée de Lille : *Scène du Décaméron.* — Ventes 1887. *Paysage,* 1.485 fr. — 1890. *Figures dans un parc,* 880 fr. — 1891. *Femmes vénitiennes au bord de la mer,* 8.550 fr. (Th. Guédy. *Dictionnaire des peintres).*

Alfred Faivre, celui-là un bourguignon, originaire de Saint-Seine-l'Abbaye, exposant du salon de 1887, fut aussi élève de Ziem. Indiquons encore, comme ayant étudié sous sa direction, le peintre J. Rauch, de Berlin, dont le nom est estimé.

L'œuvre de Ziem, nous l'avons dit, est *immense* et ce mot le résume. Aussi, en dehors de ses envois au salon depuis 1849 — qui demeureront la consécration officielle de sa noble carrière, — peut-on, sans crainte d'être taxé d'exagération, évaluer à plus de cinq mille les ouvrages dus à son pinceau.

Au nombre des pièces remarquables de l'œuvre, nous devons parler de celles qui ont pris place dans nos musées. Nous en signalons plusieurs et en donnons plus loin la description sommaire. Après elles, c'est dans les riches collections des amateurs français et étrangers qu'il faut chercher la plus grande partie des toiles de Ziem. Quelques galeries en montrent d'admirables et d'insoupçonnées.

Depuis longtemps, nul n'ignore que les tableaux de notre concitoyen jouissent d'une grande vogue et atteignent toujours dans les ventes des prix fort élevés. Voici, afin d'en donner une idée, une intéressante série de notes relatives aux œuvres de Ziem, vendues ces dernières années à l'hôtel Drouot et en Amérique. Outre qu'elles font connaître leurs titres, elles donnent pour la plupart les noms de leurs possesseurs, les prix auxquels elles ont été adjugées et en quelques lignes leur description. Ces notes sont presque toutes extraites d'une publication estimée, l'*Hôtel Drouot et la Curiosité,* dont l'auteur est M. Paul Eudel.

1873. — Vente EVERARD

Place Saint-Marc à Venise, pendant l'inondation. — 7.000 fr.
Vue du quai du port de Marseille. — 9.410 fr.

1877. — Vente Taylor JOHNSTON (Amérique)

Vue de Venise. — 7.550 fr.

23, 24, 25 mai 1878. — Vente Laurent RICHARD

Crépuscule.

Une rivière est bordée d'arbres que le soleil déjà couché, laisse dans l'ombre, et derrière lesquels on entrevoit quelques maisons. Des bateaux sont amarrés à la rive et le ciel doré des dernières lueurs du soleil est parsemé de nuages légers. H. 0.32. — L. 0.55. — 2.500 fr.

26 février 1881. — Vente M... S...

Grand Canal à Venise. — 4.500 fr.

Vue d'Orient. — 3.520 fr.

14, 16 mars 1881. — Vente WILSON

Crépuscule. — 3.600 fr.

Soleil couchant. — 2.350 fr.

Venise. — 17.500 fr.

Grand Canal. — 4.020 fr.

4 mai 1881. — Vente JOURDE

Paysage d'automne. — 11.000 fr.

Acheté par le musée du Luxembourg.

20 décembre 1881. — Vente DAGNAN

Paysage italien. — 2.810 fr.

13 février 1883. — Vente M... M.·.

Le Bosphore doré par le soleil d'Orient. — 8.000 fr.

3 avril 1883. — Vente du vicomte AGUADO

Le Kiosque des eaux douces d'Asie (Constantinople).

Signé à droite. — Toile. H. 0.92. — L. 1.25. — 8.400 fr.

Le Canal de la Guidecca.

Signé à droite. Toile. H. 0.69. — L. 1.13. — 9.000 fr.

30 mai 1883. — Vente Raymond SABATIER

La Corne d'or (Stamboul).

De nombreux navires, pavoisés comme pour un jour de fête,

croisent sous les murs de la ville en lui envoyant les salves de leur artillerie. A droite, au-dessus de la ville, se dressent les mosquées de Sainte-Sophie et du sultan Mohammed. Le ciel resplendit des feux du soleil dont les eaux reflètent la lumière dorée. Gravé par Salmon. H. 1.35. — L. 2.19. — 10.000 fr.

Vue de Venise.

Une gondole traverse le grand canal se dirigeant vers des navires qui sont amarrés. Au fond, le Palais des Doges et le Campanile. Signé. Carton. H. 0.21. — L. 0.34. — 3.350 fr.

21 février 1884. — Vente ALLOU

Voilier à l'ancre à l'entrée du grand canal. — 4.900 fr.

26 janvier 1885. — Vente Jacques KŒCHLIN (Mulhouse)

Environs de Venise. — 1.000 fr.

» Février 1885. — Vente WATELIN

Caravane sortant du Caire. — 5.008 fr.

2 mars 1885. — Vente LHIABASTERS

Une fête à Venise. — 7.900 fr.

29 mars 1886. — Vente Auguste COURTIN

Promenade en gondole. — H. 0.57. — L. 0.95. — 1.900 fr.

22 mai 1886. — Vente DEFOER

Entrée du grand canal à Venise.

Sur la droite le long des quais, une rangée de navires ; un peu plus au centre, un gros bateau vu par l'arrière est à l'ancre, dans les eaux du canal. A travers sa mâture élégante, on aperçoit, éclairés en pleine lumière, les palais, les dômes et les églises. Au fond, noyés dans la brume, l'église de Notre-Dame de la Salute, et

de gros voiliers prêts à prendre le large. Au premier plan, une gondole chargée de promeneurs traverse le canal. Toile (Galerie Van Walchren). H. 1.08. — L. 1.62. — 24.000 fr.

14 février 1887. — Vente JAECQUEMYN

Les Lagunes.

Un bateau de pêche aux voiles éclatantes quitte le port de Venise qu'on aperçoit dans le lointain. Signé à gauche. H. 0.50. — L. 0.83. — 1.060 fr.

24, 25 mai 1887. — Vente STEWART (New-York)

Quai de Schiavoni. — 6.900 fr.

25, 26, 27 mai 1887. — Vente GOUPIL et Cie

Palais des Doges, le soir. — 3.800 fr.
Venise le matin. — 3.950 fr.
Moulin hollandais. — 4.600 fr.

13, 14 avril 1888. — Vente ALBERTI

Vue de Constantinople.

Au premier plan, des seigneurs dans un canot conduit par des nègres se dirigeant vers un navire qui a hissé toutes ses voiles. — Signé à gauche. Toile. H. 0.67. — L. 1.10. — 3.300 fr.

17, 18, 19, 22 mai 1888. — Vente S. GOLDSCHMITT

Venise au coucher du soleil.

La vue se développe sur le grand canal chargé de bateaux dont les mâts se découpent sur les fonds dorés du ciel. A droite et à gauche, s'étendent les quais, animés d'une foule nombreuse et bordés par les palais ; les dômes et les églises se profilent sur le ciel. Au premier plan, une gondole traverse le canal dans la lumière. Signé à droite sur une pierre : Ziem. Toile. H. 0.98. — L. 1.35. — Adjugée 26.000 fr. à M. Montagnac. L'expert avait demandé 25.000 fr. et la mise à prix avait été de 10.000 fr.

19 mai 1888. — Vente CLÉMENSO (Lyon)

Entrée du grand canal à Venise.

A droite, le Palais des Doges. A gauche, une gondole allant de droite à gauche au milieu du canal. Bois. H. 0.38. — L. 0.64. — 1.230 fr.

Arrêtons ici ces notes. Depuis lors toutes les collections importantes mises en vente contenaient, comme les précédentes, des ouvrages du grand artiste dont les prix d'adjudication se sont maintenus très élevés.

Parmi les plus belles œuvres de Ziem, qui sont l'ornement de nos principaux musées, plusieurs obtinrent les honneurs de la gravure. D'autres, furent reproduites par les procédés actuels pour en illustrer d'importantes publications d'art. Il nous paraît utile de dire quelques mots de ces reproductions qui vulgarisèrent et firent connaître les chefs-d'œuvre de notre concitoyen.

Nous citerons d'abord une *Vue de Venise,* qu'un des maîtres du burin, Léon Gaucherel, grava à l'eau-forte. Elle figura au salon de 1873, sous le n° 2.022, avec cinq autres gravures d'après des toiles de Dupré, Héreau et Manet. Une autre *Venise*, eau-forte du même graveur, parut au salon de 1874, n° 3.452.

Venise prise du jardin français, magnifique toile du musée du Luxembourg, est celle qui fut le plus souvent reproduite. Nous en noterons une remarquable épreuve, d'après le procédé au charbon inaltérable, faite par la maison A. Braun, de Paris. Son format est de 0.34 sur 0.46.

Une excellente photogravure du même tableau a été exécutée par la maison Goupil pour *Les Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg*, publication éditée par la librairie Baschet. Elle illustre la livraison 29,

consacrée à Ziem et qui contient aussi un portrait du grand artiste — un des meilleurs qui aient paru — œuvre du dessinateur E. de Liphart, en date de 1880 Il est placé dans le texte d'un curieux article de J.-K. Huysmans, que nous avons déjà cité. Ziem est représenté vu de trois-quarts, portant à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur. La photogravure dont il est question donne une idée exacte de cette *Vue de Venise.* Elle mesure 0.25 sur 0.17.

Une autre peinture de Ziem, qui a aussi appartenu au musée du Luxembourg, *Venise vue du Palais des Doges*, a eu également les mêmes honneurs. Il existe d'elle deux splendides eaux-fortes dues à MM. Brunet-Debaines et A. Massé.

Le premier de ces graveurs, M. Brunet-Debaines est l'auteur d'une merveilleuse gravure, magistrale interprétation de l'œuvre du maître et qui rend fidèlement son aspect d'une exquise finesse de coloration. Exposée au salon de 1886, n° 5.000, elle obtint une médaille de 1re classe, la seule qui ait été décernée. (1)

La seconde reproduction a pour auteur M. P.-A. Massé. Son eau-forte, quoique de moindres dimensions que la précédente — 0.17 1/2 sur 0.25, — fait honneur à l'artiste qui a su lui donner un caractère d'exactitude et une étonnante délicatesse d'exécution. Cette gravure a figuré au salon de 1886, n° 5.252; très remarquée du public, elle valut à M. Massé les félicitations du jury. (2) Ajoutons qu'elle a paru dans un périodique anglais, *Portfolio*, édité par M. Secley, Essex Street, Strand, à Londres.

---

(1) Né au Havre, en 1845, Brunet-Debaines (Louis-Alfred), est le fils d'un architecte distingué de cette ville. Très jeune, il a étudié la peinture et fut l'élève de Lalanne, de Pils et de Gaucherel. Depuis plusieurs années, M. Brunet-Debaines est compté au nombre de nos meilleurs graveurs français. Il est un de ceux qui exposent le plus régulièrement au salon. On lui doit une suite d'excellents travaux de gravure à l'eau-forte, parmi lesquels une jolie *Vue de la Cour d'honneur de l'Hôtel-Dieu de Beaune.*

(2) Massé (Pierre-Augustin), est né le 29 avril 1852, à Blois où son père était avoué. Elève de MM. Champollion et Boivin, cet artiste qui a résidé longtemps en Angleterre où il a exécuté une foule d'eaux-fortes d'après les toiles des premiers peintres anglais, possède comme graveur un incontestable talent. Rappelons que ses ouvrages sont très estimés et qu'il a reçu une mention honorable au salon de 1885.

Notons encore de Ziem, le *Coup de Canon*, gravé par Martin et une *Vue du Vieux Port de Marseille,* reproduite en couleurs dans le *Paris-Noël* de 1896. L'original appartient à un amateur, M. Le Roy. Une ébauche de la même toile est au musée de Marseille.

Ces notes sur Ziem, bien incomplètes, le seraient plus encore si nous ne parlions des œuvres du maître possédées par nos principaux musées. En voici une liste avec la description de chacune d'elles et les renseignements qui les concernent.

MUSÉE DU LUXEMBOURG

N° 292. — *Vue de Venise prise du jardin français.*

Aux premiers plans, la mer bariolée, où se mirent plus loin, à droite et à gauche, des barques de pêcheurs qui masquent une partie du ciel de leurs voiles rouges déployées et de leurs filets pendus aux mâts pour sécher. Une gondole se dirige du bateau le plus éloigné vers celui de droite près duquel un canot est déjà accoté. Les quais et la ville occupent le fond, présentant au milieu la silhouette blanche du palais ducal surmonté du campanile, sous un ciel vibrant de soleil couchant. Signé et daté en bas à droite : Ziem F^x. 1852. Venise.

Cette toile, entrée au musée le 30 novembre 1879, a été acquise par l'Etat au salon de 1852. Elle porte les n°s 269 de l'inventaire et 292 du catalogue de 1896.

H. 1.78. — L. 2.58.

N° 293. — *Marine.*

Une petite flottille, dont l'un des vaisseaux porte le pavillon

britannique, stationne toutes voiles dehors, entourée de canots, dans un bras de mer au milieu des lagunes de Venise. Au fond, on aperçoit la côte corse, d'où se dresse, à droite, le haut clocher aigu d'une église.

Entrée au Luxembourg, le 28 novembre 1885, venant du ministère de l'agriculture, cette toile figure à l'inventaire sous le n° 270 et au catalogue sous le n° 293.

H. 1.32. — L. 2.15.

N° 261. — *Venise vue du Palais des Doges.*

Au milieu de la largeur de la toile et au tiers de sa hauteur, une ligne de palais baignés de soleil et se reflétant dans la mer, borne l'horizon. Un grand bateau à voiles entouré de gondoles occupe toute la droite du tableau. Au second plan à gauche, un autre grand bateau à voiles, et dans le lointain de nombreuses petites barques.

Ce tableau, bien que dans les teintes neutres, est très lumineux, très limpide ; il est clair, sans éclat. Au point de vue de la composition, les grosses masses des bateaux encadrant d'une ombre harmonieuse et chaude la masse légère et dorée de Venise, donnent au sujet principal toute sa valeur. (Catalogue de 1890).

Il a quitté le Luxembourg le 25 janvier 1892, pour aller décorer les appartements du Président du Sénat (1). Toile du salon de 1851. (2)

H. 0.92. — L. 1.30.

---

(1) C'est à l'obligeance de M. H. de Soubeyrand de Saint-Prix, chef adjoint du cabinet de M. le Président du Sénat, que nous devons ces renseignements. Nous le prions de recevoir ici nos sincères remerciements.

Quant aux notes relatives aux autres œuvres de Ziem entrées au musée du Luxembourg, communication nous en a été faite par notre distingué concitoyen, M. Ch. Masson, critique d'art et attaché à ce musée. Nous sommes heureux de lui en exprimer notre vive reconnaissance.

(2) Nous rappelons que cette toile a été gravée à l'eau-forte par MM. Massé et Brunet-Debaines.

MUSÉE DE ROUEN

N° 604. — *Stamboul, soleil couchant.*

A gauche, un coin de la ville turque, quelques maisons et dans le lointain une mosquée. Au premier plan, des personnages sont assis à côté de plusieurs barques au repos sur le rivage. A droite la mer sur laquelle se balancent plusieurs bateaux. Un splendide coucher de soleil dore cette toile de son éclatante lumière et en fait une marine de toute beauté.

Acquise en 1866, à l'Exposition municipale des Beaux-Arts de Rouen, au prix de 5.500 fr. — Exposée au salon de 1864, elle a aussi figuré à l'Exposition universelle de 1889.

H. 1.33. — L. 2.15.

N° 605. — *Trinquetaille, effet de crépuscule.*

Au premier plan et à droite, deux barques dont une à voile, sont amarrées à la rive. Au fond, des arbres bornent l'horizon. A gauche, dans le lointain, une barque près d'un arbre. Le soleil vient de disparaître et déjà l'obscurité enveloppe le paysage.

Toile charmante, pleine de poésie et d'un grand effet. Entrée au musée en 1869, à la suite d'une acquisition à l'Exposition municipale des Beaux-Arts de Rouen, pour le prix de 2.300 fr.

H. 0.98. — L. 1.06.

N° 606. — *Vue prise aux environs de la Haye.*

Au milieu d'un paysage ensoleillé et dont les arbres forment le fond, une dizaine d'animaux paissent en toute liberté.

Acquise par la ville de Rouen en 1851, sur les fonds de la même exposition. Prix inconnu.

H. 0.40. — L. 0.59.

MUSÉE DE BORDEAUX

N° 823. — *Bords de l'Amstel (Hollande), effet de soleil couchant.*

Des moulins, des maisons et des arbres se détachant sur un

ciel éclairé par les rayons du soleil à son déclin, se reflètent dans les eaux tranquilles d'une rivière. A gauche, près du bord, une barque dans laquelle un homme est assis.

Peinte dans une tonalité grise et calme, cette toile qui a paru au salon de 1852, a été achetée par la ville à l'Exposition des Amis des Arts de 1857, au prix de 5.000 fr. Elle a figuré à l'Exposition universelle de 1889.

H. 1.60. — L. 1.51.

MUSÉE DE MARSEILLE

N° 258. — *Vue perspective du quai Saint-Jean à Marseille.*

De la vue prise en avant du fort Saint-Jean, entre la descente de la Tourette et la partie du Vieux-Port, appelée la Cabusaille, on aperçoit d'un côté la rue Fontaine-Saint-Laurent enfoncée dans l'ombre, et de l'autre de nombreux navires dont l'un porte au haut d'un mât un pavillon à raies longitudinales blanches et roses. Au centre la perspective du quai du port, plus resserré qu'il n'est sur nature, montre l'Hôtel de Ville et le clocher des Augustins au loin. Au premier plan, une charrette déchargée ; une autre s'avance attelée d'un cheval bai et d'un autre blanc. (1)

Entrée au musée le 4 janvier 1858. — Acquis au prix de 1.500 fr.

H. 0.62. — L. 0.50.

Sans N°. — *Entrée du Vieux-Port à Marseille.*

A gauche, le fort Saint-Jean, au sommet duquel flotte un drapeau. A droite, un coin des murailles du fort Saint-Nicolas. Entre les deux forts, dans la passe, sont arrêtés plusieurs bâtiments à voiles ainsi qu'un petit vapeur dont la cheminée laisse échapper, en épais flocons, une fumée grise. Au loin s'aperçoivent confusément les maisons de la ville et les navires ancrés près des quais,

---

(1) Une *Vue du quai du Port de Marseille* fut adjugée 9.410 fr. à la vente Everard, qui eut lieu à Paris en 1873.

tandis qu'on voit rassemblées au premier plan, près d'une langue de sable, trois barques aux tentes blanches. Ces barques sont montées par plusieurs personnages en costumes multicolores. Toile non signée, attribuée à Ziem. Entrée au musée en 1890 (1)

H. 0.40. — L. 0.58.

MUSÉE DE MONTPELLIER

Sans N° — *Paysage, effet de soleil couchant.*

Sur une grande route vue de face, s'avancent des bestiaux avec une charrette attelée; dans le fond, le soleil prêt à disparaître.

Toile entrée au musée le 12 novembre 1868, provenant du legs fait par M. Bruyas.

H. 0.25. — L. 0.36.

MUSÉE DE BEAUNE

Sans N° — *Pêcheurs de la Camargue rentrant au port par un coup de mistral.*

Deux langues de terre aux bords entourés d'herbes marines s'avancent à gauche dans les eaux bleues de la Méditerranée. Au centre, on aperçoit dans le lointain la montagne dont le ciel découpe la silhouette. A droite, une escadrille de barques de pêcheurs, aux grandes voiles blanches, portant à leur mât le pavillon tricolore, rentrent rapides au port poussées par le vent qui agite les eaux. Un ciel brûlant de Provence plane et enveloppe amoureusement le paysage.

Cette toile porte l'inscription :

Félix Ziem. A ses compatriotes. 18 octobre 1883.

H. 1.10. — L. 0.85.

---

(1) Ziem est bien l'auteur de cette peinture, ébauche de la *Vue de Marseille, le Vieux-Port,* appartenant à M. Le Roy. (V. page 74).

On nous permettra, avant de clore ce chapitre, de consacrer quelques lignes à deux collections bourguignonnes contenant des remarquables œuvres du *plus flamboyant des orientalistes*. Ce sont celles de MM. Albert et Gaston Joliet, de Dijon, et Arthur Montoy, de Beaune.

Collection A. et G. JOLIET

Constantinople au lever du soleil.

Au premier plan, une barque montée par de nombreux rameurs. Au fond, la ville en pleine lumière.

Ce tableau d'une touche très énergique et d'une note bien personnelle est étincelant de coloris.

H. 0.28. — L. 0.60.

Vue de Venise, l'île Saint-Georges, l'Eglise de la Salute et le Palais ducal.

Un grand bateau à voile jaune est immobile au milieu d'un ravissant paysage que le soleil inonde de sa radieuse lumière.

Toile remarquable possédant de bonnes qualités de dessin et de couleur.

H. 0.36. — L. 0.56.

Vue du Venise, le Pont de la Paille, le Palais ducal et l'Eglise de la Salute éclairés par les rayons du soleil couchant.

Superbe vue du quai des Esclavons sur lequel on aperçoit de nombreux personnages, qu'éclairent les derniers feux du soleil.

Toile très chaude de ton, peinte en 1892.

H. 0.49. — L. 0.73.

Vue de Venise, le Palais Ducal et l'Eglise de la Salute.

Un grand bateau à voiles blanches et plus loin une barque montée par plusieurs personnages.

Toile finement brossée, d'une vive tonalité et d'une rare délicatesse (1892).

H. 0.36. — L. 0.52.

La collection Joliet montre encore plusieurs belles esquisses et de nombreux dessins du maître. Une esquisse surtout, exécutée par Ziem lorsqu'il résidait à Barbizon, *le Chariot,* est admirable. A noter en outre un bon portrait de notre concitoyen par Armand Dumarescq. La tête de Ziem est complètement achevée, le buste à peine indiqué. Ce portrait très ressemblant a été peint en 1885. Toile de 0.45 sur 0.55.

Collection A. MONTOY

Vue de Venise le matin d'un beau jour.

A gauche, le canal de Jardinetto, la maison d'où l'Arétin écrivit au Titien. Au second plan, la Riva, le Palais des Doges, la Piazzetta, le Campanile, l'entrée du Canal Grande, l'Eglise de la Salute, la Dogana, puis l'entrée du Canal Orfanello. Dans le fond une barque de pêche double le Cap della Dogana. Au premier plan, une barque caolina porte du poisson au Rialto. Toile. Signé à droite.

H. 0.45. — L. 0.66.

Fouillis de fleurs (plein air).

H. 0.20. — L. 0.15.

Pochade.

Petit panneau large comme la main où le peintre a fait tenir un soleil couchant, versant ses adieux d'or.

Un mot encore en passant à la riche collection de feu le docteur Piogey, célèbre médecin et amateur bourguignon. Sa galerie renfermait des merveilles que nous pûmes voir, il y a quelques années, grâce à l'amabilité de notre compatriote. Elle contenait plusieurs toiles de Ziem, dont une *Vue de Venise*, aveuglante de couleur et de lumière, portant ces mots de la main du maître : « *A mon vieil ami le docteur Piogey.* »





Ziem intime, tel devrait être le titre de cette partie de notre travail. Nous avons, de notre mieux, retracé — trop rapidement peut-être, — la noble carrière d'un peintre d'une vaste envergure ayant supérieurement marqué l'effigie de son talent et la grandeur de ses aspirations. Parler de l'homme lui-même, de sa vie peu connue de travailleur, de penseur et de philosophe, voilà à quoi nous consacrerons ce chapitre.

La tâche ne laisse pas que d'être difficile, et cependant nous l'essaierons. Tout d'abord esquissons le portrait de Ziem au physique.

Grand et mince, la physionomie de notre concitoyen, qui se tient très droit, présente, dans son ensemble, un mélange de fermeté et de douceur. La figure allongée et un peu sèche, acquiert cet aspect dans les lignes de ses pommettes, légèrement saillantes et par ses yeux bleus qu'enveloppent de moelleuses paupières. La moustache est un peu tombante et une longue barbiche, que souvent caresse une main ridée mais fort belle, complète ce visage où respire la bonté.

Si, en dehors de ce qui précède, les traits de Ziem ne présentent plus rien d'absolument typique, ils constituent néanmoins dans leur assemblage, l'indice d'une haute intelligence, se mouvant dans un front large, développé, et dans un regard profond.

Voici un joli portrait de Ziem, tracé par Jules Claretie, l'un de nos plus éminents académiciens : « *Un fin parisien dans le corps maigre et la figure pensive de quelque alchimiste du moyen-âge, un reître élégant ou, si l'on veut, un doge à la fois pensif et narquois,*

le verbe lent, précis, coloré, la voix pressante, un causeur pittoresque, un charmeur avec un visage, aimable aussi et pétri de méplats sculpturaux, tel est Ziem, original comme sa peinture et comme son nom. » (1)

Ces lignes caractérisent admirablement l'ensemble de la physionomie de Ziem ; elles seront, pensons-nous, un véritable régal pour nos lecteurs.

Causeur pittoresque, Ziem l'est réellement, et il s'affirme tel, charmant et captivant tout à la fois ceux qui l'écoutent. Sa voix, presque musicale, est très agréable à entendre et le timbre en est aussi varié et harmonieux que sa palette est colorée. « Pendant qu'il travaille, avec une organisation à lui, — dit M. Roger-Milès, — dans une tranquillité extérieure que sa volonté a conquise, il laisse parler ses souvenirs, et ces souvenirs se pressent sur ses lèvres, abondants comme le flot tumultueux d'un torrent. Il voudrait tout dire à la fois, évoquant les êtres et les choses, les personnalités et les généralités, les unités humaines qui paraissent et disparaissent et les idées qui demeurent éternellement. » (2)

« Il raconte, — écrit M. Eugène Tardieu, — de curieuses histoires sur cette Venise qu'il aime et où il vit moralement et c'est des pages et des pages qu'il faudrait pour les reproduire. Le jour où il y arriva pour la première fois, Musset venait de se jeter par la fenêtre dans un canal profond pour rejoindre un billet amoureux qu'il avait voulu arracher à George Sand et que l'auteur de *Consuelo* avait lancé à travers le vitrail ouvert pour le dérober à des regards jaloux. » (3)

Vivant comme un reclus, par contre lorsqu'on l'approche, Ziem est doué d'une aimable facilité de parole ; il s'exprime simplement avec modestie. Sa conversation remplie d'expressions

---

(1) Lettre du 12 février 1897.
(2) *Art et Nature. Etudes brèves sur quelques artistes d'hier et d'aujourd'hui.*
(3) *La Peinture et les Peintres.* — L'*Echo de Paris*, n° du 25 juin 1895.

claires, choisies, amène vite à lui la sympathie, tant elle est attachante. Excessivement variée et aussi féconde que son imagination d'artiste, il passe sans effort des plus hautes considérations philosophiques, politiques et sociales aux piquantes anecdotes dont sa mémoire est millionnaire. Celle-ci, toujours heureuse et très fraîche, lui permet de narrer, avec les plus petits détails circonstanciés, ses souvenirs d'enfance qu'il aime tout particulièrement à raconter. Il s'intéresse à tout, et, si dans une causerie il est forcé d'aborder les difficiles questions des sciences naturelles, ne pouvant tout savoir, il trouve néanmoins de justes et rationnelles explications aux phénomènes observés, qui, sans être en complet accord avec les principes scientifiques admis, n'en sont pas moins d'originales conceptions et peuvent passer aux yeux du plus grand nombre pour acceptables. « Il donne en lui, — ajoute encore M. E. Tardieu, — l'exacte impression de ce que devaient être ces artistes, d'une génération presque entièrement éteinte aujourd'hui, pour qui le fantôme et le rêve étaient choses d'importance et qui savaient donner dans leur vie une si grande place à l'inutile. »

En résumé, conclut Arsène Houssaye, Ziem est un peintre charmant et un esprit original, tour à tour humoriste et philosophe, toujours artiste. C'est une des existences les plus romanesques des générations nouvelles et on peut dire que c'est le dernier romantique par l'amour du soleil et de l'Orient.

Nous aurions voulu pouvoir narrer en ses mille détails la vie du célèbre peintre, son amour des voyages, son esprit initiateur et rénovateur, son assiduité et sa force de travail, mais la place nous manque et le lecteur devra se contenter de ces simples notes.

Si son art, qui a été l'unique but de sa longue carrière, le passionne et fait qu'encore aujourd'hui, malgré son bel âge — Ziem aura bientôt soixante-dix-sept ans (1), — il y consacre tout son

(1) Il y a quelques mois, M. Gaston Joliet, ancien préfet, amateur dijonnais distingué, visitait à Nice notre concitoyen. Dans sa lettre du 9 mars, il nous écrivait : « *Ziem est toujours plein d'entrain et pétillant d'esprit. Il travaille sans relâche et ses œuvres sont plus belles que jamais.* »

temps, comme les vrais talents, il en parle de la façon dont il le comprend, avec amour et modestie, ne laissant pas percer l'orgueil vulgaire de l'homme arrivé. Jamais, nous observe un de ses intimes amis, nous ne l'avons entendu établir de comparaison entre les autres peintres et lui, ainsi qu'il arrive souvent chez certains artistes qui espèrent ainsi rehausser leur talent.

Philosophe, Ziem l'est assurément dans le meilleur sens du mot, jugeant toute chose avec une raison saine, toujours bienveillant, jamais amer, heureux et spirituel, ironique et bon, profond sans y penser, et simple dans sa vision d'art élevée, naturelle et originale.

Vision d'art! tel est bien, en effet, le nom qui convient à cette somptueuse série d'œuvres puissantes, poème d'une vie passée, magnifiée par son pinceau, exécutées dans une vie de retraite, de calme, avec toujours la nature sous les yeux. Son art a été l'unique ambition de ce grand symphoniste du ciel et de la lumière, c'est lui qui l'a dominé, le faisant vivre d'une vie idéalement belle. (1)

Et tout dans l'œuvre de ce roi du pinceau contemporain est coordonné pour arriver à un effet voulu, qui a été vu et observé. « Dans ses coins de Venise, pour ne prendre qu'une des sources où il a puisé le plus souvent et le plus heureusement, on sent qu'il est chez lui, comme Canaletto ou Guardi ; on sent aussi que ses absences annuelles de la ville des Doges l'y ramènent chaque année, avec plus de passion, plus d'amour, plus de tendresse prête à l'extase et à l'abandon attendri. Les places, les ruelles, les *sotto-portico*, les cours, les traghets, tout parle à ses yeux autant au moins qu'à son âme ; il y connaît tout, les dômes, les églises, et, comme pour les remercier de la joie qu'il en reçoit, il les enveloppe de toutes les clartés qui jouent sur sa palette, il les caresse de rayons de soleil, il leur prodigue, d'un pinceau infatigable, le sourire de son art, sourire perlé, sourire endiamanté, sourire éclatant

(1) On peut lire sur ce sujet un article d'un haut intérêt dû à M. Camille Mauclair et intitulé : l'*Art de M. Félix Ziem*. Il a paru dans la revue l'*Ermitage* du 10 octobre 1896.

d'amoureux qui ne connaîtra jamais la satiété. » (1) Qu'ajouter de plus, si ce n'est que Ziem est le seul qui nous ait donné une aussi magnifique interprétation du ciel et de l'infini, cette enveloppe de l'immensité, à la fois invisible et sensible.

N'ayant jamais aliéné sa liberté ni son indépendance, toujours maître de lui, les préoccupations de l'actualité et les intrigues, toutes choses au fond lui important peu, ne l'inquiétèrent point. Nullement ambitieux, Ziem ne brigua jamais rien et cependant s'il l'eut voulu, il serait parvenu à une haute situation dans l'art officiel. Bien des avances lui furent faites qu'il repoussa et la preuve on la voit dans ce que notre concitoyen n'a jamais été membre du jury du salon. Il a vécu toujours en dehors de la coterie, n'existant que pour son art. La critique même, parfois dure pour beaucoup et avec laquelle on le sait, il eut quelquefois maille à partir, le trouva inébranlable dans sa volonté tenace. Elle ne fut en aucune occasion flattée par lui.

Enthousiaste de la couleur qui est la musique de ses yeux, Ziem, en dilettante qu'il est, la répand autour de lui, sous toutes les formes, partout où il la rencontre belle et harmonieuse. Pour satisfaire son amour, il n'hésite pas à associer aux plus riches étoffes de l'industrie humaine, de tous les âges et de toutes les origines, les productions de la nature dont les riches couleurs le captivent, et de ces choses, en apparence hétéroclites, il sait tirer un parti heureux, dans des oppositions toujours hardies et souvent étonnantes.

C'est dans la partie de son atelier destinée à lui servir de fond, où il peint ses ravissants tableaux, que du sol au sommet, sont étalés à profusion, les velours de Gênes, les soies brillantes, les brocarts, les tapis d'Orient, les étoffes les plus variées aux plis moelleux et cassants, auxquelles il oppose des dépouilles d'oiseaux aux éclatantes couleurs, ou des coquillages aux tons irrisés ou

---

(1) L. Roger-Milès. — *Art et Nature. Etudes brèves sur quelques artistes d'hier et d'aujourd'hui.*

nacrés. Puis, éparses ça et là, des armes rares accrochent la lumière en notes brillantes et complètent ce fouillis savant duquel émergent des feuillages desséchés, à la coloration chaude du vieil or, qui se fondent et se perdent dans le ciel bleu éteint du plafond de ce sanctuaire de l'artiste.

Ami de la lumière qui est toute sa joie, c'est plus le besoin de la trouver que son bien-être, qui, chaque année, pendant les tristes et sombres mois de l'hiver, le fait fuir la capitale pour aller sur cette Côte d'azur, retrouver l'astre radieux, qui par sa bienfaisante influence contribue sans nul doute à l'éternelle fraîcheur de la palette du maître.

Vivant exclusivement pour son art, Ziem attache peu d'importance au côté matériel de la vie ; aussi est-il d'une extrême sobriété. Jaloux de tous ses instants, il défend énergiquement son temps contre les flâneurs et les importuns, et ne donne à son repas du milieu du jour qu'un moment, se contentant d'aliments légers qu'il prépare à ses côtés, sur la table même où il prend dans son atelier sa frugale nourriture.

Pour compléter au moral comme au physique le portrait de l'homme que nous venons d'ébaucher à grands traits et pour tous ceux qui l'ont approché d'assez près, il leur a été aisé de reconnaître que la bonté forme bien le principal fonds de son noble caractère. Compatissant au malheur, il est facile de toucher en lui la corde sensible du cœur et de le voir s'intéresser à ceux qui souffrent, qu'il sait au besoin aider discrètement de ses deniers. (1)

Ce serait nous répéter en disant que la mémoire de Ziem fourmille d'une foule d'anecdotes plus charmantes les unes que les

---

(1) Notre concitoyen qui est véritablement un grand cœur, fait du bien, beaucoup de bien, a écrit dernièrement M. L. Roger-Milès, dans un remarquable article intitulé *Un Peintre* (Journal l'*Eclair* du 10 septembre 1897) et nous pourrions citer plusieurs de ses généreuses actions si nous ne craignions pas de blesser sa modestie. On nous permettra donc de ne pas toucher à ce point délicat. Nous rappellerons cependant qu'en 1883, Ziem fit don d'une somme de deux cent treize francs provenant d'un héritage, à la Société d'Emulation qui l'inscrivit au nombre de ses bienfaiteurs. — En 1892, la Société des Anciens Militaires des colonies ayant organisé une loterie au profit de sa caisse de secours

autres. En voici une sur cette Venise dont il est toujours l'amant préféré, contée par Arsène Houssaye. Nous lui donnons place dans ces notes, car mieux que la meilleure affirmation, elle montre combien l'artiste avait souci de son art pour lequel il ne négligeait absolument rien.

« Un matin, je déjeunais au café Florian en compagnie de deux belles voyageuses qui, suivant elles, sont toujours parties et jamais arrivées. A côté de nous vint se placer Ziem, toujours bien accueilli partout. Quoiqu'il fut venu à Venise pour voir des Vénitiennes dans leurs gondoles, il regardait avec curiosité ces deux Parisiennes quelque peu étranges ; il savait déjà que tout Venise parlait d'elles ; il se rappelait vaguement les avoir vues à Paris, mais il ne savait plus dans quel monde.

Un peintre est un peintre avant d'être un homme. Voilà pourquoi il ne fit pas de façons. Il se présenta à brûle-pourpoint comme un compatriote de la patrie des arts.

Mme X... ne répondit pas, quoiqu'elle connût bien le peintre de Constantinople et de Venise ; mais Mme *** saisit la parole au bond et riposta d'une bouche rieuse.

....

Or, Mme X... et Mme *** n'étaient pas fâchées du tout d'avoir rencontré Ziem, qui pouvait si bien parler tout à la fois de Paris et de Venise. Mais

---

demanda à l'illustre coloriste de vouloir bien y contribuer par l'envoi d'un lot. Ziem offrit un ravissant tableautin représentant des poissons rougets corses qu'accompagnait cette gracieuse lettre au colonel Barberet, président de l'Association.

« Nice, 25 février 1892.
Jour anniversaire de ma naissance.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai remis ce matin à votre adresse une caisse contenant un tableau représentant des poissons rougets corses et 15 francs en timbres-poste devant servir à l'encadrement afin qu'il puisse être présenté convenablement à la tombola que vous destinez à une œuvre si belle en principe : la véritable fraternité incessante dans ses efforts à venir en aide aux braves si peu récompensés.

Veuillez, Monsieur et Messieurs chers compatriotes, agréer je vous prie l'assurance de mes meilleurs sentiments.

ZIEM.

Nice Sainte-Hélène. — Villa Baie des Anges.

le lendemain, à l'heure où il devait les retrouver sur la place Saint-Marc, pendant qu'elles émiettaient du pain aux pigeons de la République, — car les pigeons n'ont pas changé d'opinion, — Ziem avait disparu. Elles faillirent attendre. Après quoi, elles allèrent se promener de leur pied léger, sans bien s'inquiéter du chemin, dans ce dédale aquatique. Elles se trouvèrent bientôt sur le pont du Rialto, s'arrêtant aux boutiques par désœuvrement. Elles furent tout à coup frappées de la beauté lumineuse, figure blanche, cheveux dorés, d'une belle fille de Murano, qui venait vendre des colombes à Venise.

Oui, marchande de colombes, comme dans l'antiquité, quand il y avait des marchandes d'amour.

La jeune paysanne avait dans son panier quatre paires de colombes, car c'étaient des colombes à deux fins ; on pouvait les fricasser ou les mettre dans un nid pour les exciter aux fiançailles. Sur le pas de la porte d'une boutique, Mme *** reconnut les bottes à la Shouvarow de l'oublieux Ziem.

— Le voilà ! dit-elle à son amie ; mais, chut ! il fait signe à la marchande de colombes.

En effet, Ziem avait déjà pris le panier et regardait tour à tour les colombes et la marchande.

— Combien la paire ? demanda-t-il.

— Deux lires, signor.

— Combien les huit ?

— Seize lires, signor.

— La belle enfant, vous ne savez pas bien compter. Voulez-vous entrer dans ma boutique ?

La marchande franchit le seuil.

Ziem, qui n'avait des yeux que pour la marchande de colombes, n'avait pas remarqué que les deux Parisiennes étaient à six pas de lui.

Quand il fut rentré dans la boutique, les deux amies s'approchèrent.

C'était une des petites boutiques de ce pont du Rialto, où des juifs se déguisent en Grecs et en Turcs pour vendre des étoffes orientales et des bijoux en or de Venise.

Ziem était-il entré dans la boutique comme le premier venu ? Elles remarquèrent bientôt qu'il avait l'air d'être chez lui. Il offrait des bijoux et des colifichets à la marchande de colombes, comme si tout ce qui était là lui appartînt.

— Est-ce que cet artiste est doublé d'un négociant ? se demanda Mme X... Nous allons entrer et marchander quelque chose.

— Non, non, ne troublons pas ce tête-à-tête.

Or, que disait Ziem à la marchande de colombes ?

Il lui proposait de lui payer ses oiseaux seize lires si elle voulait poser seize minutes pour qu'il crayonnât sa figure.

Elle refusa net.

Il lui offrit cinq louis.

Elle refusa plus fièrement encore.

Non, dit-elle, vous me donneriez toute votre boutique que je ne voudrais toujours pas.

Ziem avait fait signe à un jeune garçon, habillé en Turc, qui se trouvait dans l'arrière-boutique.

Il lui parla à l'oreille.

— Tu vas amuser cette femme avec ses colombes, pendant le plus long temps possible. Tu lui offriras ces boucles d'oreilles d'argent et cet anneau d'or. Si elle veut être payée en monnaie, tu la feras attendre, sous prétexte d'aller changer un billet.

Disant ces mots, Ziem passa dans l'arrière-boutique et se mit à fumer une cigarette pendant que le jeune Turc discutait avec la marchande de colombes.

Cette fille avait beau s'en défendre, elle ne pouvait secouer le charme des bijoux et des étoffes. Elle s'y laissait prendre. Elle promenait ses yeux partout avec admiration. Elle savait à peine qu'elle était belle. Elle s'imaginait que ce sont les attifets qui font la femme.

— Que je serais jolie, disait-elle, si j'avais de pareilles dentelles et de pareils bijoux.

Tout en fumant sa cigarette, Ziem, qui avait poussé la porte, prit rapidement sa palette et esquissa, à grands traits, cette adorable figure de la marchande de colombes. Elle ne le voyait pas.

A ce moment, entrèrent nos deux amies.

Ziem ouvrit la porte de l'arrière-boutique et salua les deux Parisiennes sans quitter la palette.

— Voyez quelle belle chose je fais là, dit-il avec la foi d'un artiste dans le premier feu de l'inspiration.

— La marchande de colombes ?

— Vous l'avez donc vue ? demanda Ziem surpris.

— Oui, nous l'avons admirée comme vous. Voilà la vraie Vénitienne du temps de Giorgione. Vous l'avez mise toute vivante sur votre toile.

— Ce n'est qu'une ébauche, mais il faudra bien qu'elle pose encore.

— C'est donc là votre atelier ?

Ziem se mit à rire.

— Après tout, dit-il, pourquoi ne vous conterais-je pas mon stratagème ? Ne savez-vous pas que les filles de Venise n'ont jamais voulu poser pour le nu, pas même pour le décolletage ? Elles posent devant l'amour et non pas devant l'art. Voilà pourquoi Titien, Giorgione, Véronèse et les autres avaient toujours une maîtresse dans leur atelier. Leur grand art était de la prendre belle. Rafaella, Violanta, Leonora ont posé presque pour tous les tableaux de ces trois grands maîtres. Aussi leurs madones et leurs courtisanes ont toujours le même type. Dans la madone, on sent l'amour profane ; dans la courtisane, on sent l'amour divin. Quand je reviens à Venise, je retrouve l'Adriatique, les palais, les églises et le soleil des peintres de la Renaissance ; mais comment retrouver Rafaella, Violanta et Leonora ?

Et Ziem raconta qu'il avait imaginé ce qu'il appelait le miroir aux alouettes. A chaque voyage à Venise, il louait, sur le pont du Rialto, une boutique, il y répandait pour un millier de francs de fanfreluches plus tapageuses que celles des boutiques voisines, si bien que toutes les belles filles de Venise y venaient montrer leur figure. Au bout de quinze jours, le commerce avait été si bon qu'il ne restait rien dans la boutique, ni rien dans la poche de Ziem. Mais les belles filles avaient posé sans le savoir. Ziem remportait cinquante croquis, une monnaie de nabab. » (1).

C'est aux alentours de 1855, que Ziem abandonna le quai Malaquais, où il résidait depuis son arrivée à Paris, pour venir habiter au n° 72 de la rue Lepic — ancienne rue de l'Empereur — dans la maison qu'il fit construire et qu'il possède encore aujourd'hui. Là, dans cette vaste et étrange demeure, une des curiosités de la capitale le grand artiste a son principal atelier depuis longtemps connu par la magnificence orientale dont il a su l'embellir et la décoration toute originale qu'il lui a donnée. Avant que de pénétrer dans ce sanctuaire de l'art, laissez-nous, ami lecteur, vous décrire en quelques lignes la maison de Ziem.

---

(1) *Souvenirs de Jeunesse* dans le *Journal* du 28 septembre 1895.

La rue Lepic, à Montmartre, monte par une pente rapide jusqu'au Moulin de la Galette. Un peu en haut de la rue Tourlaque, elle fait un coude ; juste au-dessus de ce dernier, on remarque un grand bâtiment peint en rouge, bâti de briques et de moellons, portant le n° 72.

Cette bâtisse étrange et d'aspect bizarre, vous frappe au premier coup d'œil. Haute de deux étages, les quatre fenêtres de la façade principale sont tapissées de toiles d'araignées, pétrifiées en une épaisse couche de poussière sur les parois extérieures.

Une sorte de porte cochère, jadis peinte en noir, garnie de clous et verrouillée, indique non point qu'on entre, mais qu'on peut entrer de ce côté. A droite de la maison, un mur blanc, que couronnent des verres cassés au milieu desquels grimpent de l'intérieur des rameaux de vieux lierres, forme l'enceinte d'un petit jardin où sont plantés quelques arbres.

La façade intérieure donnant sur ce jardin est également ornée de quatre fenêtres aux volets toujours hermétiquement clos. Au-dessus, au second étage, un grand vitrage donne jour à l'immense atelier de Ziem, et à toute cette habitation curieuse à plus d'un titre, il n'y manque, selon M. Eugène Tardieu « *que la herse et le pont-levis pour en faire une miniature de forteresse en plein Montmartre* ».

C'est là, que depuis plus de quarante années, Ziem, quand il n'est pas en Orient, ou à sa villa des bords de la Méditerranée, vit solitaire et tranquille, dans ce logis dont il affectionne tout particulièrement le séjour, et où il a réuni des objets d'art de toutes natures, et peu nombreux sont ceux qui ont franchi le seuil de la porte, hormis les amateurs et marchands de tableaux qui veulent bien lui acheter de la peinture.

Après avoir passé la cour, on monte par un large escalier de pierre et on arrive à une salle basse, éclairée par une haute fenêtre semée de fragments de vitraux anciens, une salle aux murs sombres et nus avec des renfoncements tout noirs « *le décor du quatrième acte de la Tour de Nesle ;* — c'est là que le peintre, dit M. Eugène

Tardieu, — reçoit les visiteurs avant que de les conduire à son atelier ».

« On y parvient par plusieurs passages étroits et noirs. Dans cet atelier aux murs gris, s'ouvrent de grandes baies d'où la lumière tombe en larges nappes sur les ors éteints des chasubles, sur la pourpre des manteaux de velours, l'éclat assombri des tapis d'Orient et des vélums égyptiens. De tout petits recoins encombrés de tubes de couleur, d'armes d'argent, d'outils étranges, de loques somptueuses, sont éclairés par de minuscules fenêtres à vitraux. Sur un mur, une draperie de velours cramoisé et couverte de longues taches blanches. J'interroge mon hôte : — « Ça, me dit-il, c'est pour me rappeler mon atelier à Venise. C'est le même coin, ce sont les crottes des pigeons de Saint-Marc qui fientaient là-bas sur cette draperie par un trou du plafond. » (1)

Il y a quelques années, la vie de Ziem fut attristée par de grands ennuis. Un jour, il lui vint aux oreilles qu'une société immobilière venait d'acquérir un emplacement situé devant son habitation pour y construire un bâtiment de plusieurs étages. L'artiste s'émut à cette nouvelle qui, si elle se réalisait, allait bientôt priver son atelier du jour merveilleux qui l'ensoleillait depuis si longtemps. Sur le champ, il prit des informations, et ce ne fut pas sans une secrète douleur qu'il apprit que sous peu de jours la construction de la maison devait commencer. Au désespoir, Ziem proposa à la société de se rendre acquéreur du terrain, offrant de le payer plus cher que le prix d'achat. Cette satisfaction lui fut refusée. Ziem en éprouva un véritable chagrin qui grandit encore lorsqu'il vit trois mois après se dresser devant son atelier le haut bâtiment qui lui enlevait d'un seul coup cette radieuse lumière du soleil qui est toute sa vie.

Force lui fut de trouver un nouvel emplacement où il put faire un autre atelier. Ziem en découvrit un à sa convenance tout

---

(1) Eugène Tardieu. *La Peinture et les Peintres*, dans l'*Echo de Paris* du 25 juin 1895.

au-dessus de la butte Montmartre, à quelques pas du célèbre Moulin de la Galette. Une spacieuse construction fut élevée bientôt par lui dans laquelle il réserva une grande et belle pièce dont il fit un atelier. C'est là, lorsque brille l'astre du jour, qu'on trouve Ziem presque toujours à son chevalet en train « *de délayer un rayon de soleil sur sa palette* » selon la vraie et pittoresque expression de Jules Claretie. (Lettre du 12 novembre 1895.)





Une heureuse circonstance ramena Ziem à Beaune dans les premiers jours d'avril 1883. L'illustre artiste, qui avait quitté Paris pour se rendre à Nice, s'y arrêta afin d'assister à la vente de la riche collection d'objets d'art et d'antiquités formée par le célèbre amateur bourguignon, M. F. Baudot, et léguée par lui aux hospices de notre ville. Ziem suivit cette vente intéressante pendant toute sa durée et y fit même l'acquisition d'un ancien vitrail aux armes de Bourgogne.

Bien des années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son pays natal, aussi son retour, salué avec joie, fut-il une fête pour lui et pour ses amis. Il revoyait avec un indicible plaisir la vieille cité beaunoise où se passèrent ses jeunes années et son plus grand bonheur fut de vivre quelque temps au milieu de ses concitoyens.

Ziem resta près de quinze jours parmi nous, content de se sentir sur le sol bourguignon qu'il affectionne tout particulièrement, nous le savons. Et la preuve, c'est qu'il vint à Beaune, en calèche, après avoir parcouru une grande partie de cette Côte-d'Or, dont il voulait, une fois de plus, admirer les plus beaux sites.

On fêta le retour de l'artiste, tant on était heureux de le recevoir, et plusieurs de ses amis lui offrirent un banquet qui eut lieu le 11 avril, sur l'initiative de l'antiquaire Pouchetti, de Dijon. Organisé par le peintre Hippolyte Michaud, collègue de Ziem à l'école des beaux-arts, il fut servi à l'*Hôtel du Chevreuil*, place de la Halle, où est aujourd'hui située la Caisse d'Epargne.

Une trentaine de convives y assistèrent. Parmi eux, nous citerons MM. Deheurle, sous-préfet, Paul Bouchard, maire de Beaune,

Modret, premier adjoint, Mignotte, second adjoint, camarade de collège de Ziem, Charles Cloutier, conseiller municipal, récemment enlevé à la sympathie de ses concitoyens, Arthur Montoy, Hippolyte Michaud, Antonin Bourgeois, Antonin Devis, Albert Sandier, membres de la commission du musée, Jules Naigeon, artiste peintre, Lyoen, Abel Lelong, Fromageot, membres de l'association des anciens élèves du collège Monge, qui compte Ziem au nombre de ses membres; Paul Latour, receveur des hospices, un américain, M. Fred. Barcklett, hôte du peintre Michaud, et plusieurs négociants de la ville.

La soirée fut charmante et ceux qui y prirent part en conservent encore un excellent souvenir. On peut en juger par ce court compte-rendu qui parut dans le *Journal de Beaune* et la *Revue Bourguignonne* du 14 avril 1883 :

« Mercredi soir, un certain nombre de nos concitoyens étaient réunis à l'hôtel Wagner pour fêter, par un banquet de famille, le passage en notre ville du célèbre peintre Ziem, né à Beaune, en la maison même où a vu le jour Gaspard Monge.

« Beaucoup d'éloges, de compliments sous forme de petits discours, ont été adressés au grand artiste par quelques-uns des organisateurs de ce banquet.

« Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire, vu le peu de place dont nous disposons. M. Ziem a été fort touché de l'intention délicate de ses compatriotes et les a remerciés du fond du cœur.

« M. Ziem doit revenir sous peu ; nous espérons que son nouveau séjour dans sa ville natale, sera marqué par un banquet plus nombreux, et auquel voudront prendre part beaucoup de nos lecteurs, amis du célèbre peintre bourguignon. » (1)

Durant son séjour à Beaune, Ziem ne perdit point son temps. Il visita la ville en détail, alla voir la Bouzaize, ce splendide

---

(1) Ziem avait désiré qu'il soit conservé trace de ce cordial banquet par une relation détaillée dans laquelle auraient figuré les portraits de tous les convives. Hippolyte Michaud s'en était chargé, mais tout se borna à un petit commencement d'exécution : quelques portraits furent à peine ébauchés.

paysage (1) qui lui rappelait ses années de jeunesse et parcourut l'Hôtel-Dieu, ce « *joyau d'architecture* » que la France artistique nous envie. Il consacra plusieurs heures à admirer le magnifique chef-d'œuvre du peintre flamand Roger van der Veyden, le *Jugement dernier*, et le curieux musée de l'hôpital.

En revoyant ce somptueux palais des pauvres, F. Ziem se ressouvînt — ainsi qu'il l'écrivait à l'un de ses amis, — que jadis, dans les cours de l'hospice, « *le petit Félix, angelet blond, jetait des feuilles de roses aux fumées de l'encens* » et le remerciant d'un délicieux dessin représentant la cérémonie de la procession, il louait « *ce tableau émouvant pour l'âme et pour les yeux de la Fête-Dieu dans la cour de notre hôpital.* » (2)

Quelques mois après son retour à Paris, Ziem témoigna, le pinceau à la main, son affectueux attachement à ses concitoyens par l'envoi d'une de ses œuvres au musée de sa ville natale. Cette toile, dont nous avons donné plus haut la description, fut la bienvenue, car outre sa valeur artistique, elle comblait une lacune dans nos collections municipales. La note ci-après parut dans le *Journal de Beaune* et la *Revue Bourguignonne* du 3 novembre 1883, quelques jours après la réception du tableau.

« Hier, M. H. Michaud, directeur-conservateur du Musée, avait réuni des Membres de l'Administration et du Conseil Municipal, de la Commission des Sciences et Arts et de l'Association des Anciens Elèves du Collège Monge, pour leur présenter une magnifique marine :

---

(1) La *Bouzaize*, encore appelée du nom de *Bourgeoise*, est une belle source qui sort au pied de la montagne de Beaune, cette colline des grands vins. Située à peine à cinq cents mètres de cette ville, la *Bouzaize* est un admirable site dont on a fait, il y a quelques années, un square charmant, devenu le rendez-vous de nombreux promeneurs pendant la belle saison.

(2) Un dessin à la plume, œuvre de Ziem, et représentant *une sœur de charité près du lit d'un malade*, appartient au musée de l'hôpital. Il est exécuté sur un petit panneau de bois provenant d'un arbre du Jardin des Oliviers, tombé en 1878. Namishr-Pacha, à qui il appartenait, le fit scier et remit plusieurs planches de cet arbre à notre concitoyen.

« *Les pêcheurs de Martigues rentrant au port par un coup de mistral* », offerte au musée de Beaune par notre célèbre compatriote, M. Félix Ziem.

« L'adresse ci-après a été rédigée et signée séance tenante. Le public pourra voir ce tableau demain dimanche, 4 novembre, de 1 heure à 3 heures, à l'ouverture du Musée.

« Cher et illustre Compatriote,

« Les soussignés, Administrateurs de la ville de Beaune, membres du Conseil Municipal, de la Commission des Sciences et Arts et de l'Association des Anciens Élèves du Collège Monge,

« Devant le tableau que vous avez offert au Musée et qui leur est présenté par M. H. Michaud, ne veulent différer de vous exprimer leur admiration pour cette nouvelle œuvre d'un talent connu de tout le monde artistique et leur profonde reconnaissance pour ce témoignage d'affection pour votre ville natale.

« Votre tableau sera l'attraction de notre Musée, comme vous-même êtes l'une des gloires de notre ville.

Beaune, le 2 novembre 1883.

Suivent les signatures. (1)

Quatorze ans plus tard, Beaune rendait un nouvel hommage à l'éminent artiste. Dans sa séance du 20 mai 1897, le Conseil municipal de notre cité, prenant une décision qui l'honore, décidait à l'unanimité que la rue joignant la place Saint-Etienne à la rue Carnot, porterait désormais le nom de *rue Félix Ziem.*

C'est avec un réel plaisir que nous avons appris cette délibération à laquelle tous nos concitoyens ont applaudi, voyant en

---

(1) Ziem n'a jamais oublié son pays de naissance. A diverses reprises, il fit des dons au Musée. Nous noterons un curieux bronze florentin montrant un guerrier casqué, brandissant son épée, et plusieurs débris de faïence musulmane du XVI[e] siècle, rapportés par lui de Perse. Ces objets sont placés dans la salle des antiques.

elle une marque d'estime et d'affection bien due à l'un des plus grands génies de ce siècle. (1)

Et ce n'est pas sans une secrète appréhension que nous arrivons à la fin de notre tâche, notice bien incomplète de la vie d'un des maîtres du pinceau qui plane depuis si longtemps aux plus hauts sommets de l'art.

Peut-être, ceux qui nous feront l'honneur de nous lire ont-ils désiré un travail plus digne de lui ? Nous avons fait ce que nous avons pu, leur répondrons-nous, et en sollicitant toute leur indulgence en faveur de ces modestes notes, nous leur demandons de vouloir bien tenir compte de nos efforts. On conviendra qu'aborder un pareil sujet n'était point chose facile.

Oui, Ziem ! ce nom qui résonne si délicieusement à l'oreille comme une douce mélodie ; Ziem ! ce magique évocateur de tant de beautés disparues ; Ziem ! cette noble et pure figure dont l'éclat rejaillit sur l'art national français, Ziem ne saurait être oublié. Son nom vivra glorieusement dans les siècles futurs rappelant son prodigieux talent.

Et quel spectacle plus touchant que cet artiste vénérable dont toute la vie tient dans sa palette aimée. S'il peint encore, c'est que sa peinture est toute son existence, et sans elle, Ziem ne serait plus. Il la comprend toujours et la possède merveilleusement.

Arrivé depuis quelques années au couronnement de sa laborieuse et vaillante carrière, notre concitoyen peut être fier de lui. Il laisse aux générations qui viennent une œuvre unique qui s'avance belle, majestueuse et grandiose vers l'éternité.

A celui donc qui fut dans la plus juste acception du mot, le fils de ses œuvres, au célèbre artiste un des grands maîtres de la couleur, à Félix Ziem on peut appliquer ces vers du poète qui résument magistralement et sa vie et son œuvre dans l'art : (2)

---

(1) Il est regrettable qu'on n'ait pas songé à la coquette place de la Halle. A notre avis elle était tout indiquée et convenait très bien pour porter le nom de Ziem, puisqu'elle fait suite à la rue dans laquelle il est né.

(2) L. Roger-Milès. — *Art et Nature. Etudes brèves sur quelques artistes d'hier et d'aujourd'hui.*

Le travail et le rêve ont occupé sa vie ;
Son regard, vers le but obstinément levé,
N'a pas vu si son cœur saignait sur le pavé,
Quand l'obstacle barrait la route poursuivie.

L'âme sereine, il a parfait l'effort rêvé ;
Et la splendeur de l'Art, en d'autre temps servie,
Sous ses pinceaux toujours jeunes a retrouvé
L'auguste majesté que l'on croyait ravie.

Le soir met à son front un pur rayonnement,
Aucun acte dans son passé ne le dément,
Et sa gloire commence où son Œuvre commence.

Il est le sage : il a sa foi, sa volonté ;
Il est le maître : il a son envolée immense ;
Et l'on doit un salut à l'Eternité.

Ces *Notes* qu'une plume plus autorisée que la nôtre eût dû signer ne pourront mieux se terminer que par ce souhait certainement formé par tous les amis des arts et par nos concitoyens . voir Ziem atteindre et dépasser la vie séculaire de l'immortel Titien, portant robustement une verte vieillesse des plus honorées.

FIN





INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Nota. — On pourra consulter sur Ziem les ouvrages suivants, outre ceux cités dans le texte :

Livrets des salons de 1849 à 1888.

Exposition universelle de 1855. — Beaux-arts, par Claude Vignon. Paris, Fontaine, 1855, 1 vol. in-12 de 264 p.

Les Beaux-Arts en Europe en 1855, par Th. Gautier. Paris, Lévy, 1855-56, 2 vol. in-12.

L'art moderne, par Th. Gautier. Paris, Michel Lévy, 1856, 1 vol. in-12.

Histoire des artistes vivants français et étrangers, études d'après nature, par Th. Silvestre. Paris, Blanchard, 1856, in-4°, portraits.

Exposition de 1861. La peinture en France, par Olivier Merson. Paris, Dentu, 1861, 1 vol. in-8° de 406 p.

Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle et aux salons de 1863, 1864, 1865, 1866 et 1867, par Maxime Du Camp. Paris, Vve Renouard, 1867, 1 vol. in-12.

Le Salon de 1865. Artistes bourguignons et francs-comtois, par A. Tainturier. Dijon, J.-E. Rabutot, 1865, broch. in-8° de 52 p. et 1 pl.

Les Dieux et les Demi-Dieux de la peinture, par MM. Th. Gautier, Arsène Houssaye et P. de Saint-Victor. Paris, Morizot, 1864, 1 vol. g^d in-8°, portraits.

Les Musées de Province, par le comte Clément de Ris. Paris, Vve Renouard, 1864, 2 vol. in-8°.

L'art moderne, par J.-K. Huysmans. Paris, Charpentier, 1883, 1 vol. in-12.

Les Beaux-Arts et les Arts décoratifs à l'Exposition universelle de 1889. L'art rétrospectif au Trocadéro, par Louis Gonse, A. de Lostalot. Paris, 1 vol. in-4°.

Catalogue des peintures et sculptures exposées dans les galeries du musée Fabre de la ville de Montpellier suivi d'une notice sur les principales œuvres d'art existant dans cette ville en dehors des galeries du musée, par E. Michel. Montpellier, Serre et Ricome, 1890, 1 vol. in-8° de 266 p.

Die Sammlung Eduard L. Behrens, zu Hamburg, prof. E. Heilbuth, S. L. 1891, 1 fort vol. in-f° avec 67 reprod. héliogr. d'après les grands maîtres de la peinture moderne.

Les chefs-d'œuvre de l'art au XIXe siècle. — La Peinture. — La Sculpture. — La Gravure, par Louis Gonse, Paul Lefort, A. de Lostalot, André Michel et E. de Wyzewa. Paris, librairie illustrée. 1891, 5 vol. in-4°.

Dictionnaire universel des peintres anciens et contemporains, etc., par Th. Guédy. Paris, imprimerie typographique, 1892, 1 vol. in-8°.

Ville de Beaune. *Musées.* Notices par A. Changarnier. Beaune, Lambert, 1893, broch. in-8° de 38 p.

Catalogue des tableaux, sculptures, gravures, dessins exposés dans les galeries du musée de Bordeaux. Bordeaux, Gounouilhou, 1894, 1 vol. in-12.

Souvenirs of a veteran collector Samuel P. Avery. (Extrait de *The Century Magazine*, 1896).

Nos peintres et sculpteurs, graveurs, dessinateurs. Portraits et biographies par Jules Martin. Paris, E. Flammarion, 1897, 1 vol. in-12.

Panthéon de la Légion d'honneur, par Th. Lamathière. Tome III. Paris, E. Dentu, éditeur.

Dictionnaire biographique du département de la Côte-d'Or. Paris, Jouve, 1895, 1 vol. in-8°.

Et la plupart des grands recueils biographiques.





TABLE DES NOMS CITÉS



